

ETUDE COMPARATIVE DES TEXTES LATINS
ET FRANÇAIS DE L'INSTITUTION DE LA
RELIGION CHRESTIENNE PAR JEAN CALVIN

PAR

J.-W. MARMELSTEIN



LIBRAIRIE J.-B. WOLTERS — GRONINGUE, LA HAYE, 1921

*Dico.
Paris
1921.*

ETUDE COMPARATIVE DES TEXTES LATINS
ET FRANÇAIS DE L'INSTITUTION DE LA
RELIGION CHRETIENNE PAR JEAN CALVIN

87305

ETUDE COMPARATIVE DES TEXTES LATINS
ET FRANÇAIS DE L'INSTITUTION DE LA
RELIGION CHRESTIENNE PAR JEAN CALVIN

THÈSE POUR LE DOCTORAT D'UNIVERSITÉ
PRÉSENTÉE A LA FACULTÉ DES LETTRES
DE L'UNIVERSITÉ DE PARIS

PAR

J.-W. MARMELSTEIN



LIBRAIRIE J.-B. WOLTERS — GRONINGUE, LA HAYE, 1921

.....

Imprimerie J.-B. Wolters.

.....

A faint, circular library stamp is visible in the lower right quadrant of the page. The text within the stamp is mostly illegible due to fading, but it appears to contain the words "BIBLIOTHEQUE" and "MUSEE" around a central emblem.

A MON CHER ET VÉNÉRÉ MAÎTRE,
K. SNEYDERS DE VOGEL



PRÉFACE

Deux publications assez récentes viennent de mettre en lumière l'extrême importance de l'œuvre de Calvin pour le développement des idées politiques et sociales en Europe et dans l'Amérique du Nord. C'est d'abord M. E. Doumergue qui, dans le cinquième et dernier volume de l'ouvrage grandiose qu'il a consacré à Calvin, établit que la crise idéaliste et individualiste qu'était la Révolution en 1789, résulte en partie, directement et indirectement, des idées auxquelles le grand Réformateur a donné forme et vie. La seconde de ces études, écrite par M. H.-D. Foster et parue dans l'*American historical Review* de 1916, démontre avec une abondance fort curieuse de preuves à quel degré la révolution d'Amérique relève de l'*Institution*.

Appartenant à une nation „issue de Calvin", selon une parole connue d'un grand historien hollandais, j'ai éprouvé, tout en m'occupant du présent travail, le regret de ne pas avoir pénétré autant que je l'aurais voulu dans les idées du beau livre qui a fait l'objet de mon étude, regret un peu commun à tous ceux qui s'arrêtent à la forme extérieure plutôt qu'au vrai fond des belles choses.

Simple étude de textes, mon ouvrage ne traitera qu'occasionnellement du fond de la pensée de Calvin. Sous un seul rapport toutefois, le fond a été décisif pour la forme: Comme, devant l'immense matière que présentent les textes latins et français des différentes éditions de l'*Institution*, une limitation du sujet s'imposait et que, par conséquent, j'étais obligé de faire un choix, je l'ai fixé sur le deuxième des quatre livres, c'est-à-dire sur celui qui m'a toujours attiré particulièrement, parce qu'il traite d'une façon supérieure les problèmes les plus profonds qui aient agité la chrétienté, ceux du péché originel, du libre arbitre, de la rédemption. Quoique, pour mener à bonne fin mon travail, j'aie dû prendre connaissance de l'ouvrage entier de Calvin, la plupart des confrontations qui ont eu lieu entre les différents textes, ainsi que la majeure partie des conclusions qui s'en dégagent se rapportent au second livre de l'*Institution*.

C'est ainsi que m'est accordé l'honneur de présenter à la Sorbonne une thèse sur un admirable ouvrage d'un des très grands écrivains français et je remercie sincèrement la Faculté des Lettres de l'Université de Paris d'en avoir autorisé l'impression. Ma reconnaissance est d'autant plus grande que l'*Alma mater* en Hollande boude toujours les étudiants de langues modernes et jusqu'ici leur refuse le droit à la soutenance.¹⁾

1) Juste au moment où je corrige l'épreuve, les journaux annoncent la modification du statut universitaire qui comble la regrettable lacune.

Dans cette gratitude je réserve une place toute spéciale à M. Henri Charnard, professeur à la Sorbonne, qui a bien voulu se charger de la lecture de cette étude en manuscrit et à qui je suis redevable de mainte amélioration importante.

Ce m'est encore une sensible joie de dire ici un cordial merci à mon ancien maître, M. Sneyders de Vogel, actuellement professeur à l'Université de Groningue, à M. M. Salverda de Grave, professeur à Amsterdam, Abel Lefranc, professeur au Collège de France, H.-H. Kuiper, professeur à l'Université libre d'Amsterdam, pour la bienveillance avec laquelle ils ont accueilli les premiers résultats de mes modestes investigations, à M. Gallas, maître de conférences à l'Université d'Amsterdam, qui m'a fait profiter de la rigoureuse précision avec laquelle il écrit le français, à M. le pasteur J. Arnal d'Amsterdam, grâce à qui j'ai pu faire un usage presque illimité du très coûteux et assez rare *Corpus Reformatorum*.

Et, ayant senti particulièrement au cours de l'accomplissement de mon travail mon entière dépendance de Celui dont, comme le dit l'hymne anglaise *all blessings flow*, je tiens à clore cette préface par les deux mots qui terminent tant d'écrits au bon seizième siècle: *laus Deo*.

Amsterdam, février 1921.

J.-W. MARMELSTEIN.

TABLE DES MATIÈRES

Préface (p. VII—VIII).

Bibliographie des ouvrages utilisés (p. XI—XII).

Introduction (p. 1—24). *Les différentes éditions. Etude sur l'authenticité de la version française de 1560.*

L'édition de 1536. L'édition de 1539. L'édition de 1541. Lieu de l'impression. Les éditions de 1559 et de 1560. L'authenticité de l'édition de 1541. L'authenticité de l'édition de 1560 contestée. Les coquilles et les lapsus. Les fautes d'impression en 1560. Persistance de certaines fautes. Calvin et les imprimeurs. Les contre-sens et les non-sens. Les treize prétendus contre-sens du Tome III, Introduction Ch. VI, des *Opera*. Les circonstances dans lesquelles l'impression des textes de l'Institution a été préparée. L'état où la copie de l'édition de 1560 fut présentée. Calvin a fait d'autres ouvrages sans les écrire. Conclusion.

Première partie. Confrontations des différents textes.

Chapitre I (p. 25—30). *Etude spéciale de l'Epistre au Roy.* Une édition séparée de l'Epistre. Rapport intime entre l'Epistre, dite de 1541, et la Praefatio de 1536. Des additions de 1539 passent inaperçues. La dédicace de 1541 a-t-elle été faite entièrement sur la Praefatio de 1536? Conclusions.

Chapitre II (p. 31—41). *Le texte des traductions comparé à celui des originaux.* Fidélité de la traduction. Ecart. Additions et omissions. Langage technique. Les citations bibliques.

Chapitre III (p. 41—60). *En quoi se révèle le caractère populaire des versions françaises.* Ce qui sépare la rédaction latine des versions françaises. Le grec et l'hébreu. Suppression d'un détail trop technique. Amplification. Souci d'édification. Souci d'instruction. La langue familière dans l'Institution. Sens du comique. Hardiesse d'expression. Comparaison pittoresque. Proverbes et locutions. Le mot *povre*. Décence. Circonspection à l'égard du nom de Dieu.

Chapitre IV (p. 60—66). *La version française de 1560 comparée à la version française de 1541.* L'édition de 1560 beaucoup plus étendue que celle de 1541. Trois états du texte en 1559. Les traductions successives suivent de près les originaux. Dans un grand nombre de cas 1560 est plus près de l'original que 1541. Des changements, apportés au latin, passent inaperçus.

Deuxième partie. Observations qui résultent des comparaisons touchant la langue et le style de Calvin.

Chapitre I (p. 67—89). *Le style.* A. *Observations sur le style qu'amène une comparaison entre l'original et la traduction.* Calvin a dû se créer une langue. Certaines particularités de la prose de l'Institution. Conservation des métaphores. Pertes de coloris et de force expressive. L'adoucissement. La simplification. La période. Défaillances: *Obscurité; maladresse; lourdeur; absence d'euphonie.*

B. *Observations qu'amène une comparaison des textes français entre eux.* Style-clarté. Style-esthétique. Style-côté oratoire.

Chapitre II (p. 89—98). *Le lexique.* Le texte est travaillé du point de vue du vocabulaire. Le redoublement. Le néologisme. L'archaïsme.

Chapitre III (p. 98—112). *La syntaxe.* Rajeunissements de syntaxe: Mon; illec; mesmement; non; si explétif; suppression de il; absence de l'article; dont pour d'où; comme pour comment; suppression de que, pronom neutre; suppression de en au sens partitif; place du régime; emploi de soy; pronom atone pour pronom tonique; ne pour négation complète; emploi du subjonctif. Régularisation de la Syntaxe: Rapport intime entre les parties du discours; structure de la phrase composée; une construction négligée; jusqu'à ce que; quel que; sinon que; divers. La syntaxe se clarifié: Le pronom cède la place au substantif ou à l'adjectif; la phrase elliptique devient plus complète; substitution de prépositions; substitution d'un pronom à un autre; l'idée négative rendue par une forme négative; divers. La syntaxe s'assouplit: la phrase se compose plus facilement; plus de variété dans les conjonctions, les adverbes et les prépositions. Latinismes: le pronom relatif rattachant une incidente à deux propositions; l'emploi de servir, favoriser, assister avec un datif-nom de personne, secourir avec un datif-nom de chose, déterminer avec un génitif-nom de chose; la proposition infinitive; usage fréquent du génitif objectif; emploi abondant de cela... que; emploi d'avoir pour posséder; participes absolus.

Résumé des conclusions auxquelles arrive la présente étude (p. 112—116).

Appendice I (p. 116—119). Histoire d'une fameuse coquille.

Appendice II (p. 120—127). Liste alphabétique des néologismes de vocabulaire employés dans l'Institution (surtout au II^e livre).

Liste alphabétique de tous les mots dont l'emploi ou la traduction présente quelque intérêt spécial (p. 127—131).

BIBLIOGRAPHIE

des ouvrages utilisés

Pour les textes latins de toutes les éditions ainsi que pour le texte français de l'édition définitive, je me suis servi des Tomes I, II, III, IV des *Johannis Calvini Opera quae supersunt omnia* (Brunsvic. 1864 – 1895), la célèbre édition strasbourgeoise, faisant partie du *Corpus Reformatorum*, publiée sous la direction des professeurs strasbourgeois Baum, Cunitz et Reuss.

Quant au texte français de l'édition de 1541, je l'ai trouvé intégralement dans l'*Institution de la Religion chrestienne de Calvin, texte original de 1541 réimprimé sous la direction de Abel Lefranc*, par Henri Châtelain et Jacques Pannier, contenue dans les fascicules 176 et 177 de la *Bibliothèque de l'Ecole des Hautes Etudes* (Paris, 1911).

Les détails sur la vie et l'œuvre de Calvin ont été puisés aux volumes VI, VII, VIII, X, XI, XIII, XV, XXI, LVIII, LXI, LXII des *Opera* précités, et au magistral ouvrage de M. E. Doumergue, *Jean Calvin, les Hommes et les Choses de son temps* (Lausanne, 1899 – 1917):

Tome I, *La jeunesse de Calvin*.

" II, *Les premiers essais*.

" III, *La ville, la maison et la rue*.

" IV, *La pensée religieuse de Calvin*.

" V, *La pensée ecclésiastique et la pensée politique de Calvin*.

Afin de m'orienter dans l'époque j'ai eu recours aux manuels dont tout le monde se sert, tels que Brunetière (*Hist. de la Litt. fr. classique*), Faguet (*Le seizième siècle*), Hatzfeld et Darmesteter (*Le XVI^e siècle en France*), Lanson, Morf (*Geschichte der franz. Literatur im Zeitalter der Renaissance*, 2^e Aufl., 1914), Petit de Julleville.

Les autres ouvrages ou articles consultés sont:

Bayle (Pierre), *Dictionnaire historique et critique*, T. 1^{er}, Rotterdam, 1697.

de Bèze (Théodore), *Novum Testamentum ex interpretatione Theodori Bezae* (impressa Cantabrigiae, A. D., 1642).

Bonnet (Jules), *La première édition de l'Institution chrétienne de Calvin* (Bulletin de la société de l'histoire du protestantisme français, 1858).

Bossert (A.), *Calvin* (Les grands écrivains français, Hachette, 1914).

Bossuet, *Histoire des Variations des Eglises protestantes* (Œuvres complètes de Bossuet, T. VII, Paris, 1846).

Brunetière (F.), *L'œuvre littéraire de Calvin* (Revue d. D. Mondes, 15 oct., 1900).

Calvin (J.), *Sermons de Calvin sur les dix commandemens de la Loy* (Genève, François Estienne, 1572).

Châtelain (Henri), *Le style de Calvin* (Foi et Vie, oct. 1909).

Corsmannus (Wilhelmus), *Institutio ofte onderwijsingh in de Christelike religie* (Amsterdam, 1650).

Demeure (J.), *L'Institution chrestienne de Calvin: examen de l'authenticité de la traduction française* (Revue d'hist. litt., 1915).

- Foster (Herbert Darling), *The political theories of Calvinists before the puritan exodus to America* (The American historical Review, april, 1916).
- Hauser (Henri), *Etudes sur la Réforme française* (Paris, 1909).
- Herminjard (A.-L.), *Correspondance des Réformateurs dans les pays de langue française*, T. IV, V (Genève, 1878).
- Huguet (Edmond), *La langue familière chez Calvin* (Revue d'hist. litt., 1916).
- Köstlin (J.-D.), *Calvin's Institutio nach Form und Inhalt* (Studien und Kritiken, 1868, p. 7-62, 410-486).
- Kuyper (A.), *Inleiding tot den herdruk van Corsmannus' Institutio ofte onderwijsingh in de Christelicke religie* (Doesburg, 1888).
- Lanson (Gustave), *L'Institution chrétienne de Calvin* (Revue historique, 1894).
- Lefranc (Abel), *Introduction aux fasc. 176 et 177 de la Bibliothèque de l'Ecole des Hautes Etudes* (voir plus haut).
- Merle d'Aubigné (J.-H.), *Histoire de la Réformation en Europe*, T. III (trad. néerlandaise, Amsterdam, 1869).
- Pasquier (Estienne), *Les Recherches de la France*, T. III (Paris, 1633).
- Plattard (Jean), *Jean Calvin, Institution de la religion chrétienne* (Compte rendu de l'édition de 1541 publiée sous la direction de M. Abel Lefranc, Revue d'hist. litt., 1912).
- Rilliet (Albert), *Lettre à M. J.-H. Merle d'Aubigné sur deux points obscurs de la vie de Calvin* (Genève, Paris, 1864).
- Sayous (A.), *Etudes littéraires sur les Ecrivains français de la Réformation* (2^e éd., Paris, 1854).
- Un article de ma main, intitulé *L'édition strasbourgeoise de l'Institution chrestienne* a été publié dans une revue philologique hollandaise, *Neophilologus*, IV, p. 211 et suiv. (Groningen, den Haag, 1919).
- Pour les questions purement grammaticales ou lexicologiques, j'ai recouru à :
- Brunot (Ferdinand), *Histoire de la Langue française des origines à 1900*, T. II (Paris, 1906).
- Clédat (M.), *Chrestomathie du Moyen-Age. Introduction* (6^e éd., Paris).
- Diez (F.), *Etymologisches Wörterbuch der romanischen Sprache* (3^e Aufl., Bonn, 1869-70).
- Estienne (Robert), *Dictionnaire françois-latin corrigé et augmenté*, 1549.
- Godefroy (F.), *Dictionnaire de l'ancienne langue française et de tous ses dialectes du IX^e - XV^e s* (Paris, 1881-1902).
- Grosse (Karl), *Syntaktische Studien zu Calvin* (Herrig's Archiv, 1879).
- Haase (F.), *Syntaktische Notizen zu Jean Calvin* (Zeitschrift für franz. Sprache und Literatur, 1890).
- Haase (F.), *Syntaxe française du XVII^e siècle*. traduction de M. Obert, (Paris, 1898).
- Hatzfeld & Darmesteter, *Dictionnaire Général de la langue française* (Paris).
- Huguet (Edmond), *Etude sur la Syntaxe de Rabelais comparée à celle des autres prosateurs de 1450 - 1550* (Paris, 1894).
- Littre (E.), *Dictionnaire de la Langue française* (Paris, 1875).
- Nyrop (Kr.), *Grammaire historique de la langue française* (Copenhague, 1903-1913).
- Sneyders de Vogel (K.), *Syntaxe historique du français* (Groningue, 1919).
- Tobler (Adolf), *Altfranzösisches Wörterbuch*, herausgegeben von E. Lommatzsch (Berlin, 1915).
- Van Duyl (C.-F.), *Grammaire française*, 2^e éd., revue par J. Bitter et M. Hovingh (Groningue, la Haye, 1917).

INTRODUCTION

LES DIFFÉRENTES ÉDITIONS. ÉTUDE SUR L'AUTHENTICITÉ DE LA VERSION FRANÇAISE DE 1560.

Le cas que nous présente l'Institution de la Religion chrestienne est presque unique.

Qu'un auteur de langue française écrive un traité de religion en latin, il n'y a là rien de plus fréquent dans la première moitié du seizième siècle.

Mais voici que cet auteur, afin de contribuer à la diffusion de ses idées, s'avise de traduire son propre ouvrage dans la langue maternelle et que, après l'avoir remanié et augmenté à plusieurs reprises, il continue de présider à la traduction de ces éditions ou révisions.

La parution en langue vulgaire d'un livre de théologie et de controverse constitue déjà en soi, vers cette époque, une hardiesse capitale¹⁾, grosse de conséquences pour l'emploi du français comme langue écrite, ainsi que pour le relèvement mental de la population entière, et dont la portée a été appréciée par plus d'un historien de la langue²⁾. Ici, pour l'Institution, cette nouveauté coïncide avec le fait remarquable que l'auteur, au lieu d'écrire spontanément en langue populaire, se traduit lui-même et suit, en général minutieusement, le fil de sa pensée conçue d'abord dans l'idiome international employé par tous les savants de l'époque.

L'édition de 1539. Le premier état dans lequel l'Institution nous est parvenue est la recension de 1536. Du moins, après les études qu'y ont consacrées les éditeurs du Corpus³⁾, Rilliet⁴⁾,

1) Calvin, pourtant, eut un prédécesseur en la personne de Guillaume Farel qui, antérieurement à 1535, avait publié une *Summaire briefve declaration daucuns lieux fort nécessaires à un chascun chrestien pour mettre sa confiance en Dieu et ayder son prochain*.

2) Entre autres: Brunot, *Hist. de la langue fr.*, II, p. 21; Darmesteter et Hatzfeld, *Le XVI^e siècle en France*, p. 3.

3) *Opera*, I, prolegomena, passim.

4) Rilliet, *Lettre à M. Merle d'Aubigny*.

M. E. Doumergue¹⁾, on ne saurait plus guère le mettre en doute. Imprimée à Bâle, elle est toute en latin et pourvue d'une dédicace latine adressée à François I^{er}, de laquelle une traduction en français doit avoir existé à l'état séparé²⁾. Selon toute probabilité l'édition latine de 1536 est demeurée sans traduction.

D'après M. Abel Lefranc³⁾, Calvin, dès l'automne de 1536, aurait eu l'intention de mettre le texte en français. M. Lefranc fonde son opinion sur un passage de la lettre que Calvin écrit le 13 octobre 1536 à François Daniel d'Orléans⁴⁾. Nous y lisons: *Post amissam illam occasionem, tametsi oculi satis fuit ad scribendum, neque penitus clausa erat literis nostris via quia tamen singulis momentis de gallica libelli nostri editione cogitabamus et spes prope certa jam esse coeperat, literas ejus accessione dotatas venire ad vos malebam quam inanes*. Nous ne contesterons pas à M. Lefranc que *libellus*, in abstracto, puisse désigner l'Institution de 1536. *Libellus* même est le terme dont Calvin se sert de préférence quand il parle des premières éditions de son grand ouvrage. Mais en admettant qu'il soit question ici de l'Institution on se heurte à un obstacle assez sérieux: Le Réformateur médite à tous moments (*singulis momentis*) l'édition française d'un ouvrage; cette traduction est même tellement avancée qu'il a pensé pouvoir en joindre un exemplaire à sa lettre. Or, le livre ne serait publié que cinq années plus tard et contiendrait la traduction d'un texte latin qui n'existait pas encore au moment où la lettre fut écrite! Loin de partager l'avis de M. Lefranc nous serions enclin à croire que le *libellus* dont il est question ici, n'est autre que la dédicace au roi de France dont, nous le répétons, a dû exister une traduction en français éditée séparément vers la même époque.

L'édition de 1536. Le second état de l'Institution est représenté par l'édition de 1539, également en latin. Sortie des ateliers de Wendelin Ribel à Strasbourg, elle est précédée d'un avis au lecteur, *Johannes Calvinus lectori*, et de la *Praefatio ad regem Galliae*. Si la dédicace n'a subi guère de modifications depuis 1536, il en est bien

1) Doumergue: *Jean Calvin*, I, appendice.

2) Voir le premier chapitre de la présente étude.

3) Introduction au 176^e fasc. de la *Bibl. de l'Ecole des Hautes Etudes*, p. 13*.

4) *Opera*, X, pars posterior, p. 63, et Herminjard, *Correspondance des Réformateurs*, IV, n^o. 573.

autrement pour le corps de l'ouvrage qui s'accroît du double et qui, au lieu de six chapitres, en compte dix-sept.

L'édition de 1541. Deux années après la publication de la nouvelle édition latine parut la traduction de celle-ci. Ici encore **l'impression** a été faite une édition séparée de l'Epistre au Roy, dont Herminjard ¹⁾ ainsi que M. Abel Lefranc ²⁾ signalent l'existence.

Comme l'édition latine de 1539, la traduction française de 1541 a été soumise à des révisions réitérées: en 1543, 1545, 1550, 1553, 1554 paraissent de nouvelles éditions latines. Celle de 1543 contient le plus de changements; avec toutes ses additions elle est traduite en 1545. Les autres rééditions françaises datent de 1551, 1553, 1554 et 1557.

Chose curieuse, cette édition de 1541, si importante à tant d'égards, est la seule qui ne porte aucune indication concernant le lieu de l'impression ou le nom de l'imprimeur. Les éditeurs des *Opera* penchent pour Genève, quoique, suivant eux, il ne soit pas exclu que ç'ait été Strasbourg ³⁾.

Il y a, pour que ce ne soit ni Genève ni Strasbourg, un motif que le *Corpus* ne fait pas valoir mais qui, nous semble-t-il, mérite assez d'entrer en ligne de compte. Une indication que nous fournit un des comptes-rendus du *procès de Bolsec*, sur lequel nous aurons encore à revenir ⁴⁾, nous ferait supposer que l'Institution de 1541 aurait été imprimée à Neuchâtel. Bolsec avait accusé le Réformateur d'avoir falsifié l'Ecriture, entre autres „le 16 des Proverbes, où il est dit que Dieu a tout fait pour sa gloire voire le meschant au jour de sa perdition disant qu'on avait mis au lieu du meschant l'iniquité" ⁵⁾.

La défense relève que ni **la première translation de Neufchastel**, ni **l'impression de Genève** ne justifient cette inculpation ⁶⁾.

Or, la seule traduction dont il puisse être question ici, est celle de l'Institution ⁷⁾. En effet, à la p. 481 de l'édition de 1541 le

1) *o. c.* (IV n^o. 545, n. 1).

2) *o. c.* (Introduction p. 19*).

3) *Opera*, III, prol. XXIX.

4) Voir le premier appendice de la présente étude.

5) *Opera*, VIII, p. 148.

6) *ibid.*, VIII, p. 143.

7) Dans un traité intitulé *De aeterna Dei praedestinatione* Calvin parle également de Prov. 16, 4; mais comme il n'a paru qu'en 1552, il est exclu qu'en 1551 Bolsec ait pu en prendre connaissance.

16^e chapitre des Proverbes est cité. Et ce qui nous confirme dans notre opinion qu'il s'agit de l'Institution c'est que le passage contient effectivement l'hérésie incriminée relevée par Bolsec: *Dieu a créé toutes choses à cause de soy-mesme, voire l'iniquité au jour de sa perdition*. Seulement la phrase, conçue ainsi, n'offrant pas de sens et le latin portant à l'endroit correspondant *impium*, il est manifeste à tous, sauf aux malveillants, qu'on est en présence ici d'une erreur typographique. Plus tard la faute doit avoir été rectifiée (voir l'éd. définitive: III, 26, 6). Ce qui nous importe pour le moment c'est de constater que le secrétaire de la Congrégation des pasteurs de Genève fait sortir de Neuchâtel „la première translation" d'un livre qui ne peut être que l'Institution latine.

Malheureusement une circonstance affaiblit la valeur de l'assertion, c'est le fait que les endroits ne manquent pas dans le procès-verbal où le même secrétaire fait preuve d'une négligence regrettable.

Les éditions de 1559 et de 1560. La troisième phase que l'ouvrage a parcourue est fournie par l'édition latine de 1559, appelée définitive, qui, divisée en quatre livres, comptant chacun un nombre considérable de chapitres, est à son tour deux fois plus étendue que celle de 1539. Déjà l'année suivante, en 1560, la traduction française de cet énorme ouvrage voit le jour à Genève, chez Jean Crespin. Ce sont ces deux éditions définitives qui ont été le plus répandues à l'étranger et traduites en anglais, en hollandais, en espagnol et en bien d'autres langues encore¹⁾. Du vivant de Calvin l'édition définitive latine se publie encore deux fois en 1561 et sa traduction sept fois entre 1561 et 1564.

1) C'est de ces deux éditions que M. Foster parle dans son intéressant article, intitulé *The political theories of Calvinists before the puritan exodus to America*: Calvin's *Institutes* . . . remained for centuries a standard book among Protestants. Probably no other theological work was so widely read and so influential from the Reformation to the American Revolution. At least seventy four editions in nine languages, besides fourteen abridgements appeared before the Puritan exodus to America, an average of one edition annually Huguenots, Scots, Dutchmen, Walloons, Palatines and other Germans, and an overwhelming majority of the American colonists of the seventeenth century (*American historical review*, 1916, p. 480).

M. le Dr. A. Kuyper, dans une énumération qui ne se pique aucunement d'être complète, mentionne douze éditions hollandaises différentes qui ont paru de 1566 à 1650 en Hollande, et dont plusieurs portent „uit het Latijn en François getrouwelick overgeset" (*Inleiding tot Calvijn's Institutie*, p. 8 ss.)

L'authenticité de l'édition de 1541. Que Calvin se soit traduit lui-même, cela ne fait de doute pour personne en tant qu'il s'agit de l'édition de 1541. 1541. L'idée de faire paraître un livre pareil en français était tellement neuve, l'œuvre de la traduction était si grosse de difficultés insurmontables à quiconque ne serait pas aussi capable que Calvin „d'enrichir d'une infinité de beaux traicts nostre langue Françoisse" — comme le dit Estienne Pasquier¹⁾ — la version est „un si incontestable chef-d'œuvre de simplicité, d'élégance, de concision et de vigueur" ²⁾ qu'il serait vraiment téméraire de ne pas l'attribuer au grand maître lui-même. D'ailleurs celui-ci affirme expressément à deux reprises que c'est lui qui a fourni la traduction: d'abord dans le titre, qui porte: *Composée en latin par Jean Calvin et translâtée en françois par luy-mesme*, puis dans l'Argument du present livre: *desirant de communiquer ce qui en pouoit venir de fruiet à nostre Nation Francoise: l'ay aussi translâté en nostre langue.*

L'authenticité de l'édition de 1560 contestée. Si la traduction de 1541 n'a jamais eu besoin d'être légitimée, il en est autrement de celle de 1560, qui n'a cessé d'être suspecte depuis que les savants et admirables auteurs du Corpus l'ont frappée de l'anathème d'inauthenticité. M. E. Doumergue paraît partager leur opinion³⁾. M. Lanson arrive à une conclusion tout opposée⁴⁾, conclusion qu'adopte M. Abel Lefranc⁵⁾. Ailleurs⁶⁾ nous avons tâché de montrer que dans l'attitude générale que les éditeurs des Opera conservent envers la traduction de 1560 l'injustice et le parti pris ne font pas absolument défaut.

Selon l'édition strasbourgeoise seuls les sept premiers chapitres du Livre I^{er} présenteraient une toute nouvelle rédaction, qui pourrait être de la main de Calvin. L'auteur, pour un motif demeuré obscur, se serait arrêté brusquement au 8^e chapitre dans une tentative de remaniement intégral. Le reste de l'ouvrage serait un amalgame de l'authentique édition princeps et d'un grand nombre d'additions provenant du travail de traducteurs anonymes.

1) *Les Recherches de la France*, VIII, p. 769.

2) Telle est l'appréciation des éditeurs des *Opera* (T. III, prol. XXVII).

3) „On sait que cette traduction de *l'Institution* (c.-à-d. celle de 1560) n'est pas de Calvin" (*Jean Calvin*, II, p. 520). Ailleurs: „... tandis qu'on publie la traduction de 1560 ..." (*ibid.*, V, p. 437).

4) *Revue historique*, 1894, p. 61 ss.

5) *o. c.* (*Introduction*, p. 37* ss.)

6) *Neophilologus*, IV, p. 211 ss.

Qu'on nous permette de faire observer qu'il n'y a pas que les ch. 1-7 du Livre I^{er} qui aient été rédigés de nouveau: Dans le II^e Livre, les trois premiers paragraphes du Ch. 12, et du Ch. 13, les paragraphes 2, 3, 4, 5, 6 du Ch. 14, les paragraphes 1, 2, 3, 4, 5, 6 du Ch. 15, les paragraphes 8, 9, 10, 18, 19 du Ch. 16 et le 3^e paragraphe du dernier chapitre ont été remaniés de fond en comble, si bien que les éditeurs, au lieu de noter les variantes, comme ils en ont l'habitude, sont obligés d'imprimer le texte intégral des deux éditions.

Les coquilles et lapsus. Les auteurs strasbourgeois fondent leur opinion avant tout, et presque uniquement, sur la fréquence ou l'énormité des fautes qu'on rencontrerait dans la version française définitive.

Une observation générale, qui est presque une loi, s'applique avec une rigueur égale à tous les états dans lesquels on connaît l'Institution: l'impression du texte latin est beaucoup plus soignée que celle du texte français. Des erreurs typographiques, on en trouve dans les éditions latines, comme partout ailleurs, mais en nombre assez restreint. Dans les recensions françaises, au contraire, elles sont fort fréquentes. Peut-être faut-il chercher la cause de ce phénomène dans le fait que les typographes, ayant affaire à une langue qu'ils n'entendent pas, se fient moins à eux-mêmes et font plus de cas du manuscrit, tandis que, d'autre part, les écrivains sachant les dangers que court leur ouvrage entre les mains de ceux qui ne comprennent pas, surveillent la correction avec beaucoup de soin.

Les fautes d'impression en 1541. Nombreuses sont les coquilles qui se sont glissées dans l'édition française princeps. Pour s'en convaincre, il suffit de jeter un coup d'œil sur l'index typographique dont le regretté professeur Châtelain a pourvu le 177^e fasc. de la Bibl. de l'Ecole des Hautes Etudes¹⁾. Cette liste pourtant ne peut pas être considérée comme complète. Pour notre compte personnel nous aurions souhaité qu'elle fût plus étendue. Nous apprécions qu'on ait le moins possible touché au texte original, que l'édition publiée sous la direction de M. Abel Lefranc soit ce qu'on est convenu d'appeler une *édition diplomatique*; c'est à tort que M. J. Demeure dit que tout travail sérieux sur l'Institution est impossible tant que nous n'avons pas une *édition critique* du grand ouvrage de Calvin²⁾. Cela

¹⁾ p. 838-841.

²⁾ *Revue d'hist. litt.*, 1916, p. 407.

n'empêche pas qu'il n'y eût eu rien d'irrationnel, si la même main qui, circonspecte et pieuse, change *e confiant* en [s]*e confiant* (p. 31, l. 32) avait ajouté dans l'index que *estant enclin* (même p. l. 8) est une faute pour *est tant enclin*, avait imprimé *ce[l]a*, au lieu de *ceia* (p. 33, l. 22), signalé *sortent* (emergunt) pour *sont* (p. 36, l. 29), *soi[en]t* pour *soit* (p. 45, l. 16), *ont dit* pour *on dit* (p. 45, l. 25), *ce* pour *se* (p. 47, l. 20), *distinction* pour *distiction* (p. 48, l. 3), *entrepregne* pour *entrepregne* (p. 49, l. 23), *autant y en a-il* pour *autant y en y a-il* (p. 50, l. 25), *interrogues* pour *interrogue* (p. 52, l. 22), *oyons* pour *voyons* (p. 62, l. 30), *ils entendent* pour *il s'entend* (p. 63, l. 33), *ils les reputent* pour *il les reputé* (p. 63, l. 35), *enseigneç* pour *enseignées* (p. 71, l. 11), *glorifies* pour *glorifie* (p. 93, l. 30), *faces* pour *face* (p. 103, l. 31), *ils apprennent* (discant) pour *ils apreuvent* (p. 103, l. 3), *supplée* pour *supplie* (p. 108, l. 22), *monstres* pour *monstre* (p. 110, l. 1), *vie* (vita) pour *vice* (p. 114, l. 34), *superstition* pour *suspition* (p. 128, l. 5), *saveur* pour *faveur* (p. 178, l. 5), *advenement* pour *advancement* (p. 434, l. 1), *il la monstre* pour *il a montré* (p. 440, l. 10), *Noé* pour *Noel* (p. 441, l. 5), *saveur* (gustum) pour *faveur* (p. 459, l. 14), *magnifier* pour *manifier* (p. 461, l. 29), *connue* pour *comme* (p. IX, l. 2), *pecheurs* pour *pecheus* (p. XI, l. 1), *faintes* (fictas) pour *saintes* (p. XII, l. 24), *aux* pour *au* (p. XXXI, l. 14), *schismatiques* pour *schimatiques* (p. XXXII, l. 12).

Le savant éditeur corrige invariablement les coquilles, qui ont été redressées en 1545, mais pourquoi n'en a-t-il pas fait autant pour celles corrigées par les éditions subséquentes, principalement par celle de 1560? Dans la petite liste complémentaire reproduite ci-dessus, il n'y en a pas mal qui disparaissent en 1560.

Dans cette énumération nous nous sommes borné à ne citer que les simples coquilles qui se glissent partout et qui, toute désagréable qu'est leur présence, ne font pas grand mal. Malheureusement il y a un autre genre de fautes, négligences du compositeur ou du correcteur, peu importe, qui ne sont pas si inoffensives, qui peuvent fausser le sens d'un texte et, par là, amener la postérité à suspecter un ouvrage vénérable.

A la page 63, l. 4, on lit: *la vertu de louange et de vertu* (de virtutis et justitiae laude). Que l'édition définitive corrige ce non-sens, paraît avoir échappé aux éditeurs des Opera, mais on se demande en quoi cette faute serait moins sérieuse que cinq ou six autres, alléguées par les commentateurs afin de mettre la traduction de 1560 en état d'accusation.

A la page 72, l. 24, 25: *Il est certain que la bonté de Dieu est tellement contraincte avec sa divinité.* La latin donne *connexa* et il est de toute évidence que *contraincte* est une erreur pour *conjoincte*; la phrase, prise à la lettre, sent le bûcher.

La p. 57, l. 34 ss. donne: *C'est que comme les graces données à l'homme dès le commencement oultre sa nature, luy ont esté données apres qu'il est tresbusché en peché.* En latin il y a *detracta esse*, il n'y a pas de doute que le second *données* ne doive être *ostées*, ce qui n'empêche pas que le passage renferme une hérésie qui doit avoir causé une joie maligne aux gens de l'espèce de Bolsec.

La p. 69, l. 6 ss.: *Premierement il despouille l'homme de justice... puis apres d'intelligence de laquelle s'ensuit apres le signe c'est que tous les hommes se sont destournez de Dieu.* La phrase ne devient intelligible qu'en 1560 quand, entre *intelligence* et *de laquelle*, on intercale *du deffaut*.

La p. 77, l. 15: *Dieu n'atire sinon ceulx qu'il veut estre atirez.* Comme traduction de *quem trahit volentem trahit* c'est un contresens. Dès 1545 le latin est rendu correctement par: *Dieu n'attire sinon ceux qui veulent estre attirez.*

La p. 171, l. 22 ss.: *Il y a autant de propoz à ce qu'ils ont dict du peché originel: appelantz peché originel.... Car ceste est leur deffinition que peché originel est....* Dans tout ce passage *originel* est employé par erreur pour *vénuel*.

Specialis. A en juger d'après les apparences qu'offre le texte

imprimé en 1541, l'auteur aurait eu des moments où le sens du mot *specialis* (ou *peculiaris*) lui échappe. Tantôt il traduit bien: *speciali Dei motioni* > *le mouvement special de Dieu* (p. 89), et en bien d'autres endroits. En revanche, on rencontre *de speciali illuminatione* > *une revelation spirituelle* (p. 59); l'édition de 1545 répète cette leçon, mais en 1560 on trouve *une revelation speciale* (II, 2, 20). De même *hanc specialem esse patris revelationem* > *que c'estoit une revelation spirituelle de Dieu* (p. 59); *specialis benedictio* > *une benediction spirituelle* (p. 36); *vindicta peculiaris* > *une vengeance spirituelle* (p. 141).

Devant de pareilles bizarreries de traduction (ou de typographie), on commence à se sentir mal à l'aise.

Les éditions subséquentes corrigent partout cette étrange traduction. Celle de 1553 donne une ou deux fois *peculier*, la définitive partout *particulier*.

Les fautes d'impression en 1560. Parmi les incorrections ou inexactitudes, dont le caractère n'est pas toujours également anodin et qui n'ont été redressées probablement qu'en 1560, nous citons les suivantes¹⁾: *il destruit loin* (procul avocāt) > *destourne* (II, 2, 10); *confiance* (notitiā) > *cognoissance* (II, 1, 2); *oblation* > *objection* (II, 1, 10); *toutes ces reproches conviendroyent ils* > *elles* (II, 5, 11)²⁾; *l'homme s'est perdu soy mesme avec tous les siens* > *biens* (II, 5, 18); *garantir d'une demi-mort* > *guerir* (II, 5, 19); *ciel et terre feront* (transeant) > *faudront* (II, 7, 14); *l'estude des bonnes œuvres qui sortent hors la Loy de Dieu* (quod evagatur studium) > *sort* (II, 8, 5); *ils divisent en deux tables le dixiesme precepte* > *deux parties* (II, 8, 12)³⁾; *quatre cens ans* > *trois cens ans* (II, 10, 13); *attendre* > *apprendre* (II, 8, 1); *edifice* > *justice* (II, 8, 11); *de la Foy* (legis) > *de la Loy* (II, 8, 56); *ennemys* > *amis* (II, 8, 57).

Malgré ces corrections, les lapsus ne manquent malheureusement pas non plus en 1560.

II, 3, 5: . . . *Souffre assez quelque effort* (patitur quandam vim et ipse). *Assez* est évidemment une faute pour *aussi*.

ibid.: le mot **crainte** pour *coactio*, doit être remplacé par *contrainte*.

II, 6, 3: **Achab** au lieu d'Achaz.

II, 7, 14: *non pas qu'elle leur doyve tousjours commander ce qui est bon et saint* (non quod amplius illis non jubeat quod rectum est). Ici, il faut intercaler entre *elle* et *leur* l'adverbe *ne*.

II, 8, 43: **portée** doit être *povreté*.

II, 14, 3: *Il assujettira au Pere et ce haut nom d'Empire et la couronne de gloire*. Le commentaire des Opera remarque ici à juste titre que *d'Empire* ne se trouve pas dans le latin, qui dit: *et nomen ipsum*, ce qu'il faut rapporter au nom de *Mediateur*.

II, 15, 1: *pour cachetter la vision et le Prophete* (ad obsignandam visionem et prophetiam). Ici, le *prophete* est une faute pour *la prophetie*.

II, 16, 13: *la victoire de nostre mort consiste en sa resurrection pour la victoire de nostre foi* (fidei nostrae victoria).

¹⁾ Avec la seule indication de l'endroit où elles se trouvent rectifiées en 1560.

²⁾ *Reproche*, au XVI^e S., est féminin, surtout au pluriel (Voir Nyrop *Gramm. hist.*, III, p. 256).

³⁾ C'est la loi entière et non le commandement, qui se divise en deux tables.

Persistance de certaines fautes. S'il est rare de rencontrer dans la traduction de 1560 des fautes qu'on trouve déjà dans le texte des éditions précédentes, quelques-unes pourtant paraissent avoir eu la vie très dure. Au II, 8, 16 on trouve dès 1540: *pour entendre à luy comme à un but unique* (aspirent tanquam ad unicum scopum). Il n'y a que la révision de 1562 qui porte *tendre*. Au II, 16, 8 une phrase qui fait partie du raisonnement et qui est suivie de *dont on peut conjecturer* n'a jamais figuré dans aucune édition.

Calvin et les imprimeurs. Nombreuses sont les plaintes qu'exhalent Calvin et ses collaborateurs sur l'insuffisance des imprimeurs. Dans les Registres du Conseil de 1552 il est relaté comment Calvin blâme „Messieurs" d'avoir accordé le privilège de ses ouvrages à des imprimeurs „qui ont mal imprime et ont faitz des fautes" et il réclame pour lui-même le droit de les choisir „affin qu'il en puyse voer et regarder son affaire pour soustenir son honneur". Suivent deux noms d'imprimeurs indignes de confiance. Mais s'il y a quelqu'un „qui merite cela fere," c'est M. de Beze „quest homme de lettres tant en latin qu'en francoys 1)."

Dix années après, Calvin doit encore reprocher aux commissaires que les imprimeurs obtiennent d'eux trop facilement d'exercer leur métier. Les livres sont généralement incorrects et pleins d'erreurs „a quoy il faudra obvier si lon veult maintenir lhonneur de Dieu et de la ville". Il exige „quon tienne la main à ce que ceux qui ne sont propres soient deboutes de la maitrise". Calvin eut la satisfaction de voir qu'aussitôt après sa demande, refus fut fait à quatre pétitionnaires de s'établir comme maîtres imprimeurs et licence retirée à Jehan Anastasie à cause des Bibles fautives sorties de ses presses 2).

Au sujet de ce dernier personnage, les Registres apprennent encore qu'il fut incarcéré pour avoir vendu „chirement et avec gains excessifs" des commentaires de Calvin sur les Epîtres. La vente de cette publication fut immédiatement suspendue „parce que nestoit lhonneur de la ville ne le profit des lecteurs qui (qu'il) fust vendu pour ses faulx lourdes et enormes en toutes sortes 3)."

En janvier 1559 M. Loys Henoch, ministre, et M. de Bèze demandent au Conseil l'institution d'un corps de ministres qui soit chargé

1) *Opera*, XXI, p. 517, 518.

2) *ibid.*, p. 772.

3) *ibid.*, p. 773.

de la correction et de la censure. „Les impressions disent ils, qui sortent de ceste cité ont grand autorité partout où il y a des fideles, mais il y a du danger, car aucuns corrigeans mettent des erreurs et choses mauvaises¹⁾." Ce qui n'empêche pas qu'en mai 1563 Calvin et Bèze adressent au Conseil des plaintes sur l'imprimerie, de laquelle la ville reçoit encore „grands blasmes et hontes". Ils signalent entre autres „ung scandale irreparable quils ont trouve et nagueres apperçu. Cest quaux abcd imprimes premierement par Vincent Bres, apres par Michel Blanchier et Francois Estienne y a une heresie damnable touchant la divinité voulant inferer que Jesus Christ nest pas dieu²⁾."

Quant à l'idée que Calvin avait de la tâche de correcteur, elle se résume peut-être le mieux dans une lettre que le Réformateur adresse au Sénat de Berne et où il écrit combien il se sent „grevé" qu'une certaine faute lui soit imputée, „comme s'il estoit correcteur dimprimerie. Ce qui n'est pas son mestier³⁾."

Les contre-sens et les non-sens. Après ce que nous avons dit sur les négligences imputables à la typographie de l'époque, on serait étonné s'il n'y avait pas de contre-sens. Ce qui est sûr, c'est que l'édition définitive en contient beaucoup moins que ne donnerait à penser ce que nous savons sur la confection du texte⁴⁾.

L'édition princeps est loin d'en être exempte:

Non enim possumus aut primam
originem aut quorsum conditi sumus
cogitare, *quin ad meditantam immor-*
talitatem expetendumque Dei regnum
pungamur.

Car nous ne pouvons penser ny à
nostre origine, ny à la fin à laquelle
nous sommes créés, que ceste cogita-
tion ne nous soit comme un aiguillon
pour nous stimuler et poindre à me-
diter l'immortalité du royaume de
Dieu (1541, p. 32).

Tout ce que le commentaire des éditeurs strasbourgeois dit à propos de ce passage (1560, II, 1, 3), le voici: *et desirer* est une addition de 1560. La traduction telle quelle n'est pourtant pas exacte et fournit une assertion dont le sens nous échappe: qu'est-ce qu'on pourrait bien entendre par méditer l'immortalité du royaume de Dieu? Dans l'addition de 1560, qui alourdit la phrase et qui y fait monter le nombre d'infinitifs jusqu'à quatre, on pourrait reconnaître le besoin

1) *Opera*, XXI, p. 710.

2) *ibid.*, XV, p. 550.

3) *ibid.*, XXI, p. 802.

4) voir p. 20—22 du présent ouvrage.

de rendre *expetendum*, si elle n'accusait pas davantage l'inexactitude de la traduction.

homines in juramentis <i>superiorem se ipsis appellare.</i>	que les hommes en leurs sermens appellent Dieu comme leur supérieur (1541, p. 141).
---	---

1560 maintient cette version (II, 8, 25).

Quoique le Corpus s'abstienne de commentaire, on pourrait demander à juste titre si le traducteur a compris ici le latin.

Les treize prétendus contre-cens du Tome III, Introduction, Ch. VI des Opera.	Comme nous l'avons déjà dit, les savants éditeurs du Corpus, amenés à nier l'authenticité de la traduction 1560, fondent principalement leur verdict sur la fréquence des fautes, contre-sens ou non-sens, qu'ils y auraient découverts. Dans le VI ^e chapitre de l'Introduction du Tome III, ils produisent une collection de
---	---

ce qu'il y avait à leurs yeux de plus frappant en matière de fautes. Quoiqu'ils n'y attribuent pas une valeur absolue, ils n'en font pas moins une sorte de pièce de résistance, destinée qu'elle est à convaincre le lecteur du premier coup de l'inauthenticité de l'édition définitive. Aussi est-ce un fait qui donne à penser que la collection a été deux fois soumise à un examen scrupuleux. La première fois par M. Lanson¹⁾, la deuxième par M. J. Demeure²⁾. Nous croyons devoir procéder une troisième fois à une modeste investigation dans ce sens.

I, 5, 11. Parmi les contre-sens cités, il y en a qu'un lecteur, armé tant soit peu de bonne volonté, considérerait sans peine comme des inadvertances qui peuvent échapper à un auteur même exercé. Telle, par exemple, est la faute qui est à la tête de la collection. Calvin, en prétendant que nous tous, de par notre nature, sommes enclins à quitter Dieu et à nous confier à des idoles que nous nous sommes forgées nous mêmes, dit:

Quo morbo non plebeia modo et obtusa ingenia sed praeclarissima et singulari alioque acumine praedita implicantur.	Auquel mal non seulement le simple populaire et les gens de lourds esprits sont subjectz; mais aussi les plus excellens en prudence et doctrine.
--	--

Telle est la trad. de 1541, tandis que 1560 en fait: *duquel vice non seulement les hauts et excellens esprits du commun peuple sont entachez mais les plus nobles et aigus y sont aussi bien enveloppez.*

¹⁾ *Revue historique*, 1894, article cité.

²⁾ *Revue d'hist. litt.*, 1915.

On voit, dans cette dernière rédaction, le louable effort de rendre *acumen* et *implicare* ainsi que celui d'enjoliver la phrase en établissant une gradation entre les petites gens qui sont *entachés* du mal, dans lequel les grands esprits sont *enveloppés*. Or, pourrait-on admettre que celui qui, en connaissance de cause, soigne tellement la dernière rédaction ait été assez ignorant en latin pour traduire *obtusa ingenia* par *hauts et excellens esprits*? N'est-ce pas ici le cas de parler d'un simple lapsus au lieu de dire avec M. Lanson et M. Demeure que c'est un énorme non-sens? Il en est de même pour la „faute" capitale qui, selon les éditeurs des Opera, pourrait tenir lieu à elle seule de toutes les autres. On lit dans 1560: *ceux qui cuydent que la foy precede la penitence*, ce qui est juste le contraire de ce qu'il faudrait qu'il y eût: *quibus autem videtur fidem praecedere poenitentia*. M. Demeure, dans son article, cite un exemple d'une faute analogue dans l'édition non-suspecte de 1541. On pourrait en dresser toute une liste et en prendre dans toutes les éditions.

Nous désirerions faire entrer dans la classe des bagatelles le fameux *ombrage tournant* (*conversionis obumbratio*) que, dans son article M. Demeure même trouve une faute inexplicable. Si l'on intercale seulement *de* entre les deux substantifs, on obtient le meilleur français du monde. Quand on admet que la „faute" résulte de l'ignorance du traducteur, on se heurte à un obstacle presque insurmontable: le latin n'offre rien de particulièrement difficile et le texte est emprunté à une parole de saint Jacques, connue de tous ceux qui connaissent la Bible. Supposé que Calvin eût confié à un tiers la dernière rédaction de son ouvrage, aurait-il choisi quelqu'un dont l'ignorance en matière de latin et en matière biblique eût été si stupéfiante?

Il nous semble que la même objection se présentera souvent si l'on adopte l'hypothèse des éditeurs du Corpus qui, ne pouvant admettre de pareilles ignorances ou négligences chez Calvin lui-même, les attribuent de ce fait à un tiers.

Il va sans dire qu'au I, 15, 8 la traduction de *Nulla imposita fuit Deo necessitas quin illi daret* rendu par *nulle nécessité ne luy a été imposée de Dieu*, est erronée. Mais il coûte si peu d'en faire quelque chose de net qu'on est en droit d'y voir un lapsus dû à l'inadvertance de l'imprimeur.

Les éditeurs strasbourgeois n'en font-ils pas autant quelquefois quand il s'agit de l'éd. de 1541? Je n'ai qu'à citer la n. 4, p. 379, T. III, où il y a :

Nous lisons dans le texte latin: *Aliud est enim secedere ab homine. La traduction qui se trouve dans l'ed. de 1541: s'esloigner de la grace de l'homme, est si singulière et a si peu de sens qu'elle ne peut pas provenir de Calvin lui-même; il faut y voir une simple erreur typographique, qui se trouve rectifiée dès 1545.*

D'autres fois il est difficile de se soustraire à l'impression que les éditeurs strasbourgeois ont été un peu trop prompts à condamner tel endroit et qu'ils n'ont pas été assez pénétrés du respect que réclame un texte vénérable. Ils citent par exemple:

I, 11, 8. *A praeunte ergo imagine volebant cognoscere Deum itineris sibi esse ducem.*

En somme, ils vouloyent avoir quelque image qui les menast à Dieu.

où 1541 traduit, suivant de très près cette assertion: *Pourtant (= pour cela) par quelque image ils vouloient congnoistre que Dieu les conduysist en leur chemin.* En apparence, il n'y a aucun doute que le texte de 1541 ne soit correct, tandis que celui de 1560 est mutilé au point qu'on ne peut plus y retrouver le véritable sens. Pourtant nous avons lieu de croire qu'il en est un peu autrement. Dans le chap. 11 du Livre 1^{er} l'auteur traite de l'idolâtrie. Au § 8 il arrive à parler de la source de l'idolâtrie et alors il établit qu'elle provient du désir de *s'approcher de Dieu* par la vue d'objets matériels et ensuite que, de ce point de vue, il n'y a pas de différence essentielle entre le culte des images qu'observe l'Eglise catholique et celui auquel les Païens et quelquefois les Juifs se sont abandonnés. Cette idée de *rapprochement* de la divinité au moyen d'images comme origine d'idolâtrie domine les §§ 8 et 9. Nous y lisons: Que telle soit la source d'idolâtrie assavoir que les hommes ne croient point *que Dieu leur soit prochain, sinon qu'ils l'ayent present d'une façon charnelle.* Plus loin: mais ils ne se fioient pas *qu'il leur fust si prochain.* Plus loin encore: Et n'y a eu d'age depuis la creation du monde auquel les hommes pour obeir à ceste cupidité insensée, ne se soyent dressez *des signes et figures, auxqelles ils ont pensé que Dieu se monstrast à eux.* Encore: c'est que, ne se contentans point d'avoir cogneu Dieu spirituellement, ils en ont voulu avoir *une cognoissance plus familière par images visibles* et encore au même § 9: ils ont pensé que *Dieu ne voulait monsther sa vertu que sous les images.*

Ecart Or, en guise d'illustration, Calvin cite l'histoire du veau conscient. d'or: *Qu'on nous face, disoyent-ils, des dieux qui marchent devant nous. Ils cognoissoyent bien que celui qui leur avoit fait*

sentir sa vertu en tant de miracles, estoit Dieu: mais ils ne se fioient pas qu'il leur fust prochain, s'ils ne voyoyent à l'œil quelque figure corporelle de luy, qui leur fust comme tesmoignage de sa conduite. C'est à cet endroit que divergent les deux versions de 1541 et de 1560. 1541, conformément au latin, formule une conclusion qui découle forcément des deux prémisses: *a* les Israélites désirent des images qui les précèdent; *b* ils savent que c'est Jéhova qui les a conduits. *Donc:* „par quelque image precedente ils vouloyent congnoistre que Dieu les conduysoit en leur chemin.” 1560 supprime la conclusion qui s'impose d'elle-même, *s'écarte sciemment du latin*, mais en revanche, nous découvre ce qui est à la base du désir illicite du peuple d'Israël: *en somme, ils voloyent avoir quelque image qui les menast à Dieu*, qui les approchât de Dieu. La phrase finit par un double point, après lequel l'auteur continue: *et l'expérience monstre tous les jours cela, que la nature des hommes ne se peut tenir quoye jusques à ce qu'il ait rencontré quelque masque en fantosme, respondant à sa follie pour s'y esjouir comme en la remembrance de Dieu.*

Force nous est donc de maintenir la valeur du passage incriminé qui a beau ne pas être identique au passage correspondant du texte latin mais qui n'en porte pas moins la marque de l'esprit de Calvin. Pour ce qui concerne le passage au

I, 17, 5. nam quia ex ea pendent
quaecunque contingunt, ergo, *inqui-*
unt nec furta, nec adulteria perpe-
trantur quin Dei voluntas intercedat.

Nous disons que toutes choses depen-
dent d'icelle et qu'il ne se fait larrecin
ne, etc.

taxé également de faux dans l'édition strasbourgeoise, M. Lanson a si bien démontré que la traduction est parfaitement correcte ¹⁾, qu'il serait superflu de le reprendre ici. Qu'il suffise d'ajouter que l'expression qui, selon M. Lanson, semble à Calvin décidément trop forte pour qu'il la prenne à son compte, entre absolument dans le cadre des idées de l'auteur sur la Providence. Comme Moïse, Calvin distingue à la volonté de Dieu deux côtés. D'abord il y a la volonté qui n'est pas lointaine de nous et qu'il ne faut point chercher par-dessus les nuées ni aux abîmes, étant familièrement exprimée en la Loi; et puis l'autre volonté cachée, dont les secrets sont connus de Dieu seul, la Providence, „laquelle est une loy immuable”. Il est

¹⁾ *art. c.* p. 63.

parfaitement calvinien de dire ce que les méchants s'efforcent d'expliquer en leur faveur: *nous disons que toutes choses dependent d'icelle, comme de leur fondement: et pourtant que* (= c'est pourquoi) *il ne se fait ne larrecin, ne paillardise, ny homicide, que la volonté de Dieu n'intervienne.* Peu importe qu'il y ait en latin *inquiunt* et en français *nous disons*, l'assertion en vaut tout autant; il n'y a que les conséquences du raisonnement dont l'auteur ne prend pas la responsabilité.

Dans le même § il y a le passage suivant: *Ils¹ repliquent, que nous ne le ferions* (= le mal) *pas, s'il ne le vouloit. Je le confesse: mais le faisons-nous afin de luy complaire?* et plus loin: *je dy davantage que les larrons et meurtriers et autres malfaiteurs sont instrumens de la providence de Dieu, desquels le Seigneur use a executer les jugemens qu'il a decretez: mais je nie que pour cela ils puissent prendre excuse aucune* ou en bon latin: *Ego plus concedo: fures et homicidas et alios maleficos, divinae esse providentiae instrumenta, quibus Dominus ipse ad exsequenda quae apud se constituit judicia utitur. Atqui eorum malis ullam inde excusationem deberi nego.*

Nous faisons observer qu'un exemple analogue de changement se rencontre II, 1, 10, où on lit dans la dernière rédaction: *Voyent* (= aillent) *maintenant ceux qui osent attribuer la cause de leur peché à Dieu: quand nous disons que les hommes sont naturellement vicieux,* là où la première rédaction offre: *voisent maintenant ceux, qui osent attribuer la cause de leur peché à Dieu: quand on dit que les hommes sont naturellement vicieux.* Seulement, cette fois-ci, les deux versions sont d'accord avec les textes latins; *quia dicimus naturaliter vitiosos esse homines* et *quod dicuntur naturaliter vitiosi homines.*

A en juger d'après ces changements on dirait qu'à travers les phases qu'a parcourues l'Institution l'expression devient plus hardie et que Calvin prend à sa charge les ultimes conséquences de son raisonnement.

III, 2, 12. *Itaque bonam conscientiam arcae comparat, in qua custoditur fides: quia multi ab illa excidendo circa hanc naufragium fecerunt.*

Parquoy il accompare la bonne conscience à un coffre auquel elle (= la foi) est gardée, disant que la foy est perie en plusieurs d'autant qu'elle n'estoit point munie de ceste garde.

Une mé-
taphore?

On connaît le motif qui fait dire aux auteurs des *Opera* que le traducteur n'a pas compris le texte latin : „le traducteur substitue à l'arche un coffre, parce qu'il ne s'est pas rendu compte de l'image." M. Lanson renchérit sur ce jugement, en disant : „Calvin, dans son latin, comparait une bonne conscience à l'arche de Noé, *arcae*, et le traducteur comprend un *coffre*, ce qui le fait barbouiller terriblement dans la fin de sa phrase, où il est question de naufrage, métaphore congruente à l'*arche*, terriblement incohérente avec le *coffre*"¹⁾.

Tout au rebours de ces critiques, nous avons lieu de croire qu'il n'est pas question, qu'il ne peut pas être question ici d'une continuité d'image. Si M. Lanson, n'étant pas théologien, est excusable d'avoir voulu y trouver une métaphore, les professeurs de théologie qui ont formulé cette critique, ne le sont pas. Calvin renvoie à la fin du § 12 à la première Epître à Timothée, I, 19, où nous lisons que l'Apôtre recommande à son pupille de garder la foi dans une bonne conscience -- qui résulte d'une vie conforme à la foi -- et l'avertit ensuite de ne pas faire comme ceux qui perdent volontairement cette bonne conscience et qui, en conséquence, font naufrage par rapport à la foi (*retinens fidem et bonam conscientiam qua expulsa, nonnulli naufragium fidei fecerunt*)²⁾. Qu'on veuille remarquer que c'est la bonne conscience qui sauvegarde la foi : qui désire conserver la foi intacte doit l'entourer d'une bonne conscience résultant d'une vie pieuse. Calvin, un peu plus haut dans le même paragraphe, compare la foi à un trésor. L'image, vraiment, s'impose. La conscience est le coffre dans lequel ce trésor est le mieux gardé. Pour ce qui concerne *facere naufragium*, l'expression est la traduction exacte du verbe grec *παραγῆν* dont l'Apôtre se sert et qui sans figure signifie *pâtir, se perdre*. Le traducteur a rendu la première partie de la phrase latine tout en gardant l'image, qui est de Calvin : *arca* = *coffre* ; dans la deuxième il traduit en laissant là la figure : *facere naufragium* = *périr*. A supposer que *arca* ait ici le sens d'*arche*, on aurait en effet l'avantage de découvrir une métaphore, mais on serait forcé de faire rapporter *ab illa excidendo* à *arca*, comme *circa hanc* se rattacherait à *fides*. Hélas, ce serait la découverte d'une métaphore cocasse sans rémission : devant nos yeux ébahis surgirait cette arche de Noé insubmer-

1) o. c., p. 61.

2) Version du *Novum Testamentum* de Bèze.

sible par définition, naviguant au-dedans de nous et semant des naufragés partout où elle passe.

II, 3, 4.

Atque haec ratio est, cur Plato, ad homericam fabulam alludens, regum filios creari dicat aliqua singulari nota insignes.

Et voila pourquoy Platon, suivant la fable d'Homère, dit que les enfans des Rois sont composez d'une masse precieuse.

Réfutation de Comme M. Lanson le fait remarquer¹⁾, pour ne pas être littérale, la traduction ne manque pas de rendre l'idée générale du texte latin. Si on prend la peine de remplacer le mot *masse*, qui choque le plus dans la traduction, par son synonyme *matière*, auquel nous sommes plus habitués, on se tiendra convaincu de la justesse de cette remarque.

L'examen attentif des endroits signalés par le Corpus au II, 5, 8, ainsi qu'au II, 10, 23, prouve également que les éditeurs strasbourgeois ont été trop prompts à rejeter ce qui était excellent en soi. Pour ce qui concerne l'examen critique des endroits incriminés qu'il nous soit permis de renvoyer à l'article précité de M. Lanson.

Pour ce qui concerne le „contre-sens" suivant, M. Demeure se contente de dire que la „faute" se trouvait déjà dans l'éd. de 1541, dont personne ne conteste l'autorité. Nous croyons qu'il ne serait pas trop difficile d'établir que la version elle-même n'est pas fautive:

II, 8, 31.

Parum enim interest; modo mysterium, quod praecipue delineatur, maneat, de perpetua nostrorum operum quiete.

Car il n'en peut gueres challoir, moyennant que la signification du mystere demeure: c'est que le peuple fust instruit de se demettre de ses œuvres.

Une traduction Ici le Corpus croit qu'il s'agit de notre repos correcte futur et éternel. N'est-ce pas un peu trop prendre à condamnée? la lettre *perpetua*? Le sens du mystère, et tout ce qui précède le prouve abondamment, est celui-ci: La vie du croyant ne doit, ne peut être qu'un constant et continuel effort à la sanctification, à la crucifixion de sa chair. L'institution du sabbat n'est qu'un des nombreux appels adressés au chrétien afin qu'il se rende conforme à son Créateur. Le jour du repos aux yeux de Calvin (n'est-ce pas admirable combien sa conception du sabbat est large) est avant tout le symbole de l'abandon complet des œuvres de la

¹⁾ o. c., p. 63.

chair. La traduction française rend cette idée avec toute la clarté désirable¹⁾.

En parlant de l'état d'abaissement de Christ, Calvin dit:

II, 14, 3.

accepta servi forma depositaque majestatis specie.

en prenant figure de serf il s'est aneanty, et s'estant demis de sa majesté en apparence.

Aujourd'hui nous n'employons *en apparence* que dans un sens qui nous fait dire que la traduction est fautive. Mais on peut se demander si cette locution adverbiale au XVI^e siècle était déjà si couramment employée dans son unique sens actuel et si nous ne sommes pas autorisés à lire: s'étant démis de sa majesté telle qu'elle avait apparu (c.-à-d. dans les cieux). II, 13, 2, donne: *Le corps de Jesus-Christ n'estoit qu'un fantosme, pource qu'il est fait en similitude d'homme, et qu'il a esté réputé comme homme en figure* (et figura compertus ut homo). Et plus loin: *Car que veulent dire ces mots, qu'il a esté trouvé comme homme en figure.* Au même endroit, mais dans l'éd. de 1541: *Il est dict quelque part qu'il a esté fait en similitude d'homme et a esté trouvé en apparence comme homme.* II, 14, 3, parle du **Fils en ombrage** (umbratilis fuit filius)²⁾.

III, 2, 8.

Qua ratione obedientia vocatur fidei cui nullum aliud obsequium praefert Dominus, quando illi sua veritate nihil est praetiosius.

Pour laquelle cause l'obeissance de la foy est tant louée que Dieu ne prefere nul autre service à icelle; et à bon droit, veu qu'il n'a chose si pretieuse que sa verité.

Ici encore il y a lieu de s'étonner de la légèreté avec laquelle le Corpus condamne. S'il est certain que *obedientia vocari fidei*, en soi, soit autre chose que *tant louer l'obeissance de la foi*, il est certain également que la phrase entière éveille parfaitement cette idée d'éloge

¹⁾ Nous avons éprouvé un grand contentement, en voyant que notre opinion est absolument d'accord avec la belle traduction hollandaise, donnée en 1650 par Wilhelmus Corsmannus, qui donne ici: *Want er hanght weynigh aen d'uytleggingh, als maer die verborgentheyt die daer in voornemelick beduydet wordt, vast blijft, te weten, dat wij gheduerigh moeten rusten van ons' eyghene werken.*

²⁾ Godefroy cite dans son Appendice un exemple d'*en apparence* lequel est pris dans une ordonnance de l'année 1571, et qui signifie: ayant une belle apparence: „faire bastir et dresser ung lieu propre et commode et *en aparence*.”

exprimée par *tant louer*. Des libertés, telles que l'auteur s'en permet ici une, sont assez nombreuses, surtout quand il s'agit d'une parole biblique bien connue. A tout hasard j'ouvre l'authentique édition de 1541 où, à la page 59, on lit: „*nul ne peut bien parler de Christ sinon par le Saint Esprit*; le texte latin, qui y correspond, donne: ... *neminem posse dicere dominum Jesum, nisi in spiritu sancto*. Les auteurs strasbourgeois n'auraient certainement pas manqué de taxer de faux la traduction si le passage se trouvait dans l'édition de 1560. Il en est de même pour le passage suivant (à la même page): *qu'il* (= S. Jean-Baptiste) *n'a rien profité entre ses disciples par tant de predications qu'il leur avoit fait de Christ*, traduction du latin: *quod tot verbis Christum commendaverit discipulis suis, nihil se profecisse*. Un peu plus loin il y a: *Sinon que la grace luy soit donnée*, là où nous lisons en latin: *nisi ipsius beneficio*. Un lecteur peu bienveillant pourrait en conclure que le traducteur n'aurait pas bien saisi la valeur de *ipsius*. Aucune des éditions ultérieures n'apporte le moindre changement à la rédaction de cette page, auprès de laquelle la traduction que nous nous efforçons de justifier ne paraît pas trop libre.

Ni de l'examen des prétendus contre-sens, ni de la justification des passages incriminés on ne saurait conclure à l'authenticité du texte de 1560. En revanche, nous avons le droit et l'obligation de constater ici que les preuves fournies par les éditeurs des *Opera* sont loin de suffire pour le condamner.

Les circonstances dans lesquelles l'impression des textes de l'Institution a été préparée. S'il est difficile de se faire une idée, même approximative, de l'énormité du labeur accompli par Calvin et des soucis incessants qui l'ont harcelé, il paraît que lors de la publication de l'édition française de 1541 la vie du Réformateur fut relativement tranquille. Quoiqu'on ne sache pas au juste, comme nous l'avons dit plus haut, où le livre fut imprimé, ni la date précise de l'impression, il n'en est pas moins certain que la préparation de l'édition a été élaborée dans la dernière partie du séjour à Strasbourg, pendant lequel Calvin trouvait le loisir de se marier, où il n'avait pas encore assumé l'immense tâche de l'organisation de l'Eglise et du gouvernement de Genève, tandis que les maladies paraissaient encore épargner son pauvre corps. Certes, à Strasbourg, les occupations ne manquaient pas. N'est-elle pas datée de Strasbourg et de 1539, cette lettre à Farel, dans laquelle il écrit: „Je ne me rappelle pas dans toute cette année un

jour où j'ai été aussi écrasé par diverses affaires (obrutus variis negotiis). Quand ce messenger est venu pour prendre le commencement de mon livre, il m'a fallu relire environ vingt feuilles. De plus j'avais une leçon, un sermon, quatre lettres à écrire, une certaine controverse à apaiser, et plus de dix interpellateurs auxquels il me fallait répondre" 1).

Mais vers 1560, il est déjà miné par les maladies, „qui estoient la pierre, la goutte, les hemorrhoides, une fièvre phthysique, difficulté d'haleine, outre son mal d'ordinaire, la migraine" 2). C'est à Genève qu'il écrit: „Depuis que je suis ici, je ne me rappelle pas avoir passé deux heures sans être dérangé" 3). Les secrétaires que le Réformateur a eus à son service et sur qui on trouve des notes si intéressantes dans l'ouvrage de M. Doumergue, Denys Raguénier, Bauduin, François Villier et Nicolas de Gallars dit Galasius, Budé, Dejonvilliers, c'est pendant ce second séjour à Genève qu'il recourt à leur aide, le temps „des fascheries et des rompemens de teste qui interviennent pour interrompre vingt fois une lettre, ou encore davantage 4)."

Il n'aurait pas été étonnant que l'édition définitive se fût ressentie beaucoup plus qu'elle ne le fait de cet état de choses si néfaste à des travaux de large envergure: l'édition latine de 1559, menée à bonne fin à travers mille tribulations, est loin d'être inférieure à celle de 1539.

Que Calvin, même dans cette période de sa vie, n'ait pas dédaigné de s'occuper sérieusement et effectivement de l'humble besogne de se traduire lui-même, c'est de Bèze qui nous l'apprend: „Pareillement en ses dernières maladies . . . il a traduit luy-mesmes de bout en bout ce gros volume de ses commentaires sur les quatre derniers livres de Moïse, reconferé la translation du premier, fait ce livre sur Josué, et reveu la plus grande part de la traduction et des annotations du Nouveau Testament, de sorte qu'il n'a jamais cessé de dicter que huit jours devant sa mort, la voix mesme luy défaillant 5)."

1) Herminjard, *o. c.*, V, n^o. 782. Suivant la note 2, le livre dont il est question dans ce passage, est la deuxième édition latine de l'*Institution*.

2) *Opera*, XXI, p. 33 s.

3) *ibid.*, XI, p. 364.

4) *Jean Calvin*, III, appendice.

5) *Opera*, XXI, p. 33 s.

L'état où la copie de l'édition de 1560 fut présentée.

Une circonstance surtout a eu bien des conséquences fâcheuses pour l'état dans lequel l'édition de 1560 nous est arrivée. La première traduction a été remise aux typographes en manuscrit et ceux-ci, après s'être faits à l'écriture de l'auteur, laquelle était excessivement difficile à déchiffrer, n'ont plus guère rencontré d'obstacles.

Pour ce qui concerne la dernière traduction, il en a été tout autrement. Écoutons d'abord le témoignage de l'imprimeur Jean Crespin : „Pource que la copie de l'Institution presente estoit difficile et fascheuse à suivre à cause des additions escrites les unes en marge du livre, les autres en papier à part, il s'est peu faire, encore que nous y prinssions garde de pres, qu'il ne soit demeuré quelques fautes et omissions lesquelles vous excuseres et corrigeres ainsi 1).” Ensuite, il y a la fameuse lettre de Colladon 2), sur laquelle Köstlin a le premier attiré l'attention 3). M. Lanson la reproduit en latin, comme en français et, tout en constatant que les éditeurs du Corpus en ont fait trop peu de cas, il en tire les conclusions suivantes, auxquelles nous n'avons rien à ajouter : 10. Calvin a préparé lui-même le texte français de 1560 ; 20. il n'a pas écrit, mais dicté les additions 4) ; 30. il a découpé lui-même ou fait découper sous ses yeux, la version précédemment imprimée pour répartir chaque page à sa nouvelle place ; 40. il n'a pas préparé le dernier état du manuscrit, l'état définitif sur lequel se fait l'impression, Colladon s'est chargé de ce soin. Un cinquième fait n'a pas été confirmé, mais peut en être déduit : il n'a pas revu les épreuves. Colladon ou Antoine Calvin ont dû s'en occuper.

Calvin a fait d'autres ouvrages sans les écrire.

Nous savons par d'autres témoignages encore que Calvin, qui était souvent alité, faisait de longs ouvrages sans prendre la plume en main. Lui-même écrit le 7 mars 1560 : „j'ai récemment publié mes méditations sur Esaïe . . . mais écrites par des Gallars. Car je n'ai pas assez de temps pour écrire. Il a noté ce que je disais, puis il l'a rédigé chez lui. Je relis et quand ma pensée n'est pas bien exprimée, je corrige 5).” François Villiers nous apprend en tête de la traduction en

1) *Opera*, III, prol. XXXVIII.

2) *ibid.*, I, prol. XLI.

3) *Studien und Kritiken*, 1868, p. 19.

4) Nous nous permettons de faire remarquer que la lettre ne dit que : *dictasset multa*.

5) *Opera*, XIII, p. 536.

latin du traité de Calvin, intitulé *Advertissement contre l'Astrologie* qu'on appelle judiciaire, que Calvin avait fait et non écrit ce livre en français, car jamais il n'avait pris la plume en main, mais il le lui avait dicté à lui, Villiers, selon que ses occupations le lui avaient permis, ou, textuellement: „Scripserat hunc libellum Calvinus (confecerat, dicere potius debui quod enim vere adfirmare possum, numquam ejus scribendi causa calamum in manus sumpsit, sed eum mihi, quoad per occupationes licuit, dictavit) confecerat igitur hunc libellum Calvinus¹⁾. Nous ne parlons pas de ses sermons ni de plusieurs de ses cours, parce que tout le monde sait qu'il y avait des sténographes qui les recueillaient fidèlement à mesure qu'il parlait.

C'est un de ces recueils de sermons „recueillis sur le champ et mot à mot” qui, dans un avis au lecteur, nous fournit un renseignement curieux sur la sollicitude avec laquelle, malgré tout, Calvin veillait sur ce qui se publiait sous son nom. Nous y lisons: „Ce qu'il faut aussi que je confesse de ceux-ci (sc. les sermons): car jamais il ne m'eust permis de les imprimer, en ayant desja esté requis d'autres fois, sinon que je l'eusse pressé et souvent importuné. Non qu'il soit si chagrin et difficile de sa nature; mais d'autant que toute son attente est à ce que les œuvres qu'il met en lumiere, sortent avec tous leurs ornemens, il luy fait mal que ce qu'il a presché simplement et nuement pour s'accomoder à la rudesse du peuple sans appareil ni disposition exquise, soit subit mis en lumiere²⁾.”

Conclusion. Ceux qui, sur la seule présence des non-sens, contresens, additions oiseuses, etc., se refusent à admettre l'authenticité de la rédaction définitive du texte français, rencontreraient de sérieux obstacles, dont le plus grand est qu'ils seraient forcés de rejeter en même temps la non-suspecte édition princeps.

Quiconque prétend qu'il est absurde et matériellement impossible que Calvin, dans le plus fort de la mêlée à Genève, rongé de plusieurs maladies, ployant sous le fardeau des fonctions de prédicateur, de président du Consistoire, de professeur, d'exégète, de polémiste ait passé son temps à se traduire lui-même, oublie que cet homme

¹⁾ *Opera*, VII, p. 38. Ailleurs, à propos du *Dernier avertissement contre Westphal*: „Car il y a de bons tesmoins et beaucoup qui savent que j'ay fait le livre à la haste, ayant un homme qui escrivit sous moy” (citation prise dans Doumergue, *Jean Calvin*, V, p. 369).

²⁾ *Sermons de Jean Calvin sur les dix commandemens de la Loy*, à Genève, par François Estienne, MDLXII.

prodigieux disposait d'une activité sans pareille et que, tout en n'écrivant pas toutes les parties de sa traduction, il a pu diriger et a dirigé constamment et effectivement la confection du texte français lequel, destiné à un public si nombreux, n'avait pas cessé d'être d'une importance capitale, et enfin — mais ceci est d'un ordre plus subjectif — que l'édition de 1560, quoique moins originale que celle de 1541, et malgré son caractère tant soit peu hybride, demeure toujours un chef-d'œuvre de prose philosophique.

C'est ainsi que, depuis Antoine Calvin, qui en 1559 présenta une supplique au Conseil „pour obtenir le privilege pendant trois ans de imprimer l'Institution de Mons^r Calvin son frere, **tant en latin qu'en francoys**”, c'est-à-dire l'édition définitive, que celui-ci „avoit renouvelée et recogneue et augmentée tellement que c'est œuvre excellente” et dont „**son dict frere lui avoit données les copies** ¹⁾”, c'est ainsi, depuis Antoine Calvin jusqu'au moment où le troisième volume des Opera vit le jour, que tous, Français et étrangers, calvinistes et non-calvinistes ont pris l'édition française définitive de l'Institution pour un ouvrage de Calvin tout comme le Traité des Reliques ou les Sermons sur le Deutéronome.

¹⁾ *Opera*, XXI, p. 715.

PREMIERE PARTIE

CONFRONTATIONS DES DIFFÉRENTS TEXTES

CHAPITRE I

Etude spéciale de l'Epistre du Roy

Comme nous l'avons déjà fait remarquer, l'édition latine de l'Institution de 1536 est demeurée selon toutes les vraisemblances sans traduction.

On serait tenté d'admettre qu'il en a été de même pour la Praefatio de 1536. Aussi, quoique l'Epistre au Roy de France porte en toutes lettres la date du *vingt-troisiesme d'Aoust mil cinq cens trente cinq* et que cette date, sauf l'indication du quantième, se perpétue à travers les éditions subséquentes y compris la dernière, les historiens de la littérature n'en disent-ils pas moins qu'elle ne parut d'abord qu'en latin et ne fut traduite qu'en 1541 ¹⁾.

Une édition séparée de l'Epistre. Herminjard ²⁾, ainsi que M. Abel Lefranc ³⁾, admettent l'existence d'un tirage à part de l'Epistre, ou tout au moins d'une édition séparée ⁴⁾, ce qui pourrait plaider en faveur de l'idée défendue entre autres par Jules Bonnet ⁵⁾ et adoptée par Merle d'Aubigné ⁶⁾ mais combattue par Rilliet ⁷⁾ comme par les éditeurs des Opera ⁸⁾, c'est-à-dire que la lettre à François I^{er} a été publiée dès 1535 en latin et en français. Bonnet suppose que la lettre française a été envoyée au roi et la latine aux docteurs alle-

1) Tels: Lanson, *Hist. de la litt. fr.*, 10^e éd., p. 259, et Bossert, *Calvin*, p. 44.

2) *o. c.*, IV, n^o. 545.

3) *o. c.*, p. 19*.

4) Comme on doit en trouver dans l'exemplaire de l'*Institution* ayant appartenu à feu M. Ernest Stroehlin à Genève.

5) *Bulletin de l'hist. du protestantisme fr.*, 1858, p. 137.

6) *Histoire de la Réformation*, III, p. 250.

7) *Lettre à M. J.-H. Merle d'Aubigné*.

8) *Opera*, I, p. XXVIII: et *satis temere sumit* (sc. J. Bonnet) ejusdem plures emissiones quas dicere liceat (hodie Gallis *tirages* appellantur) fuisse.

mands. Il a été nécessaire, dit cet auteur, que l'Epistre fut rédigée en français, François 1^{er} étant un des rares monarques auxquels le latin était absolument étranger. A quoi on a objecté que, bien que ce prince ne sût ni le latin ni le grec, les auteurs n'ont pas manqué qui, pour lui dédier leurs ouvrages, se sont servis de l'idiome de Sénèque et même de celui de Platon. Néanmoins tout le monde sera d'accord qu'il y a une notable différence entre des dédicaces purement littéraires et un cri de cœur tel que fut l'Epistre. Calvin, pour réhabiliter le pauvre troupeau calomnié et accusé des pires extravagances, ne demande qu'à être entendu. On se figure le grand homme qui, après avoir achevé son touchant plaidoyer, s'agenouille et, de toute son âme, prie Dieu pour que sa parole puisse pénétrer jusqu'au cœur du roi.

Avec les éditions subséquentes, l'Epistre change de caractère. Elle reste l'objet des soins constants de l'auteur, aussi bien quant à l'impression que pour la langue, mais on a dû quitter tout espoir qu'elle influençât tant soit peu les décisions du roi. Elle figurera en tête de chaque édition comme pour dire: regardez donc à quel touchant appel le roi n'a pas voulu prêter l'oreille.

C'est donc une chose absolument plausible que la lettre au roi, dans l'été de 1535, a paru presque simultanément en latin et en français.

Il est vrai que Rilliet prouve mathématiquement qu'il est impossible qu'un tirage à part ait pu se faire, mais il commet l'étrange erreur de prouver cela pour la Praefatio latine de l'édition latine.

Le tirage qu'Herminjard mentionne, porte comme titre *Epistre au Treschrestien Roy de France.... en laquelle sont démontrées les causes dont procedent les troubles qui sont aujourd'huy en l'Eglise* et est daté de 1541. Comme c'est un in-4^o et que l'Institution de 1541 est un in-8^o, M. Abel Lefranc a parfaitement raison en disant que cette édition séparée ne constitue pas un simple tirage à part.

Rapport intime entre l'Epistre, dite de 1541, et la Praefatio de 1536. Faute de matériaux suffisants, nous n'avons pu arriver à un résultat tout à fait positif. Mais en comparant l'Epistre, telle qu'elle se trouve reproduite dans la belle édition parue sous la direction de M. Abel Lefranc,

avec la Praefatio de l'année 1536, et avec celle de 1539, nous avons acquis la certitude qu'il y a un rapport indéniable entre l'Epistre, dite de 1541, mais portant pour millésime 1535, rapport trop intime pour ne pas croire à l'existence d'un prototype de l'Epistre sur lequel a été remaniée la dédicace qui paraît en 1541.

A la page 5 de **1536** (*Opera*, I, p. 10) on lit: Ne quis haec injuria nos queri existimet, ipse nobis testis esse potes, Rex Nobilissime, quam mendacibus calumniis quotidie apud te traducatur, quod non aliorum spectet, nisi *ut regna omnia et politiae subvertantur, pax perturbetur, leges omnes abrogentur, dominia et possessiones dissipentur, omnia denique sursum deorsum volvantur.*

L'édition de **1539** (*Opera*, I, p. 288), à partir de *nisi*, modifie sensiblement la phrase: *ut regibus sua sceptrum ex manibus praeripiantur, tribunalia judiciorum omnia praecipitentur, subvertantur ordines omnes et politiae, pax et quies populi perturbentur, leges omnes, etc.*

A la page 7, de l'Épître de **1541**, il y a: à fin que nul ne pense que nous complaignons de ces choses à tort, toymesme nous peuz estre tesmoing, Tresexcellent Roy, par combien faulses calumnies elle est tous les jours diffamée envers toy. C'est à scavoïr, qu'elle ne tend à autre fin, *sinon que tous regnes et polices soient ruinées, paix soit troublée, les loix abolies, les seigneuries et possessions dissipées: brief, que toutes choses soient renversées en confusion.*

Le premier coup d'œil convaincra le lecteur que le texte de 1541 est l'équivalent de celui de 1536 plutôt que de celui de 1539.

Il en est de même pour les morceaux suivants:

Sic enim loquuntur, errorem et imprudentiam vocantes certissimam Dei veritatem et imperitos homines, quos Dominus coelestis sapientiae mysteriis dignatus est.
(p. 8, *Opera* I, p. 11.)

1536.

Car ilz parlent en ceste maniere: appellans la tres certaine verité de Dieu imprudence et ignorance et ceux que nostre Seigneur a tant estimez qu'il leur a communiqué les secretz de sa sapience celeste, gens simples. (p. 9). **1541.**

Sic enim *modesti homines* loquuntur: errorem et imprudentiam vocantes, *quam norunt* certissimam esse Dei veritatem; imperitos homines, *quorum ingenium* Dominus, etc.

(*Opera*, I, p. 259.)

1539.

L'Épître, ici, ne tient aucun compte des développements de 1539.

A la page 22 (*Opera*, I, p. 18), **1536** porte: igitur modum praetereunt, *cum faciunt reale et substantiale.*

L'édition de **1539** amplifie ce passage considérablement. Elle donne: Igitur modum praetereunt *qui fingunt desinere substantiam panis et vini verbis Domini recitatis, ut in corpus ac sanguinem transsubstantietur* (*Opera*, I, p. 267).

La traduction donne, à peu près conformément au texte le plus ancien et contrairement à l'amplification: Ilz excèdent donc la mesure quand ilz disent *que le corps du Christ est là encloz localement* (p. 24).

1536 (*Opera*, I, p. 19) donne: *verum quam late sese oratio nostra effunderet*. **1539** modifie la phrase et en fait: *verum latius justis spatiis sese oratio nostra effunderet* (*Opera*, I, p. 269). La traduction suit à la lettre la première version: *Mais comment s'espandroit au large* nostre raison (p. 26).

1536 (p. 27, *Opera*, I, p. 19) porte: in sede Romanae ecclesiae et praesulum ordine constituunt. **1539** intercale entre *praesulum* et *ordine* le pronom *suorum* (*Opera*, I, p. 271). La traduction néglige cette addition: qu'ilz constituent icelle forme au siege de l'Eglise Romaine, et en l'estat des Prelatz (p. 29). Il n'y a que l'édition définitive qui fournit: *de leurs Prelats*.

Papa, inquiunt, Romanus, qui sedem apostolicam tenet, et episcopi alii ecclesiam repraesentant et pro ecclesia haberi debent.
(p. 29, *Opera*, I, p. 21.)

1536.

Le pape de Romme, disent ils, qui tient le siege apostolique et les autres Evesques representant l'Eglise, et doivent estre reputez pour l'Eglise. (p. 32).

1541.

Pontifex, inquiunt, qui sedem apostolicam tenet, et qui ab eo in anstitutes sunt inuncti et consecrati, infulis modo et lituis insigniti sint, ecclesiam repraesentant, et pro ecclesia haberi debent.
(*Opera*, I, p. 272.)

1539.

Ici non plus on ne saurait mettre en doute que ce soit le texte de 1536, et non celui de 1539, que la traduction suit.

Quant au passage qui va suivre, il est moins important, mais joint à ceux qui précèdent, il entre également en ligne de compte:

Nihil restet, praeter unam ejus misericordiam, qua salvi nullo nostro merito facti sumus; apud homines vero, praeter nostram infirmitatem, quam vel confiteri, summa inter eos ignominia est.
(p. 9, *Opera*, I, p. 12.)

1536.

Tellement qu'il ne nous reste rien de quoy nous glorifier devant Dieu sinon sa seule misericorde: par laquelle sans quelque merite nostre, nous sommes sauvez. Ne envers les hommes, sinon nostre infirmité c'est à dire ce que tous estiment grande ignominie.
(p. 11.)

1541.

Nihil restet.

apud vero homines *non ita multum*, praeter nostram infirmitatem quam vel *nutu* confiteri.

(*Opera*, I, p. 260.)

1539.

Bien entendu, que ni *non ita multum* ni *nutu* ne sont traduits, cela peut constituer une simple omission, comme il y en a tant dans le corps même de l'Institution. Considéré en soi, cela ne prouverait rien. C'est à peu près le cas pour un autre passage, où il est question

de la paresse des moines: *cum otiosos monachorum ventres* (p. 21, *Opera*, I, p. 17), 1539 en fait: *quum otiosos ac doliare monachorum ventres* (*Opera*, I, p. 267), là où la traduction ne montre que: des *ventres oysifz* des Moynes (p. 33).

Des additions Il y a encore trois additions datant de 1539, que le de 1539 passent traducteur de l'Epistre paraît ne pas avoir vues.

inaperçues. La première est: *vel quoque modo exagitare* (*Opera*, I, p. 259). La deuxième est plus longue: *Quod ipsum nos quoque certe experiremur, nisi nostra ingratitudine corrumperemus hoc tam singulare Dei beneficium, ac in exitium nostrum verteremus, quod nobis unicum salutis praesidium esse debuerat* (*Opera*, I, p. 276).

La troisième en est encore une de peu de longueur: *qui tanta securitate nunc exsultant* (*Opera*, I, p. 278). L'édition définitive traduit parfaitement ces deux dernières additions. Nous le répétons, en elle-même l'omission en 1541 de ces additions de 1539 n'a guère de force probante. Il y a même une phrase datant de 1536 qui n'est traduite que dans l'édition définitive: *Adversus totam prophetarum nationem solus Jeremias mittitur, qui a Domino denunciaret: fore ut lex pereat a sacerdote, consilium a sapiente, verbum a propheta* (*Opera*, I, p. 22).

On aurait pourtant une idée fausse de l'état des choses, en croyant que la lettre au roi était une traduction fidèle de la *Praefatio* de l'édition de 1536.

La dédicace de 1541 a-t-elle été faite entièrement sur la Praefatio de 1536? Il y a, au contraire, bien des passages dans l'*Epistre* de 1541, qui montrent que l'auteur tient compte des changements apportés en 1539.

1536 donne (p. 11, *Opera*, I, p. 13) *fictas praeparationes, liberum arbitrium, merita* . . .

1539 change ce passage comme suit: *fictas praeparationes, liberum arbitrium et meritoria salutis aeternae opera cum suis etiam supererogationibus* (*Opera*, I, p. 261). La traduction donne conformément à la dernière leçon: *preparations saintes, le Liberal arbitre, les œuvres méritoires de salut éternel, avec leurs supererogations* (p. 12).

1539 intercale: *modo, ne quis adversus sedis apostolicae primatum et sanctae matris ecclesiae auctoritatem digitum tollat* (*Opera*, I, p. 262). Nous lisons dans la traduction de 1541: *moyennant que personne ne sonne mot contre l'auctorité de nostre mere sainte Eglise* (p. 14). On voit que cette traduction présente une lacune. Le texte de 1560 la comble, en ajoutant: *selon leur intention, du siege Romain*.

1536 donne (p. 21, *Opera*, I, p. 17), *horrendam esse abominationem*

in Christianorum templis. 1539 (*Opera*, I, p. 267): horrendam esse abominationem, *videre depictam vel christi, vel sancti ullius imaginem* in christianorum templis; la traduction présente: que c'estoit une horrible abomination de voir *une image ou de Christ, ou de quelque saint* aux temples des chrestiens (p. 24).

Une addition importante de 1539 est parfaitement rendue en 1541: *Et sane id jam summi vitii loco . . . praesidere* (*Opera*, I, p. 271) > *Et de faict S. Hilayre . . . masques* (p. 30).

Conclusions. 1. Il doit avoir existé une Epistre dédicatoire au Roy de France, se rapportant à la Praefatio qui a paru dans l'édition latine de l'Institution de 1536.

2. Les matériaux dont nous disposons ne nous permettent pas de dire laquelle des deux a été composée la première: la lettre latine ou la française. Ce que nous savons sur la plupart des autres ouvrages de Calvin parus en français et en latin, nous amènerait à admettre que la lettre française présente la traduction de la latine.

3. Comme il n'est pas probable qu'il y ait eu une traduction française de l'édition de l'Institution de l'année 1536, et encore moins que l'Institution ait été primitivement écrite en français, il faut que la première lettre au roi ait existé comme édition séparée, destinée, soit à être envoyée à François I^{er}, soit à être employée pour la propagande en France.

4. La dédicace étant datée de 1535, date qui subsiste à travers toutes les éditions, il n'est pas permis de mettre en doute qu'elle a été composée à cette époque.

5. L'Epistre de 1541, se compose de deux couches successives, la première est la lettre française originale, la deuxième est composée de la traduction des additions latines de 1539, parmi lesquelles il y en a qui ont été négligées. Les procédés dont use l'auteur pour la confection de l'Epistre de 1541, sont identiques à ceux qu'il emploie pour ses révisions de l'Institution elle-même.

CHAPITRE II

Le texte des traductions comparé à celui des originaux

Si nous parlons ici des traductions, il est clair qu'il s'agit des deux phases principales de la traduction, les éditions de 1541 et de 1560. Quoique celles-ci soient séparées l'une de l'autre par des différences notables dans le vocabulaire, la syntaxe et le style, les procédés de traduction dont l'auteur use à ces deux époques ne divergent pas sensiblement, de sorte qu'il serait superflu de les traiter séparément.

Afin que le lecteur puisse faire lui-même cette constatation, nous ajouterons à chaque citation le millésime de l'édition où elle a été prise¹⁾.

Fidélité de la traduction. L'impression générale qui se dégage de la comparaison entre les traductions et les textes latins est celle de la fidélité. Des paragraphes entiers ont été rendus par le traducteur littéralement ou peu s'en faut.

1541. Ergo, ne quid communi hominum judicio absurdum traderent, scripturae doctrinam cum Philosophiae dogmatibus dimidia ex parte conciliare studium illis fuit: praecipue tamen secundum illud spectasse, ne desidia locum facerent, ex eorum verbis apparet.

Habet Chrysostomus alicubi: Quoniam bona et mala in nostra Deus potestate posuit, electionis liberum donavit arbitrium: et invitos non retinet, sed volentes amplectitur.

II, 2, 4.

Parquoy afin de ne rien enseigner qui fust contrevenant à l'opinion commune des hommes, ils ont voulu à demy accorder la doctrine de l'Ecriture avec celle des Philosophes. Toutesfois il appert de leurs parolles qu'ils ont principalement regardé le second point, c'est de ne point refroidir les hommes en bonnes œuvres. Chrysostome dit en quelque passage: Dieu nous a mis le bien et le mal en nostre election, nous donnant liberal arbitre de choisir l'un ou l'autre: et nous tire point par contrainte, mais nous reçoit si nous allons volontairement à luy.

1560. Accedit et socordia et ingratitudo: quia nec mentes nostrae, ut sunt excaecatae, quid verum sit cernunt, et, ut pravi sunt omnes sensus

Il y a aussi la brutalité et l'ingratitude pource que nos esprits, selon qu'ils sont aveuglez ne regardent point à ce qui est vray: et selon que nous avons

¹⁾ Nous rappelons ici que, pour ne pas compliquer plus qu'il ne le faut l'indication des passages cités nous nous contenterons de n'ajouter que la place que leur assigne définitivement la dernière édition.

nostri Deum maligne sua gloria fraudamus. Itaque veniendum ad illud Pauli: quoniam in sapientiam Dei, placuit Deo per stultitiam praedicationis salvos facere credentes. Sapientiam Dei appellat magnificum theatrum coeli et terrae, innumeris miraculis refertum, ex cujus intuitu sapienter Deum cognoscere decebat; sed quia tam male illic profecimus, revocat nos ad fidem Christi, quae ob stultitiae speciem incredulis fastidio est.

II, 6, 1.

tous les sens pervertis, nous fraudons injustement Dieu de sa gloire. Parquoy il faut venir à ce que dit saint Paul: d'autant que le monde n'a point sagement cogné Dieu en la sagesse d'iceluy, qu'il a fallu que les croyans fussent sauvez par la folie de la predication.

Il appelle la sagesse de Dieu ce theatre du ciel et de la terre tant riche et excellent, et garni de miracles infinis, pour nous faire cognoistre Dieu par son regard avec jugement et prudence: mais pource que nous y profitons si mal, il nous rappelle à la foy de Jesus-Christ, laquelle ayant apparence de folie, est en desdain aux incredules.

Pour témoigner de cette fidélité les citations pourraient se multiplier à l'infini.

Il nous semble que ce genre de traduction s'impose: un auteur qui se traduit, pour qu'il évite de faire un livre nouveau, est obligé de suivre de près son propre texte. M. Lanson¹⁾ en allègue encore une autre raison: Calvin a dû déposer d'abord sa pensée, lui donner ordre et forme dans le latin, le français n'y suffisant pas. Ce n'est qu'après l'avoir ordonnée ainsi qu'il peut la faire passer dans la langue vulgaire. Partout le latin soutient les pas, les tentatives de la prose, qui naît sous la plume même de l'auteur.

De temps à autre seulement on rencontre un passage plus on moins étendu où la traduction se détache davantage du texte latin, où, du moins, l'original n'est pas suivi à la lettre. Sans être libre pour cela, la traduction présente alors un aspect qui se distingue notablement de celui qu'offrent les deux citations faites plus haut. Les exemples de ce genre de translation pourraient former une longue liste. Nous nous bornerons toutefois à n'en relever que quelques-uns.

1541. *Promissionem gratiae proponit cujus suavitate eundem alliciat ad sanitatis studium.* II, 8, 13.

Nostram enim in illo beatam quietem hic inchoamus, in ea novos quotidie progressus facimus. II, 8, 30.

Puis apres il promet sa grace *pour attirer ses fideles par douceur à suyvre sa volonté.*

Car nous le commencons (sc. le repos) icy, *et le poursuyvons journellement.*

¹⁾ Art. cité (*Revue d'histoire litt.*, 1896).

In diripienda autem ejus substantia, non minus interdum falso testimonio, quam manuum rapacitate *proficitur*.

II, 8, 47.

D'autre part *on fait aucunesfois plus de dommage au prochain* par mensonge que par l'arrecin.

1560. Tamen *inani nominis obtentu contenti*.

II, 15, 1.

Toutesfois apres *avoir proferé ce mot*.

Sed eorum opinioni rationes duae repugnant *quibus ego facile adducor ut ab illis dissentiam*. II, 16, 8.

mais il y a deux raisons lesquelles contreviennent à leur opinion *qui me semblent estre suffisantes pour la convaincre*.

Ecarts.

Au milieu de tous les paragraphes qui montrent tantôt plus, tantôt moins que l'auteur s'ingénie à rendre la physionomie exacte de son texte latin, il y a un phénomène qui détonne. L'auteur s'écarte sciemment et franchement de son original. Pour être relativement rare, ce procédé n'en est pas moins manifeste. Si l'on manquait de preuves pour établir l'authenticité de la traduction, ces licences, éparses à travers tout l'ouvrage, suffiraient pour nous faire reconnaître dans celui qui a travaillé la version, le souverain maître qui dispose parfois à son gré de la matière dont il est l'artisan. Il serait vraiment téméraire d'admettre qu'un scribe se les fût permises. D'autre part, l'écart souvent est trop franc, trop brutal, serait-on tenté de dire, pour l'attribuer à une maladresse ou à une inadvertance.

Quemadmodum rursus quicunque ad suavitatem duntaxat auriumque oblectationem compositi sunt cantus, nec ecclesiae majestatem decent, nec Deo non summopere displicere possunt. III, 20, 32.

Comme au contraire, les chants et melodies qui sont composées au plaisir des oreilles seulement, comme sont tous les fringots et fredons de la Papisterie et tout ce qu'ils appellent musique rompue et chose faite et chants à quatre parties, ne conviennent nullement à la majesté de l'Eglise, et ne se peut faire qu'ils ne desplaisent grandement à Dieu.

C'est à propos de ce passage de la traduction de 1560 que M. Doumergue s'écrie „on sait que cette traduction n'est pas de Calvin" ¹⁾). Que ce grand connaisseur de l'œuvre de Calvin permette à son indigne admirateur de demander comment il est possible de ne pas reconnaître dans ce passage même la main et l'esprit du Réformateur.

¹⁾ Phrase citée plus haut, p. 5, n. 3.

1541. Jam eorum *impiorum facinus* | Nous voyons à l'œil les *auteurs* de
 palam exstat. II, 4, 2. | ceste meschanceté.

Ce qui confirme notre supposition, que c'est un écart volontaire et non une inadvertance du traducteur, c'est que l'assertion est suivie d'une phrase intercalée également sur l'initiative du traducteur: *Car quand nous voyons les voleurs qui ont commis quelque meurtre ou larrecin, nous ne doutons point de leur imputer la faute et de les condamner*, addition qui fait suffisamment ressortir qu'il s'agissait de mettre en relief *eorum* plutôt que *facinus*.

Haec Pelagii quoque arma erant ad | C'estoit le baston qu'avoit Pelagius
 impetendum Augustinum, *cujus tamen* | pour combattre saint Augustin et
de nomine illos nolumus praegravari. | toutesfois nous ne voulons point pour
 II, 5, 1. | cela, que leur raison n'ait point d'au-
 | dience jusques à ce que nous l'aurons
 | réfutée.

Si nous ne le savions pas, l'identité entre l'original et la traduction pourrait nous apprendre que Calvin n'écoute pas le Pélagien.

Ex illa potius interpretatione (sc. in- | Nous devons plustost nous arrêter
 terpretatione scripturae) *quid lex in* | à ceste interpretation qu'à nos fan-
homine valeat considerare convenit. | taisies.
 II, 5, 7.

legem *propter transgressionem* posi- | que la Loy a esté donnée pour aug-
 tam esse. II, 5, 6. | menter les transgressions.

Qu'il ne soit pas question ici d'une incorrection, le contexte le prouve assez. Plus loin on lit: *ut abundaret delictum*, traduit par: *multiplier le peché*. Si l'idée, d'ailleurs, est parfaitement biblique (*Rom.* 5, 20), le texte français n'en dit pas moins autre chose que l'original, qui reproduit une autre parole de saint Paul (*Gal.* 3, 19).

ubi vox terribilis insonat *quam audire* | et que Dieu ne parle point à eux d'une
omnes deprecantur. II, 11, 9. | voix terrible, *comme il faisoit alors*.

ut tum resurrectionem tum anima- | de nier la resurrection et l'*immortalité*
 rum *substantiam* negarent. | des ames.
 II, 10, 23.

1545. Minime negaverim vel aristo- | que la preeminence de ceux qui
 cratiam, vel temperatum ex ipsa et | gouverneront tenant le peuple en
 politia statum aliis omnibus longe | liberté, sera plus à priser.
 excellere. IV, 20, 8.

1560. et gratias spiritus largius effu- | que l'alliance de salut a este faite
 sas. II, 11, 14. | avec tout le monde, laquelle n'estoit
 | donnée qu'au peuple d'Israel.

Deux choses sont ici à remarquer: d'abord la liberté avec laquelle *gratias spiritus* est rendu, ensuite l'extension que la traduction donne à *largius effusas*.

dum <i>in paternam Dei indulgentiam</i>		puisque <i>Dieu nous appelle à soy tant</i>
<i>tuto</i> recumbant.	II, 15, 6.	<i>humainement.</i>

ut <i>ad veram pietatem pro suo captu</i>		celuy qui doit estre amené <i>de longue</i>
<i>erudiantur.</i>	II, 7, 11.	<i>main à plus parfaite doctrine.</i>

Nous n'avons pas pu être complet dans l'énumération des passages qui accusent une hardiesse du traducteur. Il importe de constater qu'on en rencontre dans toutes les éditions et qu'ils revêtent tous le même caractère: entrant, quant au fond, parfaitement dans le cadre du contexte et n'offrant rien qui soit contraire aux idées fondamentales du livre, ils n'en disent pas moins „autre chose que le latin" ¹⁾, et montrent que le traducteur, sciemment, volontairement et sans motif apparent, s'écarte de son original.

Additions et omissions. L'indépendance du traducteur à l'égard du modèle latin se révèle d'autre part dans le nombre assez grand d'additions et d'omissions qu'on relève aux textes français depuis la première jusqu'à la dernière édition.

Des substantifs synonymes, des bribes de phrase, des adverbess de modalité surtout, qui ne changent guère le fond de la pensée, se prêtent le plus à être supprimés par la traduction, ou à y être introduits. *Quaeso, obsecro, respondeo ex opposito, dum ratiocinatur, cujus apostolus meminit, agedum, perperam, clarius, et confirmationem, optime, tanta vehementia, per totam viam, ab initio*, tous pris dans les deux éditions, n'ont pas de contre-partie dans le texte français correspondant. En revanche, *dit le seigneur, faut-il entendre, quant au premier, car quel propos y a il de dire, suyvant ceste raison, quoi qu'il en soit, pour faire fin, je respon*, du texte français se trouvent sans équivalent latin.

A côté de ces omissions et additions, dont l'importance est contestable, il y en a qui ont plus d'intérêt, bien que le caractère du texte n'en soit pas altéré: *Sunt quidem ex veteribus nonnulli qui eam non praetermittant* (II, 16, 3; 1541); *evangelio non contenti extraneum aliquid assuunt* (II, 15, 2; 1560); *et quantumvis a veritate excidant, eum semper retineant* (II, 8, 54; 1541). D'autre part: *Il*

¹⁾ Tèl est le terme consacré des éditeurs strasbourgeois.

faut les distinguer en unissant (II, 14, 4; 1541); *de conserver son Eglise et l'amener à salut* (II, 15, 5; 1560); *il y auroit bien pis, si nous voulions croire ce fantastique* (II, 12, 7; 1560); *puisqu'il habite au milieu de ceux qu'il a prins en sa garde* (II, 8, 16; 1541).

Il n'arrive que très rarement que le phénomène affecte un passage de plus d'étendue: *qui in enumeratione hunc ordinem servat: ut uni Deo religionis obsequio serviatur, ut idolum non colatur, ut nomen Domini non in vanum accipiatur: quum ante seorsum de umbratili sabbathi praecepto loquutus foret* (II, 8, 12; 1541). D'autre part: *Car c'est un hommage spirituel qui se rend à luy comme souverain Roy et ayant toute superiorité sur noz ames* (II, 8, 16; 1541)¹.

Chose curieuse, les éditions subséquentes ne comblent pas ces lacunes et ne retranchent pas ces superfluités.

D'ordinaire les éditeurs des Opera s'appliquent à signaler les additions et les omissions de la traduction. Malheureusement, la collection qu'ils en offrent dans leurs notes au bas des pages, est composée un peu arbitrairement et, du point de vue de l'exactitude, laisse de temps en temps à désirer²).

Langage technique. L'Institution est un livre essentiellement biblique pour le contenu aussi bien que pour la forme, et Calvin, pour l'écrire, a puisé à pleines mains dans le trésor de termes qu'offrent la Bible et la littérature patristique. L'Ecriture sainte présente une surabondance de formes et d'images pour rendre saisissable à l'homme «ce qu'aucun œil n'a vu, ce qu'aucune oreille n'a entendu, ce qui n'est jamais monté au cœur de l'homme." Calvin a fait siennes ces richesses verbales, de telle sorte que les formes qui s'offrent à la traduction y sont remplacées par des formes différentes, mais évoquant des idées analogues. Un lecteur peu familiarisé avec la Bible et la terminologie ecclésiastique s'y perdrait. Il se demanderait avec stupeur si *appartiennent au salut* ne signifierait pas juste le contraire de *unde salus dependet* (II, 5, 19; 1541). Celui qui connaît le Vieux Testament sait que *le nom de Dieu* y est absolument identique à *Dieu* et trouvera naturel que *propter cultum*

¹) Pour certaines omissions de *l'Epistre au Roy* voir notre premier chapitre de la première partie.

²) On trouvera des exemples frappants d'inexactitude des commentateurs dans notre article paru dans *Neophilologus*, IV (*L'Edition strasbourgeoise de l'Institution chrestienne*).

nominis sui soit rendu par *à cause de la crainte que nous luy portons* (II, 8, 15; 1541); *cultus nominis sui* par *son Eglise* (II, 8, 15; 1541); *pater clarifica nomen tuum* par *Pere glorifie ton Fils* (II, 16, 12; 1560). Se référant à un antique usage, connu de ceux à qui le Psaume 16 n'est pas étranger, l'auteur dit *Jacob funiculus haereditatis ejus*, ce dont la traduction fait: *Jacob a esté son heritage* (II, 11, 11; 1541). Pour un Israélite *a fluminibus usque ad ultimas orbis fines* voulait dire: toute la terre. La traduction fournit à cet endroit: *depuis orient jusques en occident* (ibid., 1541). La traduction fait de *in corpore et in anima ejus* (sc. Adae): *en noz corps et en noz ames*, parce qu'il suppose connu chez ses lecteurs qu'en Adam est compris tout le genre humain. Et, suivant la profonde conception de saint Jean il dit dans l'original en parlant du Christ *Sermo Dei*, ce qu'il traduit, sans image, par *le fils de Dieu* (II, 13, 4; 1560). Ce qui ressort déjà ici c'est que, dans le passage à la traduction, l'expression devient plus simple, plus abordable aux gens d'entendement et de connaissance moyens, comme le seront pour la majorité du moins, les lecteurs de l'édition française. *Dei mysteria et religionis principia* > *la doctrine* (II, 10, 19; 1541); *cornu ejus exaltabitur* > *leur force sera exaltée* (II, 10, 16; 1541)¹; *recti cum vultu tuo habitabunt* > *les innocens habiteront avec toy* (II, 10, 16; 1541).

En parlant des fidèles, l'auteur dispose d'un lexique spécial pour la traduction aussi bien que pour l'original et, tout en traduisant, il en use sans se demander si, dans tel cas, le rapprochement entre les deux textes a été fait avec la plus grande rigueur: *piorum* > *de l'Eglise* (II, 6, 2; 1560); *filii Dei* > *les fideles* (II, 7, 9; 1541); *proximus* > *frere* (II, 8, 9; 1541); *in foedere* > *à ses serviteurs* (II, 8, 21; 1541); *in foederis societatem cum Israele* > *en l'Eglise de Dieu* (II, 8, 23; 1541); *filii populi sui* > *les enfans de Dieu* (II, 10, 22; 1541); *populi renovatio* > *le retablissement de l'Eglise* (II, 5, 3; 1560); *erga pios* > *envers les debonnaires* (II, 15, 5; 1560).

Pour parler de leur bonheur, il en est de même: *Sanctorum*

¹) La corne étant, parmi les Hébreux, le symbole par excellence de la force, il n'est pas étonnant que la Vulgate donne à plusieurs reprises *cornutus* pour l'idée exprimée par *fort*. C'est ainsi que nous lisons dans la Vulgate, Ex. 34, 30: *Videntes autem Aaron et filii Israel cornutam Moysi faciem* . . . Michel Ange paraît avoir été l'illustre victime d'une traduction trop littérale de ce texte. Son erreur nous a valu le Moïse au front cornu. Calvin ménage vraiment ses lecteurs français.

gloria > *nostre beatitude et la gloire eternelle que nous attendons* (II, 5, 2; 1541); *in aeternam haereditatem regni sui* > *en son heritage eternel* (II, 6, 4; 1560); *remunerationis fiducia* > *la confiance de salut* (II, 7, 3; 1541); *vitae futurae beatitudo* > *l'eternelle beatitude de mon Royaume* (II, 8, 14; 1541).

Même profusion pour ce qui touche les œuvres de la chair: *impuritas* > *mauvaises concupiscences* (II, 3, 3); *poenalis vitiositas* > *la corruption* (II, 3, 5; 1541); *de carne vestra* > *en vous* (II, 3, 6; 1541); *justitiae carnis* > *justices exterieures* (II, 11, 14; 1541); *carnalis homo* > *les hommes mondains* (II, 10, 23; 1541), etc.

Les citations bibliques. Les paroles de la Bible, citées par l'auteur à l'appui de la doctrine professée, sont également interprétées dans la traduction avec beaucoup de liberté, beaucoup plus librement que le texte qui les encadre. La question de savoir de quelle édition de la Bible Calvin s'est servi est encore un problème. Dans sa jeunesse il a dû s'être familiarisé tant soit peu avec la Vulgate. Plus tard il a lu la Bible dans les langues originales. S'il est certain qu'il s'est employé activement à la traduction du Nouveau Testament, pour ce qui regarde celle de l'Ancien, il s'en est fié à son cousin Pierre Robert de Noyon, dit Olivetanus, un des meilleurs hébraïsants de l'époque, mais dont le français naïf, rustique et quelquefois maladroit prêtait trop à la critique. La soi-disant Bible française de Calvin¹⁾, ne contient pas tous les livres des Ecritures et a été composée entre autres au moyen de quelques-uns des Commentaires de Calvin.

Et l'auteur, quand il citait, le faisait-il de mémoire? Colladon affirme qu'«en faisant ses leçons jamais (Calvin) n'avoit que le simple texte de l'Escriture, et toutesfois on voit comment ce sont choses couchées par bon ordre. Mesmes quand il leut Daniel, quelques annees avant sa mort, combien qu'il y eust en certains endroits beaucoup d'histoires à amener comme on voit qu'il l'a fait, jamais n'a eu aucun papier devant luy pour aide de sa memoire" 2). Et, après s'être étendu sur la vivacité de l'intelligence du grand homme le biographe poursuit: «la memoire puis apres gardoit le tout fidelement. J'adjousteray encore un autre tesmoignage de sa memoire qui se voyoit tous les jours, c'est que si lorsqu'il dictoit quelqu'un fust survenu pour parler à luy, ou demie heure ou une heure, le plus

¹⁾ *Opera*, LVI—LVII.

²⁾ *Opera*, XXI, p. 108, 109.

souvent il luy souvenoit de l'endroit où il estoit demeuré, et continuoit fort bien le propos sans regarder le precedent, soit qu'il dictast quelques lettres ou commentaires ou autre chose". Bèze pareillement: „memoriae incredibilis, ut quos semel adspexisset multis post annis statim agnosceret, et inter dictandum saepe aliquot horas interturbatus statim ad dicta nullo commonefaciente rediret" ¹⁾. M. Doumergue, d'accord avec ces deux contemporains du Réformateur en parlant du Colloque de Lausanne dit que Calvin y stupéfia les auditeurs par ses citations subites et que sa réputation à ce sujet était établie même en Allemagne ²⁾. Mais quelque précieux que soient ces témoignages sur la fidélité de la mémoire du grand homme, le point qui nous occupe n'en est guère éclairci.

Ce qu'il faut constater, c'est que les textes bibliques cités dans le texte latin de l'*Institution* sont constamment conformes, sinon littéralement, du moins pour le fond, au texte latin du *Novum Testamentum* de de Bèze ³⁾ et au texte français de la susdite Bible de Calvin, tandis que les citations des saintes Ecritures telles que les donnent les versions françaises de l'*Institution* sont des traductions, très libres parfois, des endroits correspondants de l'original et ne suivent, pour autant que nous sommes capable d'en juger, aucun texte reçu.

Donc à en juger d'après les apparences, l'auteur a copié les textes bibliques dont il a émaillé la prose latine de son ouvrage, quitte à se fier pour le français à ce que ses nombreux discours lui fournissaient de réminiscences.

Souvent aussi le traducteur paraît guidé par le souci évident de rendre plus claire une parole quelque peu obscure de l'Ecriture.

Nous confronterons un certain nombre de textes bibliques de l'original et des traductions entre eux et, si possible, avec la Bible de Calvin.

1539—1541. Quicumque benedicet sibi, in Deo fidelium benedicet et qui jurabit in terra, jurabit in Deo vero.

II, 8, 23; Is., 65, 16.

Quiconque demandera prospérité, il la demandera en Dieu et quiconque jurera, jurera par le vray Dieu.

La Bible de Calvin donne: *qui se sera beneit en la terre il se*

¹⁾ *ibid.*, p. 169.

²⁾ Doumergue, *Calvin*, III, p. 597.

³⁾ *Novum Testamentum ex interpretatione Theodori Bezae.*

beneira au Dieu veritable et qui jurera en la terre il jurera au Dieu veritable.

Pactum est sempiternum inter me et
filios Israel signumque perpetuum.

II, 8, 30; Ex., 31, 13.

Car c'est une alliance perpetuelle et
un signe à toute eternité.

La *B. d. C.* parle de: *entre moy et vous en aages.*

de continuenda neomenia cum neo-
menia sabbatho cum sabbatho nempe
quum est Deus omnia in omnibus.

II, 8, 30; Is., 66, 23.

Au royaume de Dieu il y a un sab-
bath continué eternellement: assavoir
quand Dieu sera tout en tous.

La *B. d. C.*: *et adviendra que depuis un moys jusques à un autre moys.* La vieille recension d'Olivétan donne textuellement: *depuis une nouvelle lune jusqu'à son autre nouvelle lune.*

Dominus pars haereditatis meae et
calicis mei; tu es qui conservas haere-
ditatem meam mihi.

II, 11, 2; Ps., 16, 5.

Le Seigneur est ma portion hereditaire
et tout mon bien.

La *B. d. C.*: *Le Seigneur est la part de mon heritage et de mon hanap: tu tiens ferme mon lot.*

quo justitia Dei efficeremur in illo.

II, 16, 6; 2 Cor., 5, 2.

afin qu'en luy nous obtinssions justice
devant Dieu.

La *B. d. C.*: *afin que nous fussions justice de Dieu en luy.*

Assez nombreux encore sont les endroits où le latin ne cite que partiellement tel texte et où la traduction le continue jusqu'à la fin:

nos pontificem non habere qui non
possit compati infirmitatibus nostris.

II, 3, 1; Hébr., 4, 15.

que nous n'avons point un Sacrifica-
teur sans compassion et pitié de nos
infirmitez, *veu qu'il en a esté tenté.*

sed accessisse ad montem Sion et
civitatem Dei viventis: Jerusalem coe-
lestem, etc.

II, 11, 9; Hébr., 12, 8-22.

mais qu'ils sont venus en la montagne
celestes de Sion et en Jerusalem cité
de Dieu vivant, *pour estre en la
compagnie des Anges.*

quia Johannes tradit se de verbo vitae
annuntiari quod manus suae contrec-
taverunt.

II, 14, 7; 1 Jean, 1, 1.

veu que saint Jean dit qu'il annonce
la parole de Dieu que les mains des
hommes ont touchée *et que les yeux
ont apperceu.*

1559—1560.

Deus erat in Christo mundum sibi
reconcilians. II, 17, 2; 2 Cor., 5, 19.

Dieu estoit en Christ s'appaisant envers
le monde.

La B. d. C.: *Dieu estoit en Christ reconciliant le monde à soy.*

non per sanguinem hircorum aut vitulorum, sed per sanguinem proprium semel intrasse in sancta.

II, 17, 4; Hébr. 9, 12.

qu'il n'est entré au sanctuaire avec sang de boucs on de veaux, mais par son propre sang.

La B. d. C. donne parfaitement: *une fois.*

ut filium suum unigenitum daret.

II, 12, 4; Jean, 3, 16.

qu'il n'a point espargné son Fils unique, *mais l'a livré à la mort.*

non fecimus nos ipsi.

II, 3, 6; Ps., 100, 3.

Il nous a faits, ce ne sommes pas nous qui nous ayons faits.

puer natus est nobis.

II, 17, 6; Is., 9, 6.

L'enfant nous est nay, *le Fils nous est donné.*

Le passage suivant nous fournit l'exemple d'une traduction-explication :

et exspoliatos principatus ac palam tractuctos.

II, 16, 6; Col., 2, 15.

et que les principautez en l'air ont esté despouillées et que *les diables, en signe qu'ils estoyent vaincus ont esté mis en monstre.*

CHAPITRE III

En quoi se révèle le caractère populaire des versions françaises

Ce qui sépare la rédaction latine des versions françaises. Personne ne s'est exprimé mieux que Calvin lui-même sur le but et la nature de l'édition française de l'Institution chrestienne et sur ce qui la sépare de son original latin.

Dans son Argument du présent Livre, lequel se trouve en tête de toutes les éditions antérieures à celle de 1560, il est question de „gens simples” envers qui l'office de „ceux qui ont receu plus ample lumiere de Dieu” est de „leur prester la main, pour les conduire et les ayder à trouver la somme de ce que Dieu nous a voulu enseigner en sa parole”. Ensuite on y lit ce passage remarquable: „à ce qu'il peust servir à toutes gens d'estude de quelque nation qu'ils feussent¹⁾: puis apres desirant de communiquer ce qui en pouoit

1) Porro hoc mihi in isto labore propositum fuit, *sacrae theologiae candidatos ad divini verbi lectionem praeparare et instruere* (Opera, II, p. 2).

venir de fruit à nostre Nation François: l'ay aussi translaté en nostre langue" 1).

Entendons-le bien: l'Institution, comme d'ailleurs le titre l'indique, est un livre d'instruction pour tout le monde. Mais avec l'auteur, il faut établir une distinction entre les gens à instruire: Ce sont „les gens d'estude" à qui l'édition latine est destinée, et d'autre part, il y a la nation française, le vulgaire, les membres du troupeau. Et quand, dans le même Argument, l'auteur parle avec commisération du „simple d'esprit „qui ne peut comprendre tout le contenu" et quand il conseille de ne pas se désespérer pourtant, de marcher toujours outre „esperant qu'un passage luy donnera plus familièrement exposition de l'autre", il est évident que Calvin ne vise pas ceux qui sont aptes à lire le latin, le grec et l'hébreu, mais uniquement les lecteurs de la version en langue vulgaire.

Le caractère populaire du texte français se manifeste de différentes manières.

Dans une étude très documentée, intitulée *La Réforme et les classes populaires*, où M. Henri Hauser 2) combat l'opinion d'Augustin Thierry et de H. Lavallée 3), et où il se rallie à celle de Michelet et de M. Hanotaux, on trouve solidement établi que c'est surtout dans la classe ouvrière, parmi les tisserands, cardeurs, chambrières, serruriers, etc., qu'il faut chercher les premiers adeptes du Protestantisme français et que même les prédicateurs se recrutent parmi les petites gens 4).

La Bible occupant une place si prépondérante dans la matière que traite l'Institution, on se demande tout d'abord quelles connaissances scripturaires Calvin a pu supposer chez la moyenne des lecteurs appartenant à „la nation française".

Les Bibles, vers le milieu du XVI^e siècle, étaient rares, plus rares encore étaient les pasteurs, le catéchisme ne se faisait régulièrement que dans les centres de Protestantisme. En revanche, les rares exemplaires de la Bible, échappés aux perquisitions de la justice, étaient lus avec une ardeur qui bravait l'Inquisition et ses tortures.

Quant aux Catholiques convertis à la nouvelle doctrine, primitive-

1) *Opera*, III, p. XXIII.

2) *Etudes sur la Réforme française* (p. 83—103).

3) „Le peuple seul haïssait sincèrement les novateurs (p. X.)".

4) M. Hauser fait dans la recherche de la cause de ce phénomène une part très large à des raisons d'ordre économique.

ment leur savoir des choses bibliques ne doit pas avoir dépassé de beaucoup ce qu'en savait la mère de François Villon, dont le seul livre d'édification ont été les vitraux peints du „moustier dont elle estoit paroissienne”.

On se ferait pourtant une idée fausse du caractère des traductions, si l'on s'imaginait que Calvin épargnât à ses lecteurs les questions épineuses. L'Institution est avant tout un livre d'instruction et de controverse. Tout en établissant les assises de la doctrine pure, fondée sur les Ecritures, l'auteur est forcé de combattre la fausse religion et, à cet effet, il conduit ses lecteurs à travers un véritable labyrinthe, c'est-à-dire les hérésies d'une douzaine de siècles. Tout le monde, lors de la publication du livre, étant plus ou moins théologien, obligé de traiter la question brûlante et de donner dans la controverse, ceux qui utilisaient la version n'auraient pas aimé que l'auteur leur eût fait grâce du moindre détail de fond. Donc, les opinions d'Osiander, d'Eutyches, de Nestorius, des pélagiens, des semi-pélagiens et de tant d'autres sont traitées, analysées et critiquées avec autant de minutie scrupuleuse en français qu'en latin.

En quoi alors consistera l'effort vulgarisateur accompli par le traducteur? Cet effort portera d'abord sur la suppression de tout détail trop technique ou purement scientifique, sur l'amplification d'une matière inaccessible dans une forme trop concise, sur l'addition de termes explicatifs et, avant tout, sur un fréquent et large emploi de cette langue familière, qu'on est étonné de rencontrer dans un ouvrage aussi austère et par lequel Calvin a su attirer et captiver les milliers de petites gens pour qui l'Institution a été, après la Bible, la principale nourriture spirituelle.

Le grec et l'hébreu. La place que l'hébreu occupe dans l'original est très restreinte — dans le II^e Livre il n'y a que deux mots d'hébreu (au II, 16, 6), et encore l'auteur a-t-il eu soin de les traduire aussitôt après en latin. La version française ne mentionne à cet endroit même pas qu'il s'agit d'hébreu.

Des quelques mots hébreux ou plutôt araméens qu'on trouve tels quels dans la plupart de nos Bibles, l'un, *racha*, est traduit — *injure* (II, 8, 39), l'autre, *abba*, y est reproduit accompagné de son équivalent français: *abba, pere* (II, 14, 5).

Quant au rôle que joue le grec dans l'original aussi bien que dans la traduction, il est plus important et plus varié. En traitant des choses du Nouveau Testament et en écrivant pour des gens qui

l'ont lu dans le texte original, il est impossible que Calvin ne cite pas le bel idiome qui fait la joie de tous ceux qui le connaissent. Le plus rigoureux censeur n'y découvrirait pas une ombre d'étalage d'érudition. En revanche, il est tout aussi naturel qu'écrivant sa traduction pour ses „gens simples”, il s'abstienne de citer du grec.

En général l'auteur traduit ces citations. En parlant du Christ, il dit: *Christum esse ἀπολυτρωσιν και ἀντιλυτρον και ἱλαστηριον* et traduit: *que Jesus Christ eust esté nostre pris et rençon, redempteur et propiciation* (II, 16, 6). Ici le terme propre ἱλαστηριον est rendu par le terme propre. Au II, 17, 5 le même mot est traduit par le terme abstrait *en appointment*; *ibid.*: ἀντιλυτρον > *plege et rançon*; II, 17, 2: ἱλασμος > *propiciation*; II, 17, 2: χαρισμα > *don*.

Les termes que Calvin emprunte à Aristote, à Platon et, en général, aux philosophes sont également assez nombreux dans l'original: *Graecos vero non puduit multo arrogantius usurpare vocabulum, siquidem αὐτεξουσιον dixerunt, ac si potestas sui ipsius penes hominem fuisset* > *Les Grecs n'ont pas eu honte d'usurper un mot plus arrogant par lequel ils signifient que l'homme a puissance de soy-mesme* (II, 2, 4). Ici, la traduction ne souffre en aucune façon par la suppression du grec puisqu'elle explique, à l'instar de l'original. Ailleurs la traduction supprime sans compensation. En parlant d'une distinction faite par Aristote entre l'incontinence et l'intempérance, il cite le mot παθος: *Ubi incontinentia regnat dicit per affectum perturbatum seu παθος particularem notitiam menti eripi* > *Là où incontinence regne, dit-il, l'intelligence particuliere de bien et de mal est ostée à l'homme par sa concupiscence* (II, 2, 23).

Une fois, au II^e Livre, il arrive à Calvin de citer Homère, et là il traduit textuellement (II, 2, 17).

Comme on peut le voir dans les exemples cités, la traduction rend les mots grecs de l'original littéralement ou procède par l'explication. Plus rarement la traduction supprime, et, rarement aussi, le terme grec s'infiltre dans le texte français.

Pour ce qui concerne les **explications**, il y en a d'assez curieuses à relever: *nebulones quidam legis κακοζηλοι* > *aucuns brouillons qui par un zele desordonné qu'ils avoyent aux ceremonies* (II, 11, 7); *priores partes τη φιλαντια concedit* > *qu'il commandoit à chascun de s'aimer en premier lieu* (II, 8, 54); οὐδενια > *que nous ne sommes et ne pouvons rien de nous mesmes* (II, 5, 13).

De même pour les termes semi-grecs: *chirographum* devient tantôt

obligé, tantôt *dette*, tantôt *cedule* (II, 7, 17); *pseudo-apostoli* > *seducteurs* (ibid.); *mathemata* > *doctrines* (II, 2, 15); *manifestatae sunt synecdochae* > *il est si notoire qu'une partie est mise pour le tout* (II, 8, 8); *falsa apotheosis* > *en deifiant les hommes* (II, 8, 26); *analogia* > *similitude* (II, 17, 4); *catalogus* > *rolle* (II, 8, 4); *antithesis* > *comparaison où il oppose l'un à l'autre* (II, 17, 5) ou *une comparaison à l'opposite* (II, 3, 6); *paedagogia* > *ceste doctrine puerile* (II, 11, 5); *epitheton* > *tiltre* (II, 15, 5) ou *tiltre... qu'on adjouste avec* (II, 2, 4); *oeconomia* > *ordre et maniere* (II, 5, 5).

Comme on le voit, ce sont fréquemment de véritables **définitions** que fournit le texte français.

Nous avons dit que la traduction procède plus rarement par omission: *Nam etsi non exprimitur Christi nomen Johannes sub pronomine αὐτος eum designat* > *Car combien que le nom de Christ ne soit point exprimé le sens est assez notoire* (II, 17, 5). Le détail, ici apparemment trop technique, est habilement évité. De même au II, 2, 23, où, dans le texte latin, les termes d'*hypothesis* et de *thesis* reviennent à plusieurs reprises. En d'autres endroits c'est tantôt *synecdochen* (II, 16, 13), tantôt *oeconomiam* (II, 10, 20), tantôt *per antonomasiam* (éd. 1541, p. 239), qui ne trouvent pas grâce aux yeux du traducteur.

En revanche, ça et là, il y a des termes très savants qui pénètrent dans la traduction. Au I, 12, 3, on lit: *une reverence laquelle se nomme en Grec Proscynesis*. Au II^e Livre on se trouve tout à coup en présence du mot *proeme*. Il est vrai que la traduction ajoute: *puis apres que les dix preceptes s'ensuyvent* (II, 8, 12). Par cette addition, qui n'a pas d'équivalent dans l'original, celui qui ne connaît pas le terme est renseigné. *Hypostase* se rencontre également à plusieurs reprises dans la traduction: *Certes quand l'apostre nomme Jesus-Christ Image vive de l'hypostase de son pere* (I, 13, 2); *ce Fils unique lequel nous est aujourd'hui la splendeur de la gloire et vive portraicture de l'hypostase du Pere* (II, 9, 1). Au II, 14, 5, l'auteur parle d'*union hypostatique*. Par contre le mot est évité autre part: *aeternam Sermonis hypostasim* > *la seconde personne qui est en Dieu* (II, 14, 8); *certissimam hypostasim* > *le fondement et la substance* (II, 16, 13).

Suppression Les suppressions autres que celles dont nous venons d'un détail trop de parler, sont assez rares. Et encore sont-elles dues technique. quelquefois au hasard. Si, par exemple, au II, 14, 8, *nisi qui ex Abrahae Davidisque semine progenitus* est traduit par *sinon qu'il soit engendré vraiment selon la chair*, on peut être certain

d'avoir affaire à ce qu'on pourrait appeler un caprice de la traduction. Mais ce n'est pas un caprice si, tout en citant saint Augustin, le texte latin spécifie *ut quum scribit Hilario . . . ; item Asellio . . . ; item ad Innocentium Romanum . . .*; tandis que dans la traduction on ne lit que: *saint-Augustin en parle souvent: comme quand il dit . . . ; item . . . ; item . . .*, etc. (II, 7, 9). Quand, autre part, *coena quam quotidie suscipitis* se trouve être traduit par la *cène du Seigneur* (II, 10, 5), l'auteur, par la suppression de la relative veut apparemment éviter un détail, pour le moment épineux, d'une matière qu'il traitera dans toute son ampleur au IV^e Livre, Ch. 17. Une suppression analogue est produite par le passage suivant:

nihil aliud afferentes nisi abrogatum esse, quod caeremoniale erat in hoc mandato (id vocant sua lingua dici septimae taxationem) remanere autem quod morale est, nempe unius diei observationem in hebdomade. II, 8, 34.

ne discernans entre le Dimanche et le sabbath autrement, sinon que le septieme jour estoit abrogué qu'on gardoit pour lors, mais qu'il falloit en garder un.

Quelquefois, au lieu de les supprimer totalement, l'auteur remplace le détail scientifique, l'allusion littéraire, par quelque chose de plus généralement connu: Le quatrième chapitre du Livre II finit par une belle image empruntée à l'histoire romaine:

Attilius Regulus angustis dolii aculeati inclusus . . . Augustus, magnam orbis terrarum partem motu suo gubernans.
II, 4, 8.

l'homme enfermé en une prison . . . quelqu'un dominant (par, ajoute l'édition de 1560) toute la terre.

C'est en suivant le même procédé que *Plautus* devient *un poete* (II, 17, 3); *Lyconides* > *un jeune homme* (ibid.); *illud occamicum* > *le proverbe commun* (II, 3, 10); *Regulae Triconii* > *regles de la doctrine chrestienne* (II, 5, 8)¹⁾, *jurare per Melchon* > *jurer au nom de leur idole* (II, 8, 23); au II, 16, 6, la différence entre *victimae* et *expiatrices* disparaît dans la traduction qui ne donne qu'un mot, *hosties*.

Amplification. Considérée extérieurement, l'amplification constitue un procédé opposé à celui que nous venons de traiter, mais cela ne l'empêche pas de viser au même but, celui de rendre plus facilement abordable ce qui, dans la concision propre au latin

1) Il s'agit d'un livre de saint Augustin, intitulé *Liber de doctrina Christiana*.

philosophique de l'auteur, élève de Cordier, serait plutôt obscur. Tel mot de M. Lanson¹⁾ prêterait à un malentendu: on serait porté à croire que les amplifications ne datent que de 1560, ne découlent que d'un presque trop grand talent de prédicateur, d'une tendance au délayage, acquise surtout au cours des dix-neuf années qui séparent la première de la dernière édition de l'*Institution*. Le fait est que ces développements, quelquefois un peu prolixes, se rencontrent dans le texte à partir de l'édition primitive, y sont assez nombreuses et constituent, dès l'abord, un des traits caractéristiques de la traduction.

1539—1541.

hoc secundum . . . de priore . . .

II, 2, 1.

ce second point *assavoir de resveiller l'homme de sa negligence et paresse* . . . Quant au premier, *de luy monstrier sa povreté* . . .

illa cohortatio.

II, 8, 14.

ceste exhortation *que le Seigneur fait à son peuple*.

atqui praecedat oportet vera religio.

II, 8, 16.

au contraire, *si nous voulons bien observer ce commandement* il faut que la vraie religion precede *en nous par laquelle noz ames soyent attirées pour s'appliquer du tout à Dieu*.

Le procédé contribue quelquefois à donner à la prose de la traduction un aspect singulièrement délayé, comme il paraît dans l'exemple suivant:

. . . qui illic insurgunt adversus regnum ejus . . . qui edicta ejus interpellant.

II, 8, 58.

. . . tentations qui sont ennemies et contraires au regne de Dieu . . . qui ont quelque vigueur à nous esbranler, ou mettent le moindre empeschement du monde en nostre pensée à ce que Dieu ne soit entièrement obey, et sa volonté observée sans aucun contredit.

1559—1560.

Sed rebus annexam gratiae promissionem.

II, 7, 12.

mais il adjoute la promesse de grace, *laquelle ne doit point estre separée quant aux fideles*.

¹⁾ *Art. cité*, p. 74.

et hoc modo probari oportuit quod
patri suo praestabat obsequium.

II, 16, 5.

et a fallu que la sujection qu'il ren-
doit à son Pere fust esprouvée *en*
choses dures et desquelles il se fust
volontiers exempté.

**Souci d'édifi-
cation.**

Souvent le traducteur a l'air de vouloir profiter de l'occasion qui s'offre, pour adresser à ses lecteurs une exhortation à la persévérance, pour leur rappeler le bien immense que Jésus-Christ leur a acquis ou l'abîme du mal d'où ils ont été tirés. La matière qu'il traite semble lui arracher tantôt un cri de joie ou d'admiration, tantôt un soupir de pitié. On dirait un pasteur qui parlerait à ses ouailles. Le souci constant d'édifier „ses François desquelz il en voyait plusieurs avoir faim et soif de Jesus-Christ: et bien peu en eussent receu droicte congnoissance", comme dit Calvin avec une touchante tendresse dans *l'Epistre au Roy*, ce souci est irrécusable dans la traduction. D'ordinaire, il s'y manifeste sous la forme d'additions:

1539—1541.

pecuarii functionis gratia.

II, 4, 7.

de la grace speciale¹⁾ *que Dieu fait*
aux hommes, de jour en jour.

neque ista est alieni delicti obligatio.

II, 1, 8.

et ne faut dire que ceste obligation
soit causée de la faute d'autrui seu-
lement, *comme si nous respondions*
pour le peché de nostre premier pere
sans avoir rien merité.

En parlant de la Loi le traducteur **ajoute**: *car c'est un hommage spirituel qui se rend à luy comme souverain Roy et ayant toute supériorité sur noz ames* (II, 8, 16); à propos de la délivrance des fidèles: *Finalement cecy nous doit bien aussi esmouvoir à obtemperer à nostre Dieu* (II, 8, 15) et ailleurs, comme s'il voulait s'étendre sur le mystère des prières que Dieu tarde à exaucer: *Comme aucunesfois il advient que nostre Seigneur ne se revele point du premier coup à ses fideles, mais les laisse cheminer quelque temps en ignorance, devant que les appeler* (II, 7, 10).

1559—1560.

a vulgari corruptione exemptus fuerit.

II, 13, 4.

Jesus-Christ a esté séparé du rang
commun pour n'estre point enveloppé
en la condamnation.

**Souci d'in-
struction.**

En exposant sa doctrine, l'auteur de l'*Institution* promène ses lecteurs à travers le vaste champ de la littérature de la Bible et des Pères. De temps à autre même il ne

¹⁾ *Spirituelle* dit l'édition de 1541, évidemment par erreur.

dédaigne pas de faire allusion à ce que Platon ou Ovide ont dit ou même de les citer.

Si „les gens d'estude", alors, n'ont pas de peine à le suivre, il en est autrement pour la majorité de ceux qui le lisent en langue vulgaire. Nous avons vu plus haut que Calvin, en traduisant, ne craint pas de retrancher un détail qu'il ne juge pas strictement indispensable. Mais ce qui lui arrive plus fréquemment c'est d'orienter son public dans la matière et de faire accompagner le détail d'une brève explication. Le commentaire que fournit ainsi la rédaction française sur le contenu de l'original, jette un jour tout à fait curieux sur l'idée que Calvin avait de la culture générale de ses lecteurs français.

1539—1541.

Thomas.	II, 2, 4.	Thomas Dacquin, celui qui a écrit le livre de la vocation des Gentils.
Eucherus.	II, 2, 9.	Euchere ancien Evêque de Lyon.
Archelaus.	II, 8, 44.	Un philosophe nommé Archelaus.
Themistius.	II, 2, 23.	C'est Themistius qui est un autre philosophe.

Le pronom *cest*, que 1560 supprime, ne marque aucun mépris. Il veut dire simplement que l'auteur suppose le personnage inconnu à ses lecteurs¹⁾.

Si enim <i>Beseleel et Oliab</i> intelligentiam et scientiam quae ad fabricam tabernaculi requirebatur oportuit a spiritu Dei instillari.	II, 2, 16.	Car s'il a fallu que science et artifice aient été données spécialement par l'Esprit de Dieu à ceux qui construisoient le Tabernacle au désert.
Sennacherib.	II, 4, 4.	Sennacherib, homme meschant et pervers.
istud dictum.	ibid.	ce qui est dicté en Job.
Rachele privatur.	II, 10, 12.	il perd sa femme Rachel en travail d'enfant.

1) Calvin cite Themistius et ces lignes ont ceci de remarquable que, d'après Köstlin (*Studien und Kritiken*, 1865, p. 96), elles n'ont été publiées, pour la première fois qu'en 1534 à Venise, ce qui fait dire à M. Doumergue: „à tel point C. se tenait au courant de la littérature de son siècle" (*Calvin*, IV, p. 4).

Abdias, vir justus et timens Dei.	Abdias, homme juste et craignant
II, 8, 27.	Dieu (<i>comme dit l'Écriture</i>).

Non ex eorum regeneratione spiritu-	Non de la generation spirituelle que <i>les</i>
ali sed generatione carnali.	<i>serviteurs de Dieu ont du saint</i>
II, 1, 7.	<i>Esprit</i> , mais de la generation char-
	<i>nelle qu'ils ont d'Adam</i> .

quod a Paulo saepius peccatum no-	que saint Paul appelle souventesfois
minatur.	Peché, <i>'sans adjouster originel</i> .
II, 1, 8.	

Au II, 2, 14, Calvin critique Platon, qui prétend que nos aptitudes naturelles — l'Institution les appelle *apprehensions* — sont des souvenirs d'un état antérieur. Il dit dans la rédaction française: *combien que Platon se soit abusé pensant que telle apprehension ne fust qu'une souvenir de ce que l'ame savoit*, à quoi la traduction ajoute: *devant qu'estre mise dans le corps*.

Au II, 2, 23, on lit dans le latin le célèbre adage d'Ovide: *Video meliora proboque, Deteriora sequor*, sans indication d'auteur parce que, sans doute, cela aurait été superflu pour les lecteurs latins. Le texte français traduit littéralement, tout en y joignant cette addition: *que nous voyons és livres des Payens*.

1559—1560. Au II, 16, 12, il est question d'Apollinaire. La traduction ajoute à ce nom la qualification d'*ancien herétique* et au cours de la réfutation de l'hérésie, il fait accompagner le terme de Monothélites de l'explication: *qui ont voulu faire accroire que Jesus-Christ n'avoit qu'une volonté*.

commentum, cujus autor hoc fuit	l'herésie d'Eutyches <i>laquelle Servet a</i>
Eutyches.	<i>renouvelée</i> .
II, 14, 8.	

... scalam in visione ostensam patri-	la vision qui fut donnée au saint
archae Jacob.	Patriarche Jacob de l'eschelle, <i>sur</i>
II, 9, 2.	<i>laquelle Dieu estoit assis</i> .

Sehon regem.	Sehon, <i>roi des Amorrhéens</i> .
II, 4, 3.	

Apud Jesajam, his verbis.	En Jesaïe, où <i>Jesus-Christ parle ainsi</i> .
II, 15, 2.	

dictum fuisse Messiam.	Dont aussi ce nom de Messias, <i>qui</i>
<i>ibid.</i>	<i>vaut autant comme Christ, ou Oint</i> .

Quod patet ex voce illa mulieris.	II, 15, 1.	Comme il appert par <i>ce que la femme Samaritaine</i> répondit à nostre Seigneur Jesus.
Judices.	I, 1, 3.	Les juges <i>que Dieu a gouvernez en Judée.</i>
cherubim.	<i>ibid.</i>	Les cherubins <i>et les anges du Ciel.</i>

Parfois il est remarquable combien Calvin, dans les rédactions françaises, se met entièrement au niveau du simple lecteur. Sans procéder par suppression, ni addition, ni explication, l'auteur prend un terme familier à tous et qui est l'à peu près de l'idée exprimée dans l'original. Les exemples que nous donnerons de cette méthode seront tous tirés de l'édition primitive.

(Facit) reos <i>consilio</i> qui murmurando aut fremendo aliquam offensi animi significationem dederint. II, 8, 7.	... et coupables devant le <i>consistoire</i> , tous ceux qui en murmurant mon- strent quelque offense de courage.
--	--

Consilium est un mot du Nouveau Testament dont le sens direct paraît être difficile à saisir et que quelques traducteurs de la Bible¹⁾ ont tâché de rendre par *Sanhédrin*. Calvin coupe court à toute subtilité. Pareil à ces peintres primitifs qui représentent la circoncision de l'enfant Jésus présidée par un archevêque en grand apparat, il commet un anachronisme. Ce qui importe, c'est que les lecteurs sachent à quoi s'en tenir. De même nous lisons au II, 8, 39: *qui monstre signe de courroux est coupable d'estre condamné par tout le consistoire* (*consilio*)²⁾. Autre part (II, 16, 5) *consistoire* traduit *solium judicis*.

.... vel miles quum sacramento mili- tiae adigitur. II, 8, 27.	les sermens que les gendarmes rendent à leurs capitaines.
.... bonas omnes artes II, 2, 15.	la <i>medecine</i> et autres doctrines.

Dans ce dernier passage il s'agit de prouver que, nonobstant l'abjection totale de l'homme devant le Seigneur, il y a pourtant parmi

¹⁾ entre autres, Segond.

²⁾ D'ailleurs, la difficulté du passage de saint Mathieu cité à ce propos, est tant soit peu masquée. La traduction ne fait pas la distinction observée par l'original à l'instar du grec, entre les différentes transgressions et les peines qui s'ensuivaient.

les hommes des choses bonnes du point de vue matériel et, malgré ce qu'en ont dit le Vilain Mire ou le Malade Imaginaire, le peuple, de tout temps, n'a pas cessé de vénérer la médecine et de la considérer comme un bienfait du ciel.

La langue Il va sans dire qu'il y a des écrits de la main de **familière dans** Calvin où la familiarité du langage a beaucoup plus **l'Institution.** l'occasion de se donner libre jeu et ce sera alors à Nicolas

de Gallars, un des secrétaires du Réformateur, de se plaindre du mal que lui donne la traduction en latin de ce français familier. Dans la préface, datée de 1546, de sa traduction latine du traité *Contre la secte des Libertins*, il dit entre autres: „Calvin a certaines expressions qui, en latin, ne peuvent conserver ni leur grâce, ni leur force (neque leporem neque vim).”¹⁾ A propos de la traduction du célèbre *Traicté des Reliques*, des Gallars s'excuse de n'avoir pu traduire tous les bons mots et toutes les plaisanteries (sales et jocos) dont l'ouvrage est plein: „Cogitate suos cuique linguae esse lepores, qui interdum aliis non conveniunt.”²⁾

Quoiqu'un ouvrage austère comme *l'Institution* n'affecte guère ce caractère satirique presque enjoué et rabelaisien du *Traicté des Reliques* et de *l'Advertissement de l'Astrologie judiciaire*, le cachet de familiarité y est tout à fait visible. Après l'article de M. Plattard³⁾, dont la conclusion est que *style triste* dans la bouche de Bossuet ne veut dire que *style austère*, je n'ai plus besoin de réfuter un jugement, le plus souvent interprété à faux et qui ne sert quelquefois qu'à excuser l'ignorance de ceux qui n'ont pas pris la peine d'étudier ce style. D'ailleurs, on se demande comment les paroles de Bossuet ont pu jamais être interprétées autrement que comme un éloge accordé, il est vrai, à contre-cœur: „Donnons-lui donc, puisqu'il le veut tant, cette gloire d'avoir aussi bien écrit qu'homme de son siècle: mettons-le même, si l'on veut, au-dessus de Luther: car encore que Luther eût quelque chose de plus original et de plus vif, Calvin, inférieur par le génie, semblait l'avoir emporté par l'étude. Luther triomphait de vive voix: mais la plume de Calvin étoit plus correcte, surtout en latin; et son style qui étoit plus triste, étoit aussi plus suivi et plus châtié. Ils excellent

¹⁾ *Opera*, VII, p. XXVII.

²⁾ *Opera*, VI, p. XXVII.

³⁾ *Revue d'Hist. litt.*, 1912, p. 207.

l'un et l'autre à parler la langue de leur pays; l'un et l'autre étoient d'une véhémence extraordinaire; l'un et l'autre, par leur talent, se sont fait beaucoup de disciples et d'admirateurs . . . " 1)

Dans un excellent article, la Langue familière chez Calvin 2), M Edmond Huguet constate qu'une locution familière fournit souvent à Calvin un moyen d'éclaircir un développement abstrait et il arrive à conclure qu'au temps du Réformateur la familiarité n'était pas encore exclue des sujets graves — comme le prouvent d'ailleurs des écrivains catholiques, tels que saint François de Sales et Charron — et que la religion, vers cette époque, n'était pas plus sévère que l'érudition.

Sens Prenons comme exemple un passage emprunté au **du Comique**. 1^{er} Livre. *Ils* (sc les Epicuriens) *s'imaginent que tout se fait selon que les petites fanfreluches qui volent en l'air semblables à menue poussière, se rencontrent à l'aventure, qu'ils me respondent s'il y a une telle rencontre pour cuyre en l'estomac la viande et le breuvage, et les digerer partie en sang, partie en superfluitez* (excrementa): *et mesme qui donne telle industrie à chacun membre pour faire comme s'il y avoit trois ou quatre cens ames pour gouverner un seul corps* (I, 5, 4; 1541). Tout ce passage est de la pure satire et, sauf dramatisation, aurait pu entrer dans les Femmes savantes pour faire pâmer d'aise l'immortelle Bélise qui, elle, „s'accomodait assez des petits corps”. L'original latin du passage est, au contraire, sévère.

La pensée, et l'expression qu'elle revêt, acquiert, chez Calvin une hardiesse qui déconcerte quelquefois. Lui, dont la vie entière témoigne de la plus grande vénération pour la parole de Dieu, dit de Pigghius que la cuisine abbatiale fut le Saint-Esprit qui le poussa 3). Quand nous lisons dans la Bible l'histoire d'Isaac, qui bénit Jacob au lieu d'Esau, nous n'avons d'yeux que pour la conduite indigne du supplan-teur. Calvin la voit, comme nous, abjecte et inexcusable. Mais en même temps, il relève la note comique: „Or ici on pourroit estimer que ç'a esté un acte comme puerile, et une farce qui s'est jouée, d'autant que voila une viande desguisée, il y a un chevreau, au lieu de quelque venaison: et puis que le pere, apres avoir eu le repas, et s'estre bien saoulé, il benisse son fils, et que ce doit estre là un salaire de son disner: et au reste, que Jacob vienne là en habit desguisé

1) *Œuvres complètes*, VII, p. 176.

2) *Revue d'Hist. litt.*, 1916, p. 27 ss.

3) Cité par Doumergue, *Calvin*, II, p. 266.

comme s'il estoit sur un eschaffaut, qu'il contreface son frere Esau, sous ombre qu'il a ses robbes, et qu'il a du poil au col et aux mains: et en tout cela on ne void sinon comme matiere de risée".¹⁾ Et puis, son sourire s'effaçant, il continue: „Mais afin que nous soions retenus en reverence", etc. Il ne ménage pas le vénérable patriarche: „Voilà Isaac qui pouvoit avoir grande vergongne de ce qu'il s'estoit ainsi trompé et estourdi: on pouvoit dire, Et cest yvrongne-là, qaund il est bien saoul, et qu'il a beu et mangé, il prend l'un pour l'autre: et puis on pouvoit dire que c'estoit un goulu, quand il n'a peu discerner entre du chevreau et de la venaison." ²⁾ Quant à Esaü, voici son portrait en quelques lignes: „il a esté comme un chien et n'a fait que secouer l'aureille, apres avoir beu et mangé." ³⁾ et plus loin: „Car il est certain qu'Esau a eu son ame ensevelie en ce potage qu'il void là, il le flaire, il jette là le groin." ⁴⁾

Hardiesse En parlant de la matière la plus élevée, Calvin a d'expression. des mots d'une extrême familiarité. Dans l'Epistre au Roy il ose parler d'*Evesques cornuz*, de *miracleurs* et ne recule pas devant le mot de *bordeaux* en ajoutant qu'il veut dire les couvents où vivent les moines. Il lui arrive d'employer des expressions assez risquées: *il n'y a rien moins convenable à Dieu que de quitter le regime du monde et faire du borgne* (I, 4, 2; 1541). Plus fort, sous ce rapport, sont les exemples suivants: *Or qui espluchera ces fantasies, il s'ensuyvra que les pourceaux et les chiens sont aussi bien fils de Dieu: d'autant qu'ils sont creez de la semence originelle de sa Parolle* (II, 14, 8; 1561) ⁵⁾. *Dieu, en usant d'un tel style, s'accomode à la capacité de nostre rudesse* (II, 16, 3; 1541). *Quelle honte seroit-ce que le Fils de Dieu eust esté si effeminé (mollities) de se tormenter jusques là pour la mort commune* (II, 16, 12; 1560). *L'homme sensuel ne peut comprendre les choses qui sont*

¹⁾ *Opera*, LVIII, p. 172.

²⁾ *ibid.*, p. 190.

³⁾ *ibid.*, p. 81.

⁴⁾ *ibid.*, p. 85.

⁵⁾ Tout le monde sait que Luther usait beaucoup d'une pareille façon de s'exprimer, hardie et paradoxale. On se rappelle, à ce propos, cette parole où il compare le chrétien à un paysan ivre monté sur un cheval, s'efforçant en vain de garder son équilibre et tombant à la droite s'il ne penche vers la gauche ou cette autre, que je cite également de mémoire: „Philippe (Melanchton) et moi nous parlions si délicieusement hébreu que le bon Dieu doit en avoir été jaloux."

de l'Esprit: que ce luy est folie, et qu'il n'y peut rien mordre. L'emploi de *mordre* est d'autant plus remarquable ici, qu'il entre dans une citation biblique (1 Cor. 2, 14). Souvent, mais pas toujours, l'auteur masque habilement ce qu'il y aurait de trop familier dans telle expression en la faisant suivre d'un *comme on dit*, ou *par maniere de dire*: *Sautant par maniere de dire d'un propos à l'autre il* (sc. Isaïe) *vient au Messias* (II, 6, 3; 1560). *Car comme ce n'eust esté qu'une battellerie anciennement, ou un amuse fol (comme l'on dit) si la vertu de la mort et resurrection de Jesus Christ n'y eust esté monstrée* (II, 7, 16; 1560).

Comparaison En réfutant l'opinion de Servet et „d'aucuns Anapittorresque. baptistes”, Calvin dit qu'ils pensent *que nostre Seigneur l'ait voulu seulement engraisser en terre, comme en une auge* (II, 10, 1; 1560). *Comme en une auge* est une addition de la traduction et éveille forcément l'idée de pourceaux. Pour apprécier l'image il ne faut pas faire le difficile, elle est bien dans les goûts de l'époque: *Abraham doit souffrir que son fils aîné soit dechassé et jetté comme un povre chien au milieu d'une forest* (II, 10, 11; 1541).

Le détail que l'auteur relève est quelquefois saisissant de réalisme. Quand il parle de Noé séjournant dans l'arche, il dit: *Y a-il chose plus ennuyeuse que d'estre là tenu si longtemps plongé en la fiente et ordure des bestes, en un lieu sans air* (II, 10, 10; 1541). Et avant d'entrer dans l'arche, *Noé consume une grande partie de sa vie à bastir l'arche avec grande fascherie et moleste cependant que tout le monde se resjouit en delices et plaisirs* (ibid.)¹.

Proverbes et locutions. Tout comme Lafontaine, Calvin parsème ses discours d'un grand nombre de proverbes et de locutions proverbiales et c'est en cela encore que se révèle manifestement le caractère populaire des traductions. Là où le texte latin ne donne que des expressions abstraites ou élevées, on trouve dans la version la quintessence de la sagesse du peuple. En parlant des méchants il dit: *cependant qu'ils ont le vent en poupe* (rebus tranquillis), ils plaisaient (I, 4, 5; 1560). Les brigands et malfaiteurs *prennent le frein aux dens* (contumaciter) pour aller à la mort (II, 16, 12; 1560). Certains brouillons *dressent les cornes* (clamitant) contre telle doctrine (ibid.)

¹) D'ailleurs ce paragraphe et ceux qui suivent, où Calvin fait voir, comme à vol d'oiseau, la vie des patriarches, et qui semblent empreints de la mélancolie d'Israël quand il est présenté à Pharaon (Gen. 47, 9), sont magnifiques d'éloquence.

D'autres *tirent par les cheveux* (perperam trahunt) quelques témoignages (II, 16, 9; 1560), ou *s'acquittent tellement quellement* d'avoir une apparence de religion (I, 4, 4; 1560), ou *font gloire de brocanter* et dire *des mots de gueule* (dicaces sunt ac garruli) pour abaisser la gloire de Dieu (ibid.) D'autres encore *se forgent un Dieu à la volée* (I, 4, 4; 1541). Telle hérésie n'a *ne support ne couleur* (II, 14, 8; 1541). Notre nature *se jette hors des gons* (II, 3, 3; 1541). Telle rêverie *n'est ne chair ne poisson* (II, 3, 10; 1560). *Unusquisque . . . magno applausu fuit exceptus* devient *quelqu'un qui a esté le mieux venu* (II, 1, 2; 1541). Quand nous avons le titre de chrétiens *nous sommes bien arrivez* (II, 8, 57, 1541). Quelques-uns font profession d'être chrétiens et cependant *nagent entre deux eaux et bigarrent* la vérité de Dieu (I, 15, 8; 1560). L'auteur nous avertit de ne pas *nous esgarer à travers champs* (II, 4, 3; 1541). *On se fait accroire* (sibi persuadet) quelque chose (II, 1, 2; 1541). Certaines gens *font un grand bouclier* des préceptes de Dieu (II, 5, 6; 1541), comme Servet *se fait un bouclier* de saint Jean (II, 14, 8; 1560). La loi nous *tient la bride roide* (II, 8, 5; 1541). Une femme impudique *fait chere à son paillard* (II, 8, 16; 1560). Une simple vengeance *passerait de leger* (II, 8, 18; 1541). Un fils *suit le mesme train* de perdition que le père (II, 8, 19; 1541). *La broche est coupée* à toute tergiversation (I, 15, 1; 1560). Il y a des hommes *qui laschent par trop la bride* (nimis indulget)¹⁾ à leur folle imagination (II, 12, 4; 1560). En parlant d'Osiander, l'auteur déclare qu'il ne sera point nécessaire de *remuer plus tel bagage* (II, 12, 7; 1560). Toutes les forces humaines *ne sont que vent et fumée* (II, 15, 11; 1560). L'homme ne peut s'attribuer *un seul grain* de bien (II, 2, 10; 1541). Toutes nos vertus *ne vaudront pas un festu* pour acquérir justice (II, 3, 4; 1560).

Il est inutile de relever ici que Calvin n'avait pas l'habitude de montrer une tendresse excessive envers ceux qui professent des opinions contraires à l'interprétation orthodoxe de l'Écriture. Les gens avec qui il engage sa polémique sont ses *πολεμιοι* comme ils le sont de Dieu et de l'église de Dieu. Aussi ne les ménage-t-il guère. Le ton de la traduction rivalise de violence avec celui du texte original. Ce n'est pas le moment de décider lequel l'emporte. Ce qui importe ici, c'est qu'en attaquant ses adversaires, l'auteur se sert de termes essentiellement populaires. Tantôt ce sont des *Rabbins*, tantôt des

¹⁾ Le sujet est au singulier en latin.

resveurs ou *canailles*, très souvent des *brouillons* ou *follastres*. Servet est un *monstre*, un *miserable*, un *brouillon*, un *chien mastin*. Il ne *couste rien* à Osiander d'affirmer telle chose. D'autres *s'escarmouchent*, *gergonnent*, *usent d'une belle gaudisserie*, *gazouillent*, *babillent*, *s'ensorcellent*, *profitent d'une eschappatoire*, *laschent la bride* à leur imagination, *resonnent à pleine bouche*, *dressent les cornes*. Calvin dédaigne *d'esplucher* de près ces fantaisies: *le babil* d'Osiander *s'évanouist de soy-mesme* et quelques *cavillations* que les Manichéens s'efforcent de chercher, ils ne *se depestreront jamais* de ces raisons-là.

Povre.

Ce qui contribue à donner à la traduction ce caractère de familiarité, c'est l'addition du mot *povre* à certains substantifs. En un endroit, où l'original ne donne que *peccatores*, on lit dans la traduction: *Car la predication Evangelique ne chante autre chose sinon que les povres pecheurs sont justifiez par la clemence paternelle* (II, 10, 4, 1541). Ce *povre* est ici bien en harmonie avec les mots qui terminent la phrase.

Dans la touchante description des multiples tribulations qui traversèrent la vie d'Abraham, on lit: *En ses derniers jours Isaac luy est donné: mais avec telle recompense que son fils aîné soit dechassé et jetté comme un povre chien* (paene hostiliter projiciatur) *au milieu d'une forest* (II, 10, 11; 1541).

Et au même paragraphe, à propos de l'épreuve à laquelle est soumis le patriarche: *Sauroit-on imaginer chose plus mal-heureuse, que dire qu'un pere soit bourreau de son enfant? S'il fust mort par maladie, qui n'eust estimé ce povre vieillart malheureux* (lat. senex). Rachab, dans le texte latin, n'est que la *meretrix* de la Bible. Dans la traduction elle apparaît comme revêtue d'un voile de pitié: *ceste povre paillarde* (II, 4, 6; 1560).

Autre part on lit: *il oppose le mot de Foy à tous les tourmens, frayeurs et angoisses dont une povre ame* (conscientia) *est oppressée* et au II, 8, 34 (1541); *qui ont abreuve le povre populaire* (populum) *d'opinion Judaique*.

Décence.

Calvin ne recule pas plus que ses contemporains devant le terme propre. Nous avons déjà dit que dans l'Epistre au Roy il se sert tout bonnement du mot *bordeaux* comme au II, 8, 44, il parle sans prendre aucune précaution oratoire de *maquerellage*. Pourtant à travers la traduction s'accuse un certain besoin d'adoucir les crudités que fournit par endroits le texte latin. Et là encore, nous avons l'impression qu'on peut y reconnaître des vestiges d'une vulgarisation à laquelle l'auteur vise, selon son propre

témoignage. Telle crudité, qui passerait en latin aux yeux des gens qui ont appris cet idiome trouverait des censeurs, employée dans la langue maternelle.

Malheureusement les matériaux dont nous disposons ne sont pas assez riches pour être bien probants:

1541. quae illum foetere fecerat apud regionis incolas. II, 10, 12.	en quoy ils le rendent odieux à tous les habitans.
--	---

necesse habet uxorem prostituere, II, 10, 11.	il est contraint d'abandonner sa femme.
--	--

1560. quia tantum ex matre sit genitus absque viri concubitu. II, 13, 4.	il a esté engendré de sa mere sans compagnie d'homme ¹⁾ .
--	---

ex semine menstruali. II, 13, 3.	d'une semence qui est sujette au mal, qui advient aux femmes.
-------------------------------------	--

Circonspection Ceux qui cultivent des langues étrangères auront à l'égard du éprouvé que, dans la langue maternelle, le nom du **nom de Dieu**. Seigneur est entouré de plus de prestige, qu'on craint davantage de s'en servir comme interjection que dans une langue qu'on a apprise plus ou moins artificiellement à un âge plus ou moins avancé. Cela me choque, par exemple, beaucoup moins de lire *mon Dieu* comme simple exclamation dans un livre français que d'en rencontrer l'équivalent exact en hollandais dans un livre hollandais. Nous ne prétendons pas être le censeur du grand Réformateur, mais nous constatons en toute modestie que, de temps en temps, dans l'Institution latine il fait un usage du nom du Seigneur qu'on ne saurait accorder tout à fait avec la rigueur du troisième commandement. Dans son Catéchisme de l'Eglise de Genève Calvin lui-même fait dire à l'enfant qu'il interroge: „Dieu nous defend d'abuser du nom de Dieu non seulement en parjuremens, mais aussi en sermens superfluz et oisifz." ²⁾ Et dans l'explication de la Loi, au II^e Livre de l'Institution, il enseigne: „Quand nous prenons le nom de Dieu en serment veritable, mais superflu: combien qu'il ne soit pas profané du tout, toutesfois il est rendu contemptible et abaissé de son honneur". Comment Calvin arrive-t-il à parsemer son

¹⁾ pareillement: *Concubitus cum propria uxore* > la compagnie de femme legitime (Ep. p. 33).

²⁾ *Opera*, VI, p. 59.

raisonnement de *bone Deus*? Nous avouons franchement que cela nous est un mystère. S'il paraît que les lecteurs de l'édition latine n'en ont pas été choqués, il en aurait peut-être été autrement au cas que la traduction eût conservé ces exclamations. On ne les y trouve simplement pas.

L'auteur traite au III, 4, 29 (1541), de la distinction, que font les Catholiques, entre *culpa* et *poena* et dit:

Quae ista, *bone Deus*, desultoria levitas, culpa remissionem nunc gratuitam, prostare confitentur, quam precibus et lacrymis aliisque omne genus praeparationibus emereri subinde doceant.

Quelle légèreté est cela? Ils font maintenant la remission de coulpe gratuite: laquelle ils commandent en autre lieu de mériter par prières, larmes et autres préparations.

Au III, 4, 39 (1541), Calvin fait une violente sortie du côté de ceux qui s'efforcent à couvrir la médiocrité de leurs raisonnements par l'autorité des Anciens:

Et si veterum autoritate pugnandum est, quos, *Deus bone*, veteres nobis obrudunt?

Est-il question de combattre par l'autorité des Anciens, quels Anciens nous mettent ils en avant?

Au IV, 7, 24 (1541), il est question de l'autorité du Pape. Pour prouver qu'il est le premier parmi les évêques, il s'agit d'abord d'établir qu'il est évêque ce que Calvin nie de tout son pouvoir. Il y a tant de choses qui disent juste le contraire qu'il en est embarrassé:

Sed hic, *o Deus*, unde incipiam? a doctrina an a moribus? Quid dicam, aut quid tacebo? ubi desinam?

Car par où commencerai-je? par la doctrine ou par les mœurs? Que dirai-je? ou que tairai-je? et en ferai-je fin?

Quand l'auteur combat l'opinion des Anabaptistes, qui enseignent que le baptême doit précéder la Foi, il s'exclame (IV, 16, 27; 1541):

Hic vero quot modis, *bone Deus*, et se implicant, et inscitiam suam produunt.

A cet endroit ils faillent en beaucoup de sortes.

Dans les citations précédentes l'auteur a tout bonnement supprimé l'exclamation dans la version. Il n'y a qu'un exemple où la traduction maintient une expression analogue: En parlant de la dépravation où est tombée l'Eglise catholique et en y trouvant un culte de beaucoup inférieur à celui d'Israël sous le règne de Joroboam, l'auteur dit:

Deus, imo quicumque mediocri iudicio praediti sunt mihi erunt testes, et res etiam ipsa declarat quam nihil hic amplificem.

Dieu m'est témoin et aussi seront tous ceux qui auront quelque droit jugement que je n'amplifie rien en cet endroit: et la chose aussi le démontre.

Ce qui donne une saveur quelque peu crue à l'exclamation c'est l'assimilation entre Dieu et les gens *praediti mediocri judicio*, assimilation que la traduction conserve. A l'origine, l'aspect de la phrase était moins hasardé: en 1543, il n'y avait que: *Dominus mihi testis est* ce dont le texte français fournissait la traduction littérale.

Oserions-nous soutenir que, dans les passages cités plus haut, le traducteur ait voulu ménager ses lecteurs français? Ces suppressions, évidemment volontaires, seraient peut-être à rapprocher d'une autre particularité de la traduction: Le mot *deus* se rencontre quelquefois dans le texte latin au pluriel et, comme on est plus habitué à lire dans la langue des Romains les noms des divinités du paganisme que celui du Dieu unique des chrétiens, cela n'y détonne pas. *Dieux*, au pluriel, par contre, ferait parfois un singulier effet dans la traduction:

... ut <i>diis</i> esse similes vellent.	vouloir estre semblables à Dieu ¹⁾ .
II, 2, 10, 1541.	
serviebatis is qui natura <i>dii</i> non erant.	vous serviez ceux qui n'estoyent point
I, 4, 3, 1560.	<i>Dieu</i> de nature ²⁾ .
... ethnici poetae qui et philosophiam, et leges et bonas omnes artes, <i>deorum</i> inventa esse confessi sunt.	... les poetes payens, qui ont confessé la Philosophie, les Loix, la
II, 2, 15, 1541.	Medicine, et autres doctrines estre
	dons de <i>Dieu</i> .

CHAPITRE IV

La version française de 1560 comparée à la version française de 1541

L'édition de 1560 beaucoup plus étendue que celle de 1541. Un avis au lecteur, en tête de l'édition définitive latine contient le distique suivant:
 Quos animus fuerat tenui excusare libello.
 Discendi studio magnum fecere volumen³⁾.
 En effet le *libellus* de 1536 était devenu un *magnum volumen*. Si nous nous en tenons aux trois états du texte latin de

¹⁾ Il s'agit du premier couple d'hommes.

²⁾ Le texte primitif, fait curieux, avait: à ceux qui de nature ne sont point **Dieux**.

³⁾ *Opera*, II, p. 3.

l'Institution, le deuxième est deux fois plus étendu que le premier et le troisième à son tour deux fois plus volumineux que le second.

Quoique le fond, au cours des remaniements successifs, reste toujours le même, il n'en est pas ainsi pour ce qui concerne la forme qu'il revêt: les raisonnements se développent en profondeur et en longueur, les citations s'accroissent tant en nombre qu'en étendue, sans que, pourtant, cela porte le moindre préjudice à l'unité d'expression ou de fond. Un connaisseur de Calvin a pu dire: «Pendant vingt-quatre ans chaque édition vit grossir le livre, non pas comme un édifice auquel on ajoute des parties, mais comme l'arbre qui se développe librement, naturellement, sans que son unité soit un seul moment compromise." 1)

Dans les révisions l'auteur ne s'est pas contenté d'augmenter l'ouvrage primitif, mais encore il apporte des changements très importants à la distribution de la matière: l'admirable synopsis que les éditeurs strasbourgeois ont publiée 2) en donne une idée approximative.

Les traductions successives suivent, dociles, tous les mouvements du texte latin et, dans la grande majorité des cas, tiennent compte des moindres modifications apportées à l'original.

Pour ce qui concerne la confection de la traduction définitive, Calvin, qui dut y procéder avec économie, a utilisé toutes les parties de l'ancienne traduction qui pouvaient encore servir à cet effet. Mais comme nous allons voir 3), le souci de retoucher, de rajeunir surtout son texte ne le quittait guère, même quand les parties correspondantes du latin étaient restées intactes.

Dans le travail de découpage, de transplantation de fragments déjà traduits, mais toujours utilisables pour la nouvelle édition, on rencontre, çà et là, des morceaux qui ont été traduits deux fois sans que cela eût été bien nécessaire et qui, en ce cas, reproduisent des textes qui se ressemblent comme deux différentes traductions fidèles d'un même original peuvent se ressembler. Un exemple frappant s'en trouve au II, 10, 1. Nous reproduisons les deux textes l'un en regard de l'autre et rappelons que, tous deux, ils rendent un original auquel l'auteur n'a pas changé un seul mot:

1) Bungere, *Calvin, sa vie, son œuvre*, p. 79.

2) *Opera*, I, p. LI—LVIII.

3) Deuxième partie de la présente étude.

1541. Combien que les tesmoignages que nous avons assemblez, tant de la Loy que des Prophetes, pour approuver ce que nous disions, monstrent suffisamment qu'il n'y a jamais eu au peuple de Dieu autre reigle de sainteté et religion, neantmoins pour ce que les Docteurs font souvent de longues disputes touchant la difference du vieil et du nouveau Testament lesquelles pourroient engendrer quelques scrupules aux simples gens: il m'a semblé advis bon de faire un traicté particulier pour mieux discuter ceste matiere.

1560. Or combien que les tesmoignages que nous avons cueillis de la Loy et des Prophetes suffisent à prouver qu'il n'y a jamais eu au peuple de Dieu autre reigle de pieté et de religion que celle que nous tenons, toutesfois pour ce que souvent il est parlé aux Docteurs anciens de la diversité du vieil et du nouveau Testament d'une façon rude et aspre, et qui pourroit engendrer scrupule à ceux qui ne sont pas trop aigus, il m'a semblé advis bon de faire un traicté particulier pour mieux discuter ceste matiere. II, 10. 1.

Le réviseur de la dernière version a un peu l'air d'un écolier qui veut faire passer pour sien le travail de son camarade. Les variantes se rapportent à des futilités. Il serait difficile d'admettre qu'un homme sérieux et affairé comme Calvin se fût amusé à substituer exprès à *assemblez*, *cueillis*; à *sainteté*, *pieté*; à *neantmoins*, *toutesfois*; à *difference*, *diversité*; à *engendrer quelques scrupules*, *engendrer scrupule*; à *pource que les Docteurs font souvent de longues disputes*, une tournure où la longueur rivalise avec l'obscurité. La présence de cette seconde traduction offrirait une énigme malaisée à résoudre, si le morceau n'était pas immédiatement précédé d'un passage ajouté lors de la rédaction définitive et qui devait être traduite à nouveau. L'auteur, par méprise, au lieu de faire transcrire le texte tout fait, s'est remis à le traduire.

Trois états du texte en 1559. Abstraction faite des cas intermédiaires, on distingue facilement dans le texte latin définitif, à l'égard de la remise à neuf, trois états:

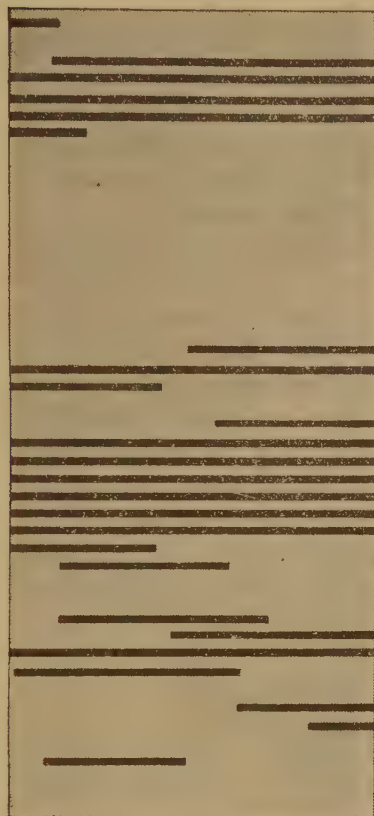
a. Les nouveaux passages ne laissent rien subsister de l'ancien texte. Il va sans dire qu'en ce cas la traduction présente un texte tout nouveau.

b. Les corrections sont clairsemées et n'ont trait qu'à des mots isolés.

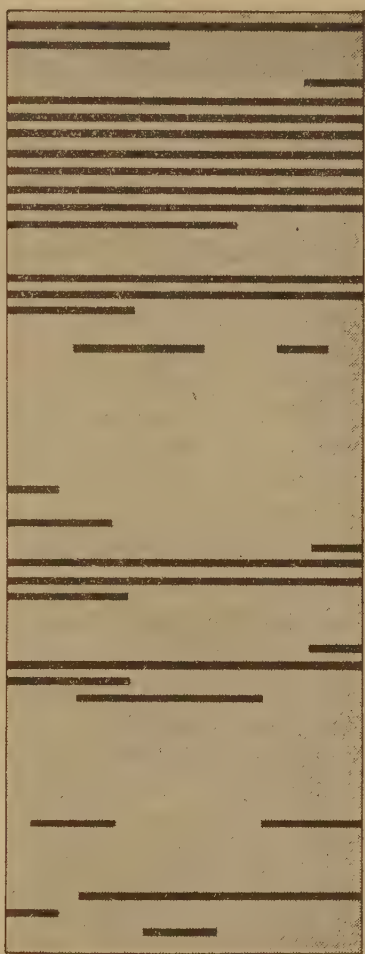
Le réviseur se contente de retoucher la traduction. Généralement il y procède avec un soin minutieux.

c. Les modifications sont nombreuses. Dans bien des endroits l'auteur a rayé l'ancien texte comme à coups de sabre. Pour donner une idée du caractère compliqué qu'ils affectent quelquefois, nous

reproduisons ci-dessous des rectangles figurant les paragraphes et où les grisailles représentent l'ancien original, tandis que les changements, datant de 1559, sont en noir.



II, 10, 1.



II, 14, 2.

Il est clair que dans un cas pareil l'auteur remet son texte sur le chantier et commence une nouvelle traduction.

C'est ainsi qu'ont vu le jour les rédactions définitives des sept premiers chapitres du livre I^{er} et dans le II^e livre les Ch. 12, ^{1, 2, 3}; Ch. 13, ^{1, 2, 3}; Ch. 14, ²⁻⁶; Ch. 15, ¹⁻⁶; Ch. 16, ^{8, 9, 10, 18, 19}; Ch. 17, ^{3 1)}.

¹⁾ Voir notre *Introduction*, p. 6.

On pourrait se demander si, dans ces remaniements intégraux, l'auteur a comparé sa traduction nouvelle avec l'ancienne. Nous croyons devoir répondre négativement. Pour cela, nombre de variantes sont d'un caractère vraiment trop insignifiant: *Personne* > *nul, declairé* > *expliqué, plus amplement* > *plus au long, chemin* > *voye, royaume celeste* > *son royaume, sinon* > *si... ne, repose* > *gist* (II, 12, 2); *il nous repute ses freres* > *nous sommes reputez ses freres, un sacrificateur qui ne puisse avoir compassion* > *un sacrificateur sans compassion, et autres semblables* > *et semblables passages* (II, 13, 1). Ces variantes dont on peut allonger la liste à l'infini, suffisent pour prouver que les deux versions des endroits où les changements sont nombreux ont été faites indépendamment l'une de l'autre.

Les traductions successives L'article de M. Lanson dans la *Revue historique*¹⁾ dit qu'en 1560 le talent oratoire que Calvin dut s'être acquis au cours des dix-neuf années de prédication **suivent de près les originaux.** incessante, qui séparent les deux éditions françaises de 1541 et 1560, aurait nui à la sobriété, qui fut un des plus grands ornements de la version de 1541. M. Heinrich Morf n'en juge pas autrement²⁾. Tout en concédant qu'il y ait une large part de vérité dans ces opinions, nous avons l'impression qu'elles ne tiennent pas assez compte de la circonstance que nous avons affaire à une **traduction** qui, en général du moins, est fidèle et qui suit pas à pas le mouvement du texte latin³⁾.

Parmi une foule d'exemples analogues prenons celui-ci :

1541. Quand j'auray prouvé toutes ces choses par bons tesmoignages de l'Ecriture, il se trouvera que je ne diz rien du myen.

1560. Ces choses pourroyent estre tenues pour mal seures, si nous n'avions en main des passages de l'Ecriture tant et plus, pour prouver que rien de ce que nous avons dit n'a esté forgé des hommes. II, 14, 2.

Il y aurait à propos de ce passage, toute une théorie à faire sur les talents du traducteur en 1541 et en 1560, s'il n'y avoit pas le fait

¹⁾ *art. c.*

²⁾ Morf dit que la traduction définitive est intéressante „insofern sie zeigt, wie die zwanzigjährige Gewohnheit, theologische Fragen in französischen Predigten zu behandeln, die Sprache des Autors fließender, lateinfreier, *aber auch weniger markig und gedrungen* hat werden lassen" (*Geschichte der franz. Lit. im Zeitalter der Renaissance*, p. 42).

³⁾ Voir notre premier chapitre.

indéniable que les deux traductions sont l'équivalent exact de leurs originaux :

1539. Horum nihil meum esse constabit, ubi firmis scripturae testimoniis comprobata singula fuerint.

1559. Haec parum firma essent nisi plurimae et passim obviae scripturae phrasae probarent nihil eorum fuisse humanitus excogitatum.

Le latin, dans l'édition sur laquelle le français de 1560 a été calqué, est beaucoup plus étendu, plus agrémenté et ornementé de toutes les façons, plus prolixe enfin que celui de l'édition de 1539. Ne porte-t-elle pas, celle-là, *aucta etiam tam magna accessione ut propemodum opus novum haberi possit*, tout aussi bien que la version française définitive : *augmentée aussi de tel accroissement qu'on la peut estimer un livre nouveau* ?

Dans un grand nombre de cas l'original se révèle surtout là où le latin accuse peu de changements. S'il n'y avait que ce phénomène à observer, tout le monde serait d'accord d'attribuer la dernière traduction à un scribe quelconque qui n'aurait pas osé s'écarter d'un pouce de l'original vénéré. Pour montrer en quelle mesure la traduction définitive se rapproche du texte latin nous n'avons qu'à reproduire l'original et les deux versions. Tout commentaire est superflu ¹⁾ :

Titillatur voluptatum illecebris.	II, 2, 3.	chastouillé de volupté > chastouillé des <i>alleschemens</i> de la volupté.
in exitialem confidentiam evecta est.	II, 2, 7.	et en a on pris cause de s'enorgueillir en soy-mesme > et en a on prins cause de s'eslever en fol orgueil pour se ruiner.
palpare.	II, 2, 12.	cheminer > <i>tastonner</i> .
subodorare.	II, 2, 14.	imaginer > imaginer et flairer.
deploratus.	II, 3, 2.	ruyné > <i>desesperé</i> .
paulo post.	II, 3, 8.	puis apres > et un peu apres.
quasi impulsu.	II, 3, 14.	par une force > comme par une force.
neque secundum merita operum neque secundum merita voluntatis.	ibid.	ce n'est point selon les merites de la volonté > ce n'est point selon les merites, ne des œuvres de la volonté.

1) La leçon de 1541 précède l'autre.

cum in scripturis passim, tum etiam ab ipso.	II, 1, 8.	en l'Escriture > <i>tant par toute l'Es- criture qu'en saint Paul mesme.</i>
hujus defectionis si merito rei tenentur universi homines.	II, 5, 1.	or si tous les hommes sont coupables de ceste cheute > si tous sont à <i>bon droit, tenus</i> coupables de telle rebellion.
perpetrasset.	II, 8, 7.	commettoit > <i>commettoit.</i>

C'est ainsi que l'édition définitive parvient à combler bien des lacunes que la traduction primitive avait laissées: *Il y a une autre faute bien grosse*, c'est qu'il ne discerne point à quoy il se doit appliquer (II, 2, 12). La première partie de la phrase manquait en 1541, ce qui rendait le passage inintelligible. Ce que recognoissait David en soy-mesme *quand il demandoit* qu'entendement luy fust donné de Dieu (II, 2, 25). *Quand il demandoit* ne date que de 1560.

A propos de la plus grande exactitude de la dernière traduction, nous pourrions encore parler des fautes d'impression que le réviseur redresse. Mais il en a déjà été question dans *l'Introduction* de notre ouvrage ¹⁾.

Des changements apportés au latin pas-sent inaperçus. Malgré le soin avec lequel l'auteur, dans la dernière rédaction, veille à rendre l'original avec le maximum de précision, il y a pourtant quelques modifications, nées sous la plume de l'écrivain au cours des révisions du texte latin, et qui paraissent avoir échappé à son attention.

Le latin change *confusio* en *maledictio* (II, 1, 8), le français persiste à avoir *confusion*. *Contemplari* change en *scrutari* (II, 1, 10), le français garde *contempler*. *Affingere* aussi remplace *affingebant* (II, 1, 11), le texte français ne change pas. *Observamus* devient *observasse mihi videor* (II, 8, 29), sans influencer la traduction. *Unum* se trouve être substitué à *duo*, le texte français n'en montre pas moins *deux arpens* (II, 8, 37). Dans l'Epistre au Roy (p. 22) il y a un passage, *Celui estoit au nombre des Peres . . . le corps de Christ est là contenu*, dont l'original, appartenant à la première rédaction, a été retranché au latin. La traduction le maintient. D'autre part, tout un passage de la même Epistre inséré dans le latin dès 1545, est oublié dans toutes les rédactions françaises: *Patres erant qui uti universae . . . pro gratia et merito Christi venditant.*

¹⁾ Voir p. 7 s.

DEUXIÈME PARTIE

OBSERVATIONS QUI RÉSULTENT DES COMPARAISONS TOUCHANT LA LANGUE ET LE STYLE DE CALVIN

CHAPITRE I

Le Style

A. OBSERVATIONS SUR LE STYLE QU'AMÈNE UNE COMPARAISON ENTRE L'ORIGINAL ET LA TRADUCTION

Calvin a dû se créer une langue. S'il y a quelque chose qui donne à Calvin des droits à la gratitude de tous ceux qui cultivent le beau français, c'est bien le fait qu'il a su exprimer les idées les plus élevées, les matières les plus ardues dans une langue accessible aux petites gens. On ne se rend pas facilement compte de l'effort qu'a dû s'imposer un esprit habitué à manier dans ses livres aussi bien que dans ses discours le latin philosophique et théologique et qui, pour faire participer à ses idées un peuple entier, est appelé à se servir de la langue vulgaire. Certes, Olivétan va trop loin lorsqu'il compare la langue vulgaire „au chant du corbeau enrôlé”, mais jamais elle n'avait encore été affectée à l'usage que l'auteur de l'Institution allait en faire. Elle manquait tout aussi bien d'ampleur que de tournures et de termes indispensables à la matière qu'il fallait traiter. De plus, elle était loin d'avoir cette unité d'expression qu'on reconnaît aujourd'hui au français littéraire. On en était à la crise que Joachim du Bellay signale dans sa Défense, à l'époque où Olivétan avait le droit d'écrire: „Le Francoys parle ainsi le Picquard autrement, le Bourguignon, le Normand, le Provençal, le Gascon, le Languedoc, le Limosin, Lauvergnac, le Savoysien, le Lorrain, tous ont chascun sa particuliere facon de parler différentes les unes des autres” 1). Calvin, et nous ne faisons que répéter ce qui a été dit par les bouches les plus compétentes, a créé

1) *Opera*, III, p. XXIV. Citation prise dans *l'Apologie* qu'Olivétan a placée en tête de sa Bible.

la prose philosophique. Créer, c'est bien le mot. Comme le remarque Brunetière quelque part, les trouvères avaient chanté, nos conteurs avaient conté, personne n'avait encore raisonné. Calvin aurait pu faire sien tel mot d'Olivétan: «Ainsi donc par faute d'autres termes avons esté contreinctz de user des presens, en nous accomodant à nostre tems et *comme parlant barbare avec les barbares.*» Et pour son plus grand honneur il aurait pu ajouter cet éloge que se donne ingénument le traducteur de la Bible française: «Au surplus ay estudié tant quil ma esté possible de madonner *a ung commun patoys et plat langaige, fuyant toute affecterie de termes sauvaiges emmasquez et non accoustumez, lesquelz sont escorchez du Latin.*»

Certaines particularités de la prose de l'Institution. Ceux qui jugent du style de l'Institution ont quelquefois le tort de s'en rapporter, ne fût-ce qu'instinctivement, au critère qu'offre le français moderne, tandis qu'il faut se rappeler sans cesse que le XVI^e siècle tolérât absolument, prescrivait souvent même, certaines tournures devenues étrangères au lecteur moderne.

Ici, nous n'entrons dans aucun détail, mais pour relever quelques-uns des traits les plus frappants et qui «choqueraient» le plus, nous citons la phrase suivante: *Si Dieu ne leur donnoit point la volonté, entre tant de tentations, leur volonté laquelle est infirme succomberoit; ainsi ne pourroyent perseverer* (II, 3, 13). Ce qui imprime surtout à ce passage une allure archaïque et raide, c'est l'emploi du pronom relatif composé et la suppression de *ils*. Quant à cette suppression, à en juger d'après la majorité des cas contraires, elle commence déjà à tomber en désuétude, et la réédition de 1562 rétablit constamment le pronom sujet. Pour ce qui concerne l'usage de *lequel*, M. Huguet observe que «Calvin y cherche un moyen d'arriver à cette sûreté complète dans l'expression des idées, qui est si nécessaire dans un ouvrage comme le sien. Peut-être est-il l'auteur du XVI^e siècle qui a fait de ce pronom le plus continuel usage»¹⁾. De même *iceluy, icelle, iceux, icelles*, quoique notre oreille en soit absolument dés-habituée, sont pour Calvin des instruments de clarté²⁾. Réunis avec *de* et employés pour la 3^e personne à l'instar du latin, ils offrent le moyen d'éviter bien des équivoques de sens qu'amène forcément dans la langue actuelle l'emploi de *son, sa, ses*³⁾, mais ne sont pas,

¹⁾ Huguet, *Syntaxe de Rabelais*, p. 121.

²⁾ Rabelais s'en serait servi par caprice (Huguet, *o.c.* p. 94).

³⁾ Darmesteter, *Cours de Grammaire historique*, IV, p. 64.

pourtant, sans donner un air de raideur à la prose où ils entrent. Il en est de même pour le substantif placé entre deux adjectifs. *Devant que le grand jour du Seigneur et terrible vienne* (II, 9, 5), ou *le bon usage et licite* (II, 8, 25) ou *le vray sens et naturel* (II, 14, 3), constituent des tournures que personne n'a le droit de trouver incorrectes à cause de la place du second adjectif, quoique ce soit à juste titre que M. Brunot dise que «rien ne donne à la phrase du XVI^e siècle un aspect plus négligé¹⁾».

Afin de mesurer la capacité d'expression de certains termes de l'Institution, il ne faut pas oublier qu'il y en a qui aujourd'hui ont singulièrement perdu de leur sens. Il est sûr que, dans *quelque voie laquelle nous conduise seurement et sans doute* (recte ac solido gressu) à la volonté de Dieu (II, 8, 8), l'expression *sans doute* doit être prise dans l'éclat de sa signification littérale et primitive. On pourrait en dire autant pour ce qui concerne *étonner* dans une phrase comme: *que le vieil Testament a esté pour estonner* (pavorem ac trepidationem incussisse) *les consciences* (II, 11, 9), et *déplaisant* dans *toute injustice est déplaisante à Dieu* (II, 8, 45), ce qui sert de traduction à *abominatio est Deo*.

Que le lecteur moderne se mette également en garde contre l'emploi si fréquent que Calvin fait de *pourtant* (= c'est pourquoi), contre celui de *vertu*, *vertueux* et *vertueusement* au sens que le latin *virtus* donne à ces mots. *Douter* (craindre), *aucunement* (= en quelque sorte), *en effet* (efficaciter), *du tout* (tout à fait), *premier* (d'abord), sont des termes qui, par leur fréquence même, nous empêcheraient de saisir la véritable portée de bien des passages. Relevons encore un emploi absolu de *pouvoir*, lequel n'est plus guère de mise et contribue à rendre obscures des phrases comme la suivante: *La conscience ne peut* (facere nequit) *qu'elle ne tombe en desespoir de ses forces* (II, 8, 3).

Conservation Les versions françaises gardent généralement les **des métaphores**-images du texte latin, si hardies qu'elles puissent être. Parmi les locutions figurées que Calvin transplante telles quelles en français, il y a en premier lieu celles qui sont empruntées à la prose enflammée de la Bible: Jésus a habité dans sa chair *comme dans un domicile estroict* (in humili domicilio) – II, 16, 14. Gardant la même idée, l'auteur dit que le ventre de la Vierge est devenu pour la chair

1) *Histoire de la langue française*, II, p. 482.

du Christ *un temple auquel elle habitast* (templum in quo habitaret). — II, 14, 1, et le Sermo Dei a *esté enserré en une bien petite loge* (II, 13, 4). Allant un peu plus loin, Calvin dit que saint Mathieu n'entend pas faire seulement de la Vierge *un canal par lequel Jesus-Christ soit passé* (II, 13, 3). A l'instar de saint Paul l'Institution dit que Christ est *le miroir* (speculum) *de la grâce inestimable* (II, 14, 5), que le vieil homme *fructifie* (fructificat) et *que nous sommes entez* (insitos) *en la similitude de la mort de Christ* (II, 16, 7), que Jésus-Christ s'est acquis *la palme de la victoire* (II, 16, 13) et, à l'exemple de l'Apocalypse, que Dieu dit de *cachetter* (obsignare) *la vision et la Prophetie* (II, 15, 1). S'inspirant d'une parole d'Isaïe, l'auteur compare l'Eglise catholique à *une paroy inclinée* (paries inclinatus) — Epistre, p. 12. D'autres métaphores lui ont été suggérées par la lecture des Pères: Suivant de près saint Bernard, il compare le nom du Christ à *huyle de confiture, sans laquelle toute viande est seiche, sel pour donner goust et saveur à toute doctrine, qui autrement seroit fade, miel en la bouche, melodie aux oreilles*, etc. (II, 16, 1). Ce ton précieux ne lui est pourtant guère propre. Il est plus à l'aise dans la comparaison familière. C'est ainsi qu'il parle quelque part au IIe livre d'un *treillis* (cancelli) *qui barre* (circumdaret) *noz esprits pour les empescher et decliner tant peu que ce soit çà et là*; à un autre endroit de la croix de nostre Seigneur qui *change en chariot royal ou de triomphe* (II, 16, 6); de l'incertitude de ce monde, lequel est *comme une mer agitée de diverses tempestes* (II, 10, 7). Un certain principe devient *une seiche laquelle en jettant son sang, qui est noir comme encre, trouble l'eau d'alentour pour cacher une multitude de queues* (III, 11, 5). Parfois le ton très familier, rabelaisien çà et là, se fait jour à travers la couche de l'érudition. Aymé de Savoye est apaisé par un chapeau dè Cardinal, *comme un chien par une piece de pain* (Epistre, p. 30). *Les petits vivent en rongeant des croustes, toutesfois ils vivent tous d'un pot*. Les contemporains catholiques de Calvin semblent n'avoir d'autre soin que de *recueillir de la fiente parmi de l'or* (Ep. p. 20) ¹⁾.

Calvin, qui s'attache à maintenir dans la traduction les grandes images de l'original, en use un peu autrement quant aux métaphores qui sont un peu la menue monnaie du langage. A l'égard de celles-

¹⁾ Il est certain qu'en écrivant cela (in auro legere stercora) Calvin a songé au proverbe par lequel on désignait à Rome les emprunts que Virgile a faits à Ennius.

ci la comparaison entre les textes latins et français accuse un déficit pour la traduction.

Sans doute, il est un peu malaisé d'établir une ligne de démarcation entre la métaphore qui se fait sentir comme image et celle qui est retombée à l'état de cliché. Le critère qu'on est toujours tenté d'appliquer, c'est-à-dire le langage dont nous nous servons habituellement, est plus ou moins faux étant d'un caractère trop individuel : ce qui est cliché pour l'un, peut être image pour autrui. Même, telle locution qu'on trouve cliché aujourd'hui, nous impressionnera particulièrement demain, et inversement.

Aussi, sans trop nous perdre dans des distinctions entre métaphores-images et métaphores-clichés, nous bornerons-nous à dire que l'Institution française est bien moins imagée que la latine :

Porro quoniam carnis nostrae pondere bona etiamnum voluntas obruitur, ne emergat subjunxit, eluctandis ejus pugnae difficultatibus . . .

II, 3, 9.

Et pour ce que la bonne volonté même par la pesanteur de nostre chair est *retardée* et *opprimée* il dit conséquemment que pour *surmonter toute difficulté* . . .

Sed quia ingentem materiae sylvam fore video in qua diutius multo immorari necesse sit quam ferat instituti ratio, esset enim opus longi voluminis, simulque vel parum perspicaci lectori viam me stravissem ex superioribus arbitror, qua inoffenso cursu pergere queat, a prolixitate non adeo in praesens necessaria abstinerebo : praemonitis tamen lectoribus ut viam sibi ea clavi expediri meninerint, quam prius in manum illis dedimus. II, 10, 20.

Mais pource que je voy ceste matiere si ample qu'il nous y faudroit arrester plus que ne porte ce que j'ay entrepris de faire (car il y auroit pour remplir un gros volume) : davantage, pource que je *pense avoir fait ouverture* cy dessus à tous lecteurs de moyen entendement, en telle sorte qu'ils *pourront d'eux-mêmes comprendre* ce qui en est, je me garderay d'estre prolix, sans qu'il en soit grand mestier. Seulement je les admonesteray qu'ils se souviennent d'user de la clef que je leur ay baillée pour se faire ouverture.

L'allégorie du dernier exemple latin est peut-être trop précieuse pour en regretter la disparition dans le texte français.

Pertes de coloris et de force expressive. La traduction reste le plus souvent au-dessous de l'original latin pour la variété autant que pour le coloris de l'expression. Dans une seule phrase *animum erigere ad alqd., animos facere alc., animosum reddere* sont tous les trois rendus par *eslever le cœur* (II, 1, 3)¹⁾. *Lucta* et *conflictus* deviennent

¹⁾ Il faut pourtant reconnaître que dans la dernière édition française *eslever* est remplacé une fois par *enfleur*.

un combat (II, 2, 27). Au II, 8, 27, *praestare juramenta, usurpare juramenta, jurare et exigere juramenta, adigere alqm. sacramento*, sont traduits on bien par *faire* ou par *requerir des sermens*.

Le latin dispose d'un riche matériel de verbes, substantifs, adverbes pittoresques là où la traduction doit se contenter de vocables plus ou moins incolores:

qui si partiuntur ut tria precepta <i>dent</i> primae tabulae reliqua septem in secundam <i>rejiciant</i> vel certe sub primo <i>occultent</i> . II, 8, 11.	ceux qui les divisent tellement qu'il <i>y ait</i> en la premiere table trois pre- ceptes et sept en la seconde ou bien les <i>mettent</i> sous le premier.
postquam <i>de brevitae fluxaque et</i> <i>evanida imagine humanae vitae</i> lo- quutus est. II, 10, 15.	apres avoir montré combien ceste <i>vie est brieve et fragile</i> .
dum talibus vitiorum <i>morbis scatet</i> . II, 3, 2.	<i>ayant</i> de telles ordures.

C'est ainsi que *exsultare* devient *estre* (II, 3, 9) *praecipites ruere*, *aller* (II, 8, 19), *modulum, manière* (II, 3, 10) ¹⁾.

Comme on a déjà pu le voir dans les exemples précédents, le manque de coloris du texte français n'entraîne pas que des suites d'ordre esthétique, mais l'expression en subit encore une notable perte d'énergie. Pour s'en convaincre davantage on n'a qu'à confronter les deux rédactions des passages suivants:

Sensum restringere <i>ad verborum an-</i> <i>gustias</i> . II, 8, 18.	restreindre l'intelligence <i>selon les pa-</i> <i>roles</i> .
siquidem <i>integram et incorruptam</i> <i>divinitatis suae gloriam</i> requirit. II, 8, 16.	que <i>sa gloire</i> soit conservée.
sed in oculis suis qui <i>abditissimas</i> <i>cordium latebras intuentur</i> . Ibid.	mais devant sa face à laquelle <i>il</i> <i>n'y a rien qui ne soit visible et</i> <i>manifeste</i> .

Dans le passage latin chaque mot porte, tandis que le français exprime l'idée de la façon la plus neutre. L'emploi de deux adjectifs, où un seul aurait suffi n'arrive pas à relever ce que la traduction a ici de terne.

L'adoucissement. La dureté qu'on a si souvent reprochée à Calvin, c'est surtout dans la rédaction latine de l'Institution qu'il faut la chercher. Bien entendu, les dogmes eux-mêmes ne changent

¹⁾ La traduction n'efface pas partout l'idée diminutive de *modulum*. Elle donne *une si petite mesure, petitesse, povreté* (passim).

pas d'un iota sur leur passage dans le texte français et celui qui ne suit pas le Réformateur dans ses redoutables déductions, éprouvera autant de trouble, qu'il lise le livre en latin ou en français. Mais ce qu'on ne saurait méconnaître, c'est que la traduction jette souvent un léger voile, du flou dirait-on en peinture, sur la dureté de certains tons. Que les quatre exemples suivants suffisent pour le démontrer :

ut nihil quam corruptum foetorem efflare queat.	II, 5, 19.	qu'il ne peut produire que toute perversité.
ut semper humi serpat et in crassi- oribus se prostituere libeat.	II, 2, 2.	s'arrestant tousjours à terre.
crassa carnalique sabbatismi super- stitione Judaeos ter superant.	II, 8, 34.	Ils surmontent les Juifs en opinion charnelle du Sabbath.
furiosi nonnulli ex anabaptistarum secta.	II, 10, 1.	D'aucuns Anabaptistes.

Nous croyons devoir faire une exception pour les endroits de l'édition définitive qui se réfèrent à Michel Servet. Ils sont souvent marqués d'un accent violent, parfois étranger aux passages correspondants de l'original et ils ont pour but apparent d'inspirer une sainte horreur à tous les Français qui auraient tant soit peu de sympathie pour les idées anti-trinitaires du malheureux Espagnol. Si l'original traite Servet avec dédain de *prodigiosus nebulo* (II, 10, 1), la traduction lui décoche comme une flèche mortelle une injure et dit *monstre*. Il est d'ailleurs rare de voir le nom de Servet sans qu'il soit accompagné de *monstre*, *miserable* ou *brouillon*.

La Simplification. La maîtrise avec laquelle Calvin manie le beau latin classique fait de l'original de l'Institution un chef-d'œuvre d'éloquence, où la richesse le dispute à la clarté, l'harmonie à l'ampleur. Le français des traductions, nous l'avons déjà fait voir à plusieurs reprises, n'atteint pas, le plus souvent, à la hauteur du latin. Et pourtant, à un seul point de vue on pourrait le lui préférer quelquefois. Il en est des deux textes comme de deux paysages. L'un, inondé de soleil, s'étend sous l'azur d'un ciel d'orient. Le blanc des murailles éclate à côté d'ombres profondes, des habits exotiques piquent des tons criards dans l'ocre des routes. Au-dessus des palmiers des coupoles blanches tranchent leur galbe sur le bleu cru d'un espace sans bornes. Cela est beau, cela est radieux. Aucun détail ne nous est épargné. Mais la crudité des tons et la netteté des contours

frappent avec une telle persistance que nos yeux fatigués se ferment et qu'on évoque cet autre paysage septentrional, où d'épaisses frondaisons font rentrer les chaumières dans un clair-obscur plein d'intimité, où l'atmosphère enveloppe les lointains dans une tonalité vaporeuse où règne le gris¹⁾.

A côté de la prose latine riche, haute en couleurs, chargée d'épithètes et où l'énergie du verbe explose quelquefois, la traduction, nue et simple, fait de temps en temps un bienfaisant effet comme les *Sire*²⁾ de l'Epistre au Roy font du bien à côté des *Rex clarissime, Rex nobilissime, Rex invictissime, fortissime Rex, illustrissime Rex*, de la Praefatio.

La Période. Le latin philosophique où Calvin avait moulé sa pensée était une langue faite et parfaite disposant d'un riche matériel de constructions et d'unités, le français philosophique, au moment où Calvin s'est avisé d'écrire, était une langue à créer, cherchant sa voie, nécessaire à plus d'un égard, incertaine encore dans les formes syntactiques, pauvre de vocabulaire pour ce qui concerne l'élément oratoire.

Nous avons l'impression que rien ne saurait mieux nous faire mesurer l'envergure de l'effort accompli par Calvin traducteur que la façon dont il rend cette forme de prose soutenue qu'on appelle période. La véritable pierre de touche est là.

Qualiter nocturni fulgetri coruscationem, qui in medio agro est viator, longe lateque ad momentum videt, sed adeo evanido aspectu, ut ante noctis caligine resorbeatur, quam pedem movere queat; tantum abest ut in viam tali subsidio deducatur.

II, 2, 18.

Nous pourrions expliquer cela par similitudes. En temps de tonnerre si un homme est au milieu d'un champ en la nuit, par le moyen de l'esclair il verra bien loin à l'entour de soy, mais ce sera pour une minute de temps: ainsi cela ne luy servira de rien pour le conduire au droit chemin: car ceste clarté est si tost evanouye que devant qu'avoir peu jetter l'œil sur la voye, il est derechef opprimé de tenebres, tant s'en faut qu'il soit conduit.

1) On sait que Petit de Julleville, en parlant du style de Calvin, emploie le terme de *monochrome*, tout en rejetant celui de *monotone*.

2) La première édition française, n'ayant pas encore su se détacher de ces apostrophes pompeuses, présente: *tres noble Roy, tres excellent Roy, tresfort et tresillustre Roy*, etc.

La traduction coupe ce beau passage en quelques morceaux: on dirait que le français est incapable de le couler d'un seul jet. *Nous pouvons expliquer cela par similitudes*. Si ce début est un peu long et prosaïque pour servir de préambule à l'image que contiennent les lignes qui suivent, les auteurs strasbourgeois vont trop loin en disant que „*Nous . . . similitudes* manque dans le latin". Au contraire, il est évident que la phrase sert à rendre *qualiter*. Vient ensuite la métaphore. Le cours de la phrase est interrompu d'autant plus fâcheusement par *ainsi cela ne luy servira de rien pour le conduire en droit chemin*, que cette idée est encore reprise à la fin: *tant s'en faut qu'il soit conduit*. Car, ce vocable qu'au XVII^e siècle Gomberville a voulu faire disparaître du français, constitue dans cet entourage plutôt une entrave à la liberté d'allure de la phrase.

Ubi vero semel occuparunt in animis
hominum ejusmodi morbi, impoten-
tius grassari fatentur quam ut facile
coercere eos liceat; nec dubitant fero-
cibus equis comparare, qui exturbata
ratione, ceu auriga excusso, intempe-
ranter ac sine modo lasciviant.

II, 2, 3.

Davantage ils confessent que quand telles maladies ont une fois occupé nostre esprit ils y regnent si fort qu'il n'est pas facile de les restreindre: et ne doutent point de les accompagner à des chevaux rebelles. Car comme un cheval rebelle, disent-ils, ayant jetté en bas son conducteur regimbe ¹⁾ sans mesure: ainsi l'ame ayant rejeté la raison, et s'estant adonnée à ses concupiscences est du tout desbordée.

Ici encore la période est coupée en deux. L'haleine paraît avoir manqué au traducteur et il lui faut une pause après avoir annoncé la métaphore. La chute, formée par une voix passive, manque d'ampleur et, ainsi, rompt l'équilibre que, d'ordinaire, le traducteur sait si bien maintenir.

Ce qui frappe ici comme ailleurs c'est que le mouvement serré et rapide de la période latine qui mot à mot, paraît asséner un coup, devient dans la traduction une marche calme, presque un état ou un repos. C'est comme si l'auteur se souciait d'abord de mettre les lecteurs français à leur aise. La même impression se dégage du passage suivant:

¹⁾ L'édition de 1541 porte *regibe*. Les éditeurs strasbourgeois, prenant probablement cette orthographe pour une faute d'impression, passent la divergence sous silence. Loin d'y voir le redressement d'une erreur typographique, nous constatons dans le changement la substitution d'un mot généralement français à un mot moins usité ou dialectal. Suivant Littré *regiber* est encore usité dans le Berry et en Bourgogne.

Sed quemadmodum in proeliis, ubi ad manus ventum est, imbellis multitudo quantumlibet pompae et ostentationis habeat, paucis ictibus protinus funditur ac fugatur, ita nobis facillimum erit illos cum sua turba disjicere. II, 5, 6.

Mais c'est comme si un capitaine assembloit force gens qui ne fussent nullement duits à la guerre pour espovanter son ennemi. Devant que de les mettre en œuvre, ils feroient grand'-monstre : mais s'il falloit venir en bataille et joindre contre son enemy, on les feroit fuyr du premier coup. Ainsi il nous sera facile de renverser toutes leurs objections qui n'ont qu'une apparence et ostentation vaine.

La matière de la phrase latine est distribuée sur plusieurs propositions de moindre dimension. La traduction introduit un chef d'armée qui passe ses troupes en revue, mais la clarté du français est parfaite et le mouvement de l'expression bien ordonné.

Tout au rebours de l'exemple précédent, celui qui va suivre est en longueur :

Nam si in tanta infirmitate, in qua tamen ad reprimendam elationem perfici virtutem decet, ipsis relinquatur voluntas sua, ut adjutorio Dei possint si velint, nec Deus operetur in illis ut velint, inter tot tentationes infirmitate voluntas ipsa succumberet; ideoque perseverare non possent. II, 3, 13.

Car si en si grande infirmité, dit-il, (en laquelle pour obvier à orgueil et le reprimer, il faut que la vertu de Dieu se parface) leur volonté leur estoit laissée, qu'ils peussent bien faire par l'aide de Dieu, si bon leur sembloit, et que Dieu ne leur donnast point la volonté, entre tant de tentations, leur volonté laquelle est infirme, succumberoit, ainsi ne pourroyent perseverer.

Ici la traduction présente un maximum d'exactitude, la phrase latine est suivie d'aussi près que possible, la structure est absolument correcte. Elle ne laisse rien à désirer, sinon du point de vue de la clarté.

Quelle peut être la cause de l'obscurité qu'on ne saurait y méconnaître? Si la matière est abstruse, ce serait une raison de plus pourqu'il y ait clarté dans la forme. Sauf la parenthèse, qui ne date que de 1560, la phrase se compose de la principale : *entre tant de tentations leur volonté succumberoit*. Suivent trois subordonnées : *a* celle introduite par *si* : *si . . . laissée*, *b* celle introduite par *que* : *qu'ils peussent . . . Dieu*; *c* celle introduite par *que* : *et que Dieu . . . volonté*. Il faut relire plusieurs fois l'ensemble pour découvrir que les deux propositions amenées par *que* ne sont pas coordonnées,

mais que a et c le sont (dans c *que* remplace *si* conditionnel, tandis que b, où *que* a la valeur de *afin que*, dépend de a). Une parenthèse très compliquée, une conditionnelle *si bon leur sembloit*, une adjective et une petite principale comme ajoutée après coup, achèvent de donner à l'ensemble une armature très acticulée.

En général la traduction procède analytiquement selon le génie du français. Il y a des exceptions regrettables. La phrase que nous allons citer est d'une construction rigoureuse, elle correspond fidèlement à l'original; mais l'enchaînement des propositions lui donne une lourdeur insupportable. Qu'on en juge: **Car à cela je respon, combien que la declaration en ait esté plus obscure sous la Loy, toutesfois puis que nous avons clairement prouvé qu'il ne seroit pas Dieu eternal, sinon d'autant qu'il est ceste Parolle engendrée eternellement du Pere et mesme en la personne de Mediateur qu'il a prinse que ce nom ne luy conviendroît pas, sinon pourcequ'il est Dieu manifesté en chair, item plus, que Dieu ne pouvoit estre nommé Pere du commencement, comme il a esté, s'il n'y eust eu dès lors une correspondance mutuelle au Fils unique, duquel provient tout parentage ou paternité au ciel et en la terre** (II, 14, 7). La phrase fait partie d'une grande addition datant de 1560 et se ressent peut-être des circonstances dans lesquelles l'édition définitive a été élaborée. Toujours est-il que des agglomérations pareilles font exception. Et encore, elles ne sont pas toutes à rejeter, comme en témoigne la suivante: *Et non seulement le cœur demeure tousjours mauvais, mais aussi ils hayssent mortellement la loy de Dieu: et d'autant que Dieu en est l'auteur, ils l'ont en execration, tellement que s'il leur estoit possible, ils l'aboliroyent volontiers, veu qu'ils ne le peuvent endurer commandant ce qui est bon et saint et droit, et se vengeant des contempteurs de sa majesté* (II, 7, 10). Quoique cette succession des *d'autant que, tellement que, veu que* ait de quoi nous choquer, la phrase est bâtie logiquement et offre un aspect satisfaisant.

Même si, au lieu de les diviser en quelques parties, la traduction englobe deux ou plusieurs phrases de l'original, la clarté et l'équilibre sont le plus souvent maintenus:

Nam si in Davide, Job, Samuele fuit non difficilis victoria, illic multo est facilius. Hanc enim oeconomiam et hunc ordinem in dispensando misericordiae suae foedere tenuit

Car si la victoire ne nous a pas été trop difficile en David, Job et Samuel, elle nous sera là beaucoup plus aisée, veu mesme que le Seigneur a tenu cest ordre de faire en dispensant

Dominus, ut quo propius, temporis progressu, ad plenam exhibitionem accedebatur, ita majoribus in dies revelationis incrementis illustraret.

II, 10, 20.

l'alliance de sa miséricorde que d'autant que le jour de la pleine révélation approchoit, il a voulu de plus en plus augmenter la clarté de sa doctrine.

Il en est de même pour l'exemple suivant, qui est parfaitement équilibré: *Voulant donc recevoir Abraham, Isaac et Jacob et toute leur race en l'esperance de l'immortalité, il leur promettoit la terre Cănaan en heritage: non pas afin que leur affection s'arrestast là, mais plustost afin que par le regard d'icelle, ils se confermassent en certain espoir du vray heritage qui ne leur apparoissoit point encore, et afin qu'ils ne s'abusassent point, il leur adjoustoit aussi une promesse plus haute, laquelle leur testifioit que ce n'est pas là le souverain et principal bien qu'il leur vouloit faire* (II, 11, 2). D'ailleurs, il y a des phrases bien plus brèves et qui pourtant pèchent par un certain degré de lourdeur: *Car si nous sommes detenus comme liez de nostre cupidité, en laquelle regne peché, pour n'estre libres à obeir à nostre Pere, il ne nous faut pour nostre defense alleguer ceste necessité, de laquelle le mal est au dedans de nous et nous est à imputer* (II, 8, 2). Ici, la conditionnelle (ou concessive, s'il on veut) est trop éloignée de la principale, ce qui nuit à la clarté aussi bien qu'à l'ordre, tandis que la présence de deux adjectives, qui sont toutes deux explicatives, entrave considérablement le développement de la phrase.

Le passage suivant nous fournit une période boiteuse: *Car le Seigneur voulant enseigner toute justice en sa Loy, l'a tellement distinguée qu'il a assigné la premiere* (sc. table) *aux offices dont nous sommes redevables pour honorer sa majesté, la seconde à ce que nous devons à nostre prochain, selon charité* (II, 8, 11). Les éléments dont cette assertion se compose sont de trop inégale longueur. *Selon charité* forme une chute de phrase un peu sèche.

D'ordinaire Calvin s'attache à bien faire tomber ses périodes. On reconnaît à cela l'orateur qui, pour faire pénétrer ses idées dans l'esprit de son auditoire a soin de condenser une bonne dose d'énergie dans la fin de sa phrase: *D'avantage, qu'estans du tout vuides et desnuez, ils recourent à sa miséricorde, se reposans entierement en icelle, se cachans sous l'ombre d'icelle, la prenans seule pour justice et merite comme elle est exposée en Jesus Christ à tous ceux qui la cherchent, desirent et attendent par vraye foy* (II, 7, 8). Ou, plus loin, au paragraphe suivant: *La Loy nous a esté donnée afin de nous faire petits,*

au lieu que nous estions grans, afin de nous monstrier que nous n'avons point la force de nous-mesmes d'acquérir justice, afin qu'estans ainsi povres et indigens, nous recourions à la grace de Dieu. De magno dans l'original s'est amplifié jusqu'à devenir une proposition qui contribue éminemment à équilibrer le tout.

Admirable dans le dernier exemple, comme ailleurs, est l'ordre avec lequel l'auteur procède à l'expression de sa pensée. Si longue que soit sa phrase, il n'en perd pas un instant la maîtrise et fait avancer ses subordonnées comme en ordre de bataille, parallèles, coordonnées, jusqu'au point culminant de la phrase. L'énergie, déployée au commencement, se poursuit au delà de ce point et la phrase tombe magnifiquement: *Il est donc assis en haut, afin que de là espandant sur nous sa vertu, il nous vivifie en vie spirituelle, et nous sanctifie par son Esprit: afin d'orner son Eglise de plusieurs dons précieux: afin de la conserver par sa protection à l'encontre de toute nuisance: afin de reprimer et confondre par sa puissance tous les ennemis de sa croix et de nostre salut: finalement afin d'obtenir toute puissance au ciel et en terre, jusques à ce qu'il aura veincu et destruit tous ses ennemis qui sont aussi les nostres, et qu'il aura achevé d'édifier son Eglise* (II, 16, 16). Bien que construite selon l'ordre le plus rigoureux, la période est trop longue. C'est peut-être cela seul qui l'empêche d'être toute classique. Ce qu'il y a de sûr, c'est que Calvin a écrit des phrases qui, sauf certaines particularités de vocabulaire et de syntaxe, auraient pu couler de la plume de Bossuet et qui lui auraient fait honneur: *Toutesfois comme au monde l'estat prospere d'un peuple sera estimé, partie quand il aura provision de tous biens à souhait, et sera paisible au dedans: partie quand il sera bien muni de force pour se defendre au dehors contre ses ennemis: aussi Jesus-Christ garnit et pourvoit¹⁾ les siens de toutes choses necessaires au salut de leurs ames, et les arme et equippe pour avoir vertu inexpugnable contre tous assaux des ennemis spirituels* (II, 15, 4).

Il est vrai que, souvent, ces périodes sont soutenues, quelquefois même gênées, par la solide charpente qu'offre l'original latin. Mais ce n'est pas toujours le cas. Dans le passage suivant, par exemple, le latin n'a que quelques mots et voyez quelle magnifique euphonie il s'en dégage dans la traduction: *Mais pour satisfaire à nostre redemption il a fallu eslire un genre de mort, par lequel il prist à soy ce que nous avons mérité: et nous ayant acquité de ce que nous*

1) Ici comme dans bien d'autres endroits l'auteur écrit *prouvoir* pour *pourvoir*.

devions, nous delivrast (damnationem ad se traducens et piaculum in se recipiens) — II, 16, 5. Ceci c'est de la véritable prose rythmée, cet apanage des grands lyriques parmi les prosateurs. *Le Pere estant infini en soy s'est rendu fini en son Fils, d'autant qu'il s'est conformé à nostre petitesse, afin de ne point engloutir nos sens par l'infinité de sa gloire* (II, 6, 4). Voilà une phrase qui non seulement pour le fond, mais encore pour la forme, fait songer à l'auteur des Pensées.

Devant des phrases pareilles on comprend M. Lanson ¹⁾, qui avoue être stupéfait chaque fois qu'il lit l'Institution française. Sans aucun éclat extérieur d'éloquence, elles sont harmonieuses, rythmées, amples, nombreuses comme la meilleure prose classique et indiquent la voie où Bossuet, Jean-Jacques et Chateaubriand se couvriront de gloire.

De place en place la traduction pêche par **obscurité**.
Défaillances ²⁾.

Au II, 8, 7, (1541) l'auteur oppose l'interprétation de la Loi que donnait Jésus à celle fournie par les Pharisiens. Ceux-ci, enseignent que „celuy qui ne commettrait rien par œuvre externe contre la Loy, estoit bon observateur d'icelle", mais, ajoute l'auteur, „Jesus redargue cest erreur: assavoir qu'un regard impudique d'une femme, est paillardise." L'emploi de *assavoir* est malencontreux, *cest erreur* se rapportant à ce qui précède. De plus *un regard d'une femme* est une tournure obscure. Aussi la révision de 1562 le change-t-elle en *un regard impudique sur une femme*, ce qui est une amélioration.

nec male fieri putatur quia in tantae improbitatis possessionem longa et impunita audacia ventum est.

II, 8, 25; 1541.

et pense-on que ce n'est point mal fait, pour ce que les hommes par leur licence sont venuz quasi *en possession de ce faire*.

La phrase française, en elle-même, est à peu près inintelligible: la force du génitif objectif, *improbitatis possessionem*, se perd dans *en possession de ce faire*.

Maledictionem et iram Dei a qua se tutum esse noverat non timuisse . . .

II, 16, 12; 1560.

que Jesus Christ ait craint la malediction et l'ire de Dieu de laquelle il se sentoit assuré.

L'obscurité provient ici de ce que l'auteur, comme ailleurs, rend l'ablatif latin avec *ab* par *de* en français.

¹⁾ *Art. c.*

²⁾ Comme on pense trop souvent que les faiblesses du texte français ne datent que de la rédaction définitive et sont dues à l'inadvertance du réviseur, j'indiquerai chaque fois à quelle édition les passages qui vont suivre se rapportent.

Parquoy il ne faut douter que le Seigneur ne constitue ici une reigle universelle, selon que nous recognoissons chacun nous estre ordonné de luy pour superieur que nous leur portions honneur, reverence et amour (II, 8, 36; 1541). Sans le latin: *prout quemque novimus esse nobis ejus ordinatione praefectum*, la traduction serait incompréhensible.

D'autres passages accusent une certaine **maladresse**:

Testatur in epistola ad Romanos, non
esse volentis, neque currentis, sed
miserentis Dei. II, 5, 4; 1541.

. . . que la justice n'est point au
vouloir ny *en la course de l'homme*
mais en la miséricorde de Dieu.

Plus loin, II, 5, 17, le texte (Rom. 9, 6) est très correctement rendu: *le salut n'est point en la main de celui qui veut, ne de celui qui court, mais en la miséricorde de Dieu*. Mais, dans le raisonnement qui suit, on lit: *qu'il y a quelque partie debile de soy en la volonté et en la course* (conatus) *de l'homme*, et plus loin encore: *il y a donc quelque volonté et quelque course*.

Sed spem in coelo repositam annuntians. II, 10, 3; 1541.

Mais demonstrent l'esperance laquelle
leur est préparée au ciel.

Demonstrer pour annuntiare et surtout *preparer pour reponere* ne sont pas ce qu'il y a de plus réussi en matière de traduction.

En d'autres endroits la traduction pêche par une certaine **lourdeur** qui est étrangère au latin, mais qui provient pourtant de ce que le traducteur s'attache trop à la lettre de l'original. Plus haut nous en avons déjà donné un exemple qui est de 1560. En voici deux autres qui se trouvent insérées au texte français dès 1541: *Car toute ceste vie est comme une course, de laquelle quand nous viendrons à la fin, le Seigneur nous fera ce bien que nous parviendrons à ce but lequel nous poursuivons maintenant: combien que nous en soyons encore loin* (II, 7, 13).

Laquelle chose quand nous leur concederons en partie, toutesfois si turons-nous tousjours cela, veuillent-ils ou non, que Job ne pouvoit pas parvenir . . . (II, 10, 19).

Parfois la lourdeur s'allie avec une **absence totale d'euphonie**:

Si on adresse sa pensée à la raison pour laquelle le precepte a esté donné, assavoir qu'en un chacun precepte on considere à quelle fin il nous a esté donné de Dieu (II, 8, 8; 1541).

Les ignorans . . . s'esmerveillent comment il y a une telle varieté en Dieu: c'est puis qu'il a esté si prompt et subit anciennement à

se venger rigoureusement des hommes incontinent qu'ils l'avoient offensé; comment à present, comme ayant moderé sa colere, il punist plus doucement et peu souvent (II, 11, 3; 1541). *Prompt, subit, incontinent* se couvrent. La succession de *comment* et de *comme*, ainsi que celle de tous ces adverbes en *-ment* ou *-ent*, est insupportable.

Il est requis que le Sacrificateur pour nous faire ouverture de grace, et appaiser l'ire de Dieu, intervienne avec satisfaction; dont il a fallu que Jesus-Christ, pour s'acquitter de cest office, vinst en avant avec sacrifice (II, 15, 6; 1560). La rencontre de *sacrificateur*, *satisfaction*, *sacrifice* dans un espace aussi restreint n'est pas heureuse, tandis que *office* et *sacrifice* forment une rime accidentelle qui gêne la chute de la phrase.

Le style laisse encore parfois à désirer au point de vue de la **pureté**:

Le second (sc. testament) *les delivre et affranchist en liberté* (II, 11, 9; 1541), fournit un pléonasme malencontreux. *Encore que l'estat* (integritas) *de l'homme n'eust pas esté ruiné* (II, 12, 7; 1560). *La fin est, pource que Dieu veut que l'ordre qu'il a constitué soit entretenu qu'il nous faut observer les degrez de preeminence comme il les a mis* (II, 8 35; 1541). On peut alléguer ici comme excuse que Calvin, à chaque commandement qu'il traite, au ch. 8 du livre II^e, commence par dire: *la somme est la fin est*

B. OBSERVATIONS QU'AMÈNE UNE COMPARAISON DES TEXTES FRANÇAIS ENTRE EUX

Style-clarté. Les révisions auxquelles Calvin a soumis le style de la traduction révèlent d'abord un souci évident de clarté, de logique, d'exactitude.

Il y a des mots, comme *item* ou *secondement* qui, sans avoir la moindre valeur artistique, sont chers aux lecteurs d'un ouvrage difficile, pour la bienfaisante influence qu'ils exercent dans un raisonnement serré. Calvin sait les intercaler à propos au cours de la révision. Tel II, 14, 7: *Ils s'escarmouchent fort en alleguant ces passages pour maintenir leur erreur: c'est que Dieu n'a point espargné*

son propre Fils. Item, que Dieu a commandé à l'Ange, que ce qui seroit nay de la vierge, fust nommé Fils du Souverain.

Quelquefois les additions, que l'auteur estime nécessaires pour la clarté, ne sont pas sans nuire tant soit peu à l'aspect de la phrase: *Nous prendrons plustost occasion de faillir en un seul mot, que nous serons instruits à la verité par une longue oraison* > ... *que par une longue glose qui y sera adjoustée* (II, 2, 7). A en juger sur l'apparence, la leçon de 1541 est préférable à la longueur de la nouvelle rédaction. Pour le sens il en est autrement. *Oraison* (oratio) équivaut ici à explication et s'emploie comme antithèse avec *verbulum unum* = *franc arbitre*. Voici à quoi aboutit le sens de la phrase: le terme franc arbitre, quoique dangereux en quelque sorte, peut s'employer, à moins d'être pourvu d'une explication, d'une glose: *je dy au contraire que vue l'inclination naturelle qui est en nous à suyvre fausseté et mensonge, nous prendrons plustost occasion de faillir en un seul mot, que nous serons instruits à la verité par une longue glose qui y sera adjoustée.*

La premiere liberté a esté de pouvoir non point pecher > ... *de pouvoir s'abstenir de pecher* (II, 3, 13). Ici la clarté gagne au remplacement, au détriment de l'énergie expressive. La nouvelle rédaction efface quelque peu l'antithèse entre la liberté *de pouvoir ne pas pécher*, c'est-à-dire la liberté d'Adam, et la faculté de *ne pas pouvoir pécher*, la liberté des saints: *posse non peccare* et *non posse peccare*.

Dans la plupart des cas, cependant, les changements qui contribuent à rendre la prose plus limpide, amènent en même temps une amélioration dans la forme extérieure.

Toutesfois il nous faut considerer à quelle fin ceste congnoissance de Loy a esté donnée aux hommes: et lors il apparoiſtra jusques où elle nous peut diriger au but de raison et verité > ... *et lors il apparoiſtra jusques où elle nous peut conduire pour tendre au but de raison et de verité* (II, 2, 22). En 1541 cette phrase offre quelque chose qui cloche: le verbe est accompagné de deux circonstanciels de lieu qui se couvrent, donc s'excluent. En 1545 l'auteur, pour remédier à l'inconvénient, écrit: *jusques où elle nous peut diriger pour tendre au but de raison et de verité*, et attribue ainsi à *diriger* le complément *jusques où* et à *tendre* le complément *au but*. Non content de l'avantage acquis, l'auteur en 1560 remplace *diriger* par *conduire*. Il fait bien: dans *diriger* et *tendre* l'idée de direction est trop saillante pour souffrir que les deux verbes se succèdent immé-

diatement sans redondance. Le voisinage de *conduire* et *tendre* n'a rien de compromettant¹⁾).

Au II, 5, 10, *exposer une condition* devient *proposer une condition*.

Au II, 2, 10, *que nous soyons contens en nous-mesmes* devient *que nous soyons contens de noz personnes*.

Au II, 8, 1, nous lisons: *nous avons monstré, qu'on ne le peut concevoir selon sa grandeur, que incontinent ceste pensée ne vienne en l'entendement, qu'il est seul: à la majesté duquel appartient souverain honneur*. Cette phrase a beau être la traduction exacte de: *quin statim occurrat, eum unum esse cujus majestate summus cultus debeatur*, elle n'en est pas moins obscure pour cela. La rédaction de 1560 est de beaucoup préférable: *nous ne le pouvons concevoir en sa grandeur que sa majesté ne nous saisisse pour nous rendre obligez à le servir*.

En l'ame humaine reside la raison > *La raison gist en l'entendement* (II, 2, 2). Dans le passage où cette assertion est prise, il s'agit justement de la distinction entre l'entendement et le cœur, qui forment ensemble l'âme humaine. De plus, il y est question de *situer* les facultés de l'âme: *entendement*, le mot important, a l'accent dans la phrase de 1560, ce qui n'est pas le cas pour le mot important de l'ancienne rédaction.

Au II, 8, 17, *La premiere reprime nostre temerité, à ce que ne presumions d'assujettir à nostre sens Dieu, qui est incomprehensible*; 1541 avait à *nostre sens* après *incomprehensible*, ce qui aurait prêté à l'équivoque.

Au II, 8, 5, il y a: *Car ceste affectation folle.... s'est tousjours monstrée*; 1541 avait *car en tout temps* (omnibus saeculis), offrant ainsi un pléonasme. Au II, 8, 2, on lit: *et neantmoins ils perissent par leur propre faute et non par quelque haine inique de Dieu*; 1541 n'a pas *quelque*. La rédaction définitive, par ce mot, confère à la phrase une teinte de respect. Dans l'exemple suivant, le texte de 1560, par le déplacement de l'adverbe arrive à une plus grande énergie expressive: *desquelz la consideration nous contraindroyt le plus souvent à les hayr plus qu'à les aymer* > *nous contreindroit souvent à les hair qu'à les aimer* (II, 8, 55). De même dans le passage suivant: *or il ne esmeut pas nostre volonté comme on a longtemps imaginé* > *or il esmeut nostre volonté, non pas comme on a longtemps imaginé* (II, 3, 10).

1) Plus loin, nous constaterons que 1560 proscrit constamment à peu près de l'ancien texte *diriger*, un néologisme.

Style-esthétique. A plusieurs reprises nous avons eu l'occasion de constater que Calvin, malgré son austérité veille avec sollicitude à l'extérieur de sa prose. Bien des corrections de la nouvelle rédaction doivent leur existence à ce souci. D'abord, aux endroits où il arrive à l'ancienne édition d'être monotone, la nouvelle a une tendance prononcée à varier le discours.

1541. sinon qu'il parvinst jusques à luy. Or qui estoit la creature, qui y peust parvenir? Eust-ce esté l'un des enfans d'Adam? . . . Eust-ce esté quelqu'un des Anges?

1560. . . . qu'il ne luy fust familier. Et qu'est-ce qui en fust approché? Se fust-il trouvé quelcun des enfans d'Adam? . . . Quelcun des Anges y eust-il suffit? II, 12, 1.

D'un côté donc *parvenir, parvenir, eust-ce esté, eust-ce esté*, de l'autre: *luy estre familier et approcher, se fust il trouvé et y eust-il suffit*.

C'estoit à luy à faire d'engloutir la mort. Qui pouoit faire cela sinon la vie? C'estoit à luy à faire de vaincre le peché. Qui pouoit faire cela sinon la justice?

Il falloit qu'il engloutist la mort: et qui en fust venu à bout, sinon la vie? C'estoit à luy de vaincre le peché et qui est-ce qui le pouoit faire sinon la justice? II, 12, 2.

La monotonie du vieux texte disparaît entièrement. Au lieu de la tournure longue et incolore, *c'estoit à luy à faire de*, répétée deux fois, le nouveau texte donne des expressions très simples, mais bien variées. De plus, s'il y a dans ce petit espace quatre fois le verbe *faire* en 1541, la nouvelle rédaction le supprime au milieu, le remplace dans la première phrase par *faillor* et *en venir à bout* et le garde seulement une fois.

En ce faisant, ilz renversent la Foy, laquelle ne peut consister fermement, sinon estant appuyée sur ce fondement.

. . . . desquels ils renversent la foy, laquelle ne peut consister qu'estant appuyée sur ce fondement.

II, 12, 3.

La disparition des circonstanciels *en ce faisant, fermement* allège singulièrement la phrase¹⁾. Dans un texte où *malediction* revient à plusieurs reprises (II, 7, 15), *condition* prend une fois la place de *malediction*. Pareillement *consacrer*, correction pour *confermer* dans

¹⁾ M. H. Châtelain, dans son bel article sur la forme de l'*Institution (Foi et Vie*, 1909) prétend que Calvin n'a pas été indifférent à la qualité phonique des mots et que c'est là un des motifs du bannissement de tant d'adverbes en *-ment* et de tant de substantifs en *-ion*. Tout en reconnaissant la valeur de l'assertion générale, nous avons rencontré, pour autant que se sont étendues nos investigations, trop peu d'exemples de disparitions pareilles pour faire nôtre l'opinion du regretté philologue.

un contexte où ce mot est fréquent (II, 11, 4). *Attribuer, attribuer* dans une seule phrase devient en 1560 *assujettir, réserver*, tandis que *attribuer* est réservé pour la parenthèse qui suit et qui est une insertion au nouveau texte (II, 2, 5). Au II, 3, 14, se présentent abondamment les termes de *vouloir* et de *volonté*, aussi *de son bon vouloir* se trouve-t-il être remplacé par *de son bon gré*. *Ne se moque-t-il pas purement du titre qu'on luy baille, luy donnant le franc-arbitre* (II, 2, 8); en 1541: *en luy baillant*.

Or il ne peut challoir si on entend icy serment solennel, *qui se fait* en jugement: ou *qui se fait* en parolles privées.

. tesmoignage solennel *qui se rend* en jugement ou qui gist en parolles privées. II, 8, 47.

Nous rappelons que les images du texte français n'émanent guère spontanément du français lui-même, mais qu'elles ont, pour la majeure partie, leurs origines dans le texte latin. Pourtant, à l'égard des modifications apportées au cours des révisions, on peut constater une tendance à poursuivre, à épuiser les métaphores:

Si 1541 parle *de petites estincelles corrompues*, 1560 dit: *nous avons seulement des petites estincelles de bien, allumées de nature en nostre esprit, lesquelles sont esteintes aisement par fausses opinions* (II, 2, 3). *Etincelles allumées qui s'éteignent*, c'est bien l'image complète, la métaphore achevée.

Dans l'exemple suivant, la continuation de la figure a un certain goût qui n'est plus de nos jours: *et de faict quel aveuglement plus grand pourroit on imaginer: que d'esperer expiation de ses pechez de la mort d'une beste brute, ou cercher la purgation de son ame en l'aspersion corporelle d'eauë* > . . . *d'esperer la purgation de ses pechez ou chercher le lavement de son âme*¹⁾.

En revanche, la correction constitue une amélioration dans les passages suivants: *l'ame estant submergée en ce gouffre d'iniquité* > . . . *abysmée*, etc. (II, 3, 2). *Puisque nous avons veu que la seigneurie du peché, apres avoir subjugué le premier homme*, etc. > *Puis que nous avons veu que la tyrannie de peché, depuis qu'elle a asservy le*

1) Il est à peu près sûr que *lavement* n'a pas d'autre sens ici qu'action de laver (une fois en 1560 *lavement* remplace *ablution* de l'ancien texte, II, 7, 17). Prise en elle-même, la phrase fait songer de loin à *la Seringue spirituelle pour les âmes constipées en dévotion* du R. P. Garasse dont parle si spirituellement Emile Colombey (*Ruelles, Salons et Cabarets*, p. 194).

premier homme (II, 2, 1). Les deux termes de la rédaction définitive de ce dernier exemple, évoquent davantage *l'assujettissement misérable à tout mal*, dont il est question dans le titre du chapitre.

Style-côté oratoire. Quoique la plus ancienne Institution française ait des qualités de style, qui font d'elle un chef-d'œuvre incontesté de prose soutenue et qu'elle fasse époque bien plus que les versions ultérieures, à un seul égard elle le cède à la traduction définitive. Un emploi journalier de la parole vivante, une production abondante de toutes sortes d'écrits, lettres, pamphlets, commentaires, etc., valent à Calvin au cours des années une facilité qui aurait marqué la décadence de son talent s'il n'avait pas toujours eu à dire des choses nouvelles. Le grand prosateur de 1541 est devenu en 1560 un prosateur consommé. Dans l'intervalle sa langue s'est amplifiée, arrondie, équilibrée, et elle atteint ainsi un degré de perfection où l'ancienne édition ne parvient guère. Ce n'est pas à dire qu'il soit toujours facile de reconnaître la supériorité oratoire de 1560 ou qu'en lisant la grande édition on soit à même de montrer au doigt les anciens passages et les parties remaniées ou nouvelles, mais ce qu'il y a de sûr, c'est que celles-ci présentent un type de phrase rare, pour ne pas dire introuvable, dans la vieille édition: *Car puisqu'il n'est terrien ne charnel, pour estre sujet à corruption, mais spirituel: il nous attire là haut et introduit à la vie permanente, afin que nous passions doucement et en patience le cours de ceste vie, sous beaucoup de miseres, faim, froid, mespris, opprobres, toutes fascheries et ennuyes, nous contentans de ce bien seul, d'avoir un Roy qui ne nous defaudra jamais qu'il ne nous subviennne en nos necessitez, jusques à ce qu'ayans achevé le terme de guerroyer nous soyons appelés au triomphe* (II, 15, 4). Ou bien la phrase déjà citée 1): *Le Pere estant infini en soy, s'est rendu fini en son Fils d'autant qu'il s'est conformé à nostre petitesse, afin de ne point engloutir nos sens par l'infinité de sa gloire* (II, 16, 4). Ou encore: *Mais pour satisfaire à nostre redemption, il a fallu eslire un genre de mort, par lequel il prist à soy ce que nous avions mérité: et nous ayant acquité de ce que nous devons, nous delivrast* (II, 16, 5), cette belle période sortie de quelques mots de latin.

Pour mesurer la distance entre les deux rédactions, rien n'est curieux comme le rapprochement des traductions successives d'un même texte latin:

1) p. 80.

Sed enim illi quoque opus habebant capite, per cujus nexum solide et indistracte Deo suo cohaerent (II, 12, 1), devient :

1541. Mais tous aussi avoient affaire d'un chef par lequel ilz fussent parfaitement conjoinctz avec leur Dieu.

1560. Mais tous aussi bien avoyent besoin d'un chef par la liaison duquel ils fussent affermis pour adherer à Dieu à jamais.

Ejus erat mundi et aeris potestates profligare: quis hoc poterat nisi virtus et mundo et aere superior (II, 12, 2), devient :

C'estoit son office de subjuguier les puissances de l'air, qui sont les Diables. Qui pouvoit faire cela sinon une vertu superieure à l'air et au monde ?

C'estoit à luy de destruire les puissances du monde et de l'air : et qui eust peu acquerir telle victoire, sinon celui qui est la vertu surmontant toute hautesse ?

At ex multis diligenda sunt ea potissime quae animis in vera fiducia aedificandis conducere queant (II, 13, 1), devient :

Mais il fault choysir ceux là qui peuvent edifier noz cœurs en vraye fiance.

Il nous est utile de choisir principalement ceux qui peuvent servir noz ames en foy et en vraye fiance de salut.

Il va sans dire que cette évolution ne se révèle pas partout dans une égale mesure. Maint endroit du nouveau texte est *autrement* rédigé mais ni supérieur, ni inférieur sous aucun rapport à la vieille rédaction. Peu importe que l'auteur ait mis : *Ceste observation sera grandement utile pour nous despescher de beaucoup de scrupules*, ou : *Ceste observation servira grandement à soudre beaucoup de scrupules* (II, 14, 4).

La forme nouvelle, plus oratoire, de la prose de Calvin a, comme on le comprend, les défauts de ses qualités. La facilité apparente avec laquelle les périodes sont lancées, conduit quelquefois à une espèce de verbiage à côté duquel la sobriété du vieux texte fait un salutaire effet :

Ce qui nous estoit propre, il l'a receu en sa personne, à fin que ce qu'il avoit de propre, nous appartint : et ainsi qu'il fust communement avec nous et Filz de Dieu et Filz d'homme.

Luy n'a point desdaigné de prendre ce qui nous estoit propre, pour estre fait un avec nous et nous faire compagnons avec soy de ce qui luy estoit propre, et par ce moyen d'estre pareillement avec nous Fils de Dieu et Fils d'homme. II, 12, 2.

Il se pourrait que l'auteur fût plus explicite dans la dernière rédaction que dans la première, qu'il exprimât le mystère de la réunion des deux natures du Christ avec plus de clarté dans le deuxième que dans le premier texte. Tout cela n'empêche pas que, comme forme, celui-ci l'emporte sur celui-là.

L'abus des adjectifs, le défaut commun à tant d'orateurs qui ont la parole trop facile, joue souvent un rôle assez gênant dans la dernière rédaction: *L'humilité* devient *la condition basse et contemptible* (II, 16, 11). Une *irreligieuse affectation de religion* change en une *affectation folle de religion desreiglée*, tandis que le latin ne change pas: *haec irreligiosa religionis affectatio* (II, 8, 5).

En présence de pareils passages on s'explique aisément la prédilection que tant de connaisseurs du XVI^e siècle, comme M. M. Lanson, Lefranc et Chamard, ont pour le plus ancien texte français de l'Institution.

CHAPITRE II

Le lexique

Ce que nous avons dit du style de Calvin en général, s'applique très spécialement à son vocabulaire: l'auteur a dû se le créer dans une certaine mesure, et l'étude du lexique de l'Institution tel qu'il est et tel qu'il se forme à travers les remaniements successifs est des plus intéressantes.

Un des soucis les plus évidents du traducteur paraît être celui de bien choisir ses mots. Tout en soignant son vocabulaire, il poursuit un but à la fois esthétique et pratique; esthétique, parce qu'il s'ingénie à rendre en langue vulgaire la grande beauté de l'original, pratique en tant qu'il veut être compris des petites gens.

Au chapitre précédent nous nous sommes efforcé de prouver que, malgré la peine que se donne l'auteur, la traduction demeure au-dessous du latin pour le coloris comme pour l'énergie de l'expression.

Il n'en est pas moins vrai que les traductions françaises portent toutes les marques d'être *travaillées* en ce qui concerne le vocabulaire: Dans l'Espistre au Roy Calvin introduit à la page 22 ses adversaires, qui lui reprochent de faire violence à la tradition ou, comme ils le disent avec une parole des Proverbes, „d'outrepasser les bornes qui ont été mises de noz peres". Le défenseur de la doctrine nouvelle leur sert la réplique: Personne plus qu'eux-mêmes ne s'est écarté de ce qui avait été une fois établie c'est-à-dire de la conception de l'Eglise primitive. Et avec une monotonie, fatigante à dessein et qui, pour le dire familièrement, a pour but de leur rabattre les oreilles de leur propre accusation, Calvin revient à la

charge. Mais que de variété dans cette monotonie: *Ses adversaires pourquoi arrachent-ils les bornes des Apostres?* S'ils veulent que les limites soient observées, pourquoi les outrepassent-ils si audacieusement? Ils rompent les limites, quand ils . . . Ils ont outrepassé ceste borne . . . Il s'en faut beaucoup qu'ils ne gardent ces limites . . . Ils ne regardent ceste borne. Ils excèdent donc la mesure. Ils ont osté ces limites. Ils ont oublié ceste borne. Ils sont eschappés outre ceste borne. Ils ne se sont point tenus en ces barres. Ceux-cy rompent bien telle borne. Se gardent-ils dedans ces marches, quand ils ne font autre chose en toute leur vie que d'ensevelir et d'obscurcir la simplicité de l'Ecriture? Mais combien loin s'espandroit mon propos, si je vouloye annombrer combien hardiment ils rejettent le joug des Peres, desquels ils veulent estre veus obeissans enfans?

Un peu plus épars, ce trait de la traduction se retrouve partout: Au II, 8, 20, où le second commandement est traité, on lit: *ceste punition advient; l'enfant ne souffrira point la peine pour le péché de son pere; ils enduroyent tant de maux; ils endurent pour leurs propres fautes; il les punit; la ruine est appareillée à tous ceux qui . . . ; ils périssent par leur propre iniquité.*

Même, il se produit que la traduction, quant au choix des mots, est plus „travaillée” que l'original. C'est ainsi que, pour ne citer qu'un exemple dans une seule phrase au II, 6, 2, où le latin présente deux fois *percutere foedus*, on lit *établir alliance de paix* et *ratifier alliance permanente*.

Le redoublement. Là où un seul mot dans la traduction n'arriverait pas à couvrir entièrement le sens du mot latin, l'auteur a souvent recours à l'emploi de deux mots: *il nous faut toute nostre vie aimer justice et appliquer nostre étude à icelle* (*colere justitiam*) — II, 8, 2; *la hardiesse et intemperance* (*lascivia*) *de l'entendement humain* (II, 8, 5); *sa faveur et liberalité* (*benignitas*) — II, 5, 9¹).

D'autres fois le second terme, plus populaire, sert à expliquer le premier, plus ou moins savant: *propice ou enclin à merci* (*exorabilis*) II, 6, 3; *ni efficace ni fermé* (*inefficax*) — II, 11, 4; *prerogative et dignité* (*praestantia*) — II, 13, 3.

Il arrive encore que le traducteur use de deux mots quand le second

¹) L'édition de 1541 avait ici *benignité* mais, comme presque partout ailleurs, l'auteur, lors de la rédaction définitive, évite de se servir de ce substantif.

renchérit sur le premier et qu'ils forment ainsi une sorte de gradation ascendente: *la cheute et revolte d'Adam* (II, 10, 7), *mettre bas et aneantir* (II, 1, 9).

On pourrait voir dans le redoublement aux exemples précités une manifestation du génie de Calvin qui le fait triompher des obstacles rencontrés au cours de la traduction. Les cas sont pourtant assez fréquents où cet emploi de deux mots pour un seul équivalait à une redondance et ne manque pas de relâcher sensiblement la force du discours, et alors ils constituent une des faces de la prose du XVI^e siècle en général. Dans la Deffence et Illustration de la langue francoyse¹⁾, je note au hasard de la lecture: *copieuse et riche, pauvre et nue, je confesse et soutiens, vil et abject*, etc.

Le traducteur montre un certain laisser-aller quand il jette à travers ses belles phrases des combinaisons comme: *reigle et patron, pareil et egal, but et intention, noises et combats, ferme et solide*.

Il serait superflu de dire que le vocabulaire de **Le néologisme.** l'Institution relève dans une large mesure du latin. Etant le premier à écrire un ouvrage d'une si grande nouveauté, de tant de portée et d'une si large envergure, et n'ayant à son service qu'un idiome dont tous les contemporains sont d'accord pour reconnaître l'indigence, Calvin naturellement et forcément recourt à des moyens d'expression qui ne sont pas tout à fait autochtones, à des néologismes. Et où les aurait-il pris, sinon à la source toujours jaillissante où depuis trois ou quatre siècles, tous les clercs avaient puisé, savoir le latin écrit, dont la *copia verborum* formera le fonds verbal la plus importante du français moderne? Chez Calvin il y a identité presque totale et constante entre néologisme et latinisme.

Malheureusement pour ceux qui étudient la prose ou la poésie du XVI^e siècle, il n'est pas aisé de dire ce qu'il faut, aujourd'hui, entendre par ce qui fut néologisme à cette époque-là.

On est enclin à voir dans *excogiter, extoller, contemptible, probation* (= preuve), *substance* (= fortune), *vegeter* (= renforcer), *permettre* (= sacrifier), etc., des latinismes. Le sont-ils davantage que *diriger, négliger, hésiter, obliger, certitude, débile, facile* et *discours*? On pourrait le mettre en doute. Tous ils ont été empruntés du latin à des dates qui ne diffèrent pas sensiblement. La seule différence qui existe entre ces deux groupes, c'est que les uns n'ont pas su se

¹⁾ Edition critique par M. Henri Chamard, Paris, 1904.

maintenir et sonnent faux à nos oreilles, tandis que les autres ont acquis droit de cité. En effet, ils nous paraissent si bien français. Il faut faire effort pour se figurer qu'un verbe comme *diriger* par exemple, employé aujourd'hui partout et de tous, n'a pas toujours appartenu au lexique français. Et pourtant ce fut, lors de la publication du grand livre de Calvin, un néologisme d'origine toute récente, et dans cet ouvrage même, il y a des indices irrécusables qu'il a paru tel aux yeux du Réformateur, qui, d'ailleurs, n'en a usé qu'avec la plus grande circonspection.

D'un grand nombre de mots empruntés on sait la date approximative où ils ont été employés pour la première fois et le Dictionnaire Général a eu soin de mettre ces dates à la portée de tous les étudiants. Mais ces indications ont le grave défaut de ne donner que *le premier emploi* connu ou relevé jusqu'ici dans *le français écrit et littéraire*, tandis qu'elles ne fournissent aucun renseignement sur *la fréquence* du terme à telle ou telle époque. Et c'est là pourtant ce qui importe le plus. Du fait que dans un écrit du XIII^e siècle on rencontre *discerner*, dans un autre *régime et mutation*, il ne s'ensuit pas qu'au XVI^e siècle ces termes aient moins sonné comme mots savants qu'*intercéder*, ou *difficile* que le Dictionnaire Général fait dater respectivement du XV^e et du XVI^e siècle. Il faudrait avoir à côté de la date du premier emploi des indications concernant la fréquence avec laquelle le mot en question se rencontre¹⁾. Pour la majeure partie des mots, il serait fort difficile de fournir ces indications et si l'étude comparative du vocabulaire de l'Institution dans ses différentes rédactions est instructive, c'est particulièrement parce qu'elle nous renseigne si bien à cet égard.

L'auteur se montre extrêmement discret dans l'emploi de mots nouveaux et savants. On comprend sans nulle peine combien dans son livre d'apologie et de controverse il aurait pu profiter de termes comme *culte*, *antithèse*, *orthodoxe*, *contexte*, *exégèse* et tant d'autres, tous des mots, importés au XVI^e siècle. Et pourtant, l'auteur évite de s'en servir.

Culte: *legitimum cultum* > *le droit honneur que nous luy devons*

1) Il est vrai que l'indication que tel mot se trouve dans le *Thesaurus* de Robert Estienne de 1539 ou dans celui de 1549, est particulièrement importante: Avant d'être incorporé dans un dictionnaire il faut qu'un mot soit déjà suffisamment répandu.

(II, 8, 17), ou, au même paragraphe *le droit service qui luy est deu; cultus nominis sui* > *son Eglise* (II, 8, 15). Au II, 8, 2, *cultus* est traduit par *honneur legitime*, au II, 8, 34, par le *service de Dieu*.

Antithèse. *Antithesis* est traduit au II, 17, 5, par *comparaison où il oppose l'un à l'autre*, par *comparaison* (II, 9, 4) et par *comparaison à l'opposite* (II, 3, 6).

D'autres fois un néologisme, écarté le plus souvent, est employé avec une circonspection évidente, par exemple:

Symbole. *Symbolum* est traduit par *enseigne* (II, 8, 37), *signe* (II, 15, 5), *marque visible* (II, 16, 6), *signes et sacrements* (II, 10, 5). Mais au II, 16, 5, il est dit: *Le sommaire de la foy qu'on appelle le Symbole des Apostres* et puis, après cette explication, le texte le reproduit hardiment, sans la moindre retenue: *ceste sentence a esté inserée au Symbole* (II, 16, 8), *leur chagrin de ne la point admettre au Symbole* (ibid.), et à la fin du chapitre: *l'ordre du Symbole*.

Diriger. Rien n'est curieux comme le sort de mots tels que *diriger*, *benignité* et *negliger*, à travers les éditions. Dans la plus vieille traduction on paraît s'en servir sans scrupule, quitte à les expulser avec rigueur du texte lors de la rédaction définitive. La conclusion s'impose: l'auteur se sent obligé de revenir sur une hardiesse de langue qu'il s'était permise d'abord.

Diriger est un mot du XVI^e siècle. Le Dictionnaire Général le fait dater de 1549 avec un exemple de R. Estienne. Les exemples suivants, pris en majeure partie, dans l'édition de 1541, prouvent que la date donnée par le Dictionnaire Général doit être corrigée. *Que leur fin y soit dirigée* > *que leur fin s'y rapporte* (II, 8, 15); *par laquelle noz ames soient dirigées à Dieu* > *pour s'appliquer du tout à Dieu* (II, 8, 16); *en quelle certitude et perspicuité dirige-il toute sa doctrine* > *rapporte il...* (II, 10, 15); *il dirige nos entendemens* > *il guide et conduit...* (II, 11, 1). *Diriger* se trouve encore être remplacé par *adresser*, *guider*, *conduire*, *compasser*, *tourner*, *dresser* (passim). Pourtant il paraît que le traducteur a d'autres soucis encore que celui de délatiniser le texte français de 1541. Il aime à varier son discours: dans un entourage où les termes *dresser*, *fléchir*, *tourner* reviennent à plusieurs reprises, il n'hésite pas à mettre ou à maintenir ce verbe qu'il proscrire autre part. De même pour *moderer* (= *moderari*) dont il n'use qu'exceptionnellement.

Benignité. *Benignité* ne paraît pas être un néologisme en tant que le Dictionnaire Général cite déjà un exemple datant du XII^e siècle.

D'après les mouvements du texte il en a été peut-être autrement aux yeux de Calvin. Au mot *benignité* de l'ancienne édition est substitué *liberalité* (II, 8, 18; II, 10, 9), *faveur* (II, 5, 9) *bonté et largesse* (II, 8, 37), *faveur et liberalité* (II, 5, 9). Au II, 16, 3, et au II, 16, 19, il se maintient.

Négliger. *Négliger* se présente dès le XIV^e siècle dans des textes français, ce qui n'empêche pas l'auteur de l'Institution de la traiter avec la prudence qu'il conserve à l'égard de *diriger*. *Il les néglige* devient dans la dernière rédaction *il n'en tient pas conte* (II, 2, 20); *sinon d'autant qu'en négligeant les autres* > *sinon qu'en ne tenant conte* (II, 8, 50). Au II, 4, 6, *négliger* est remplacé par *oublier*.

Pour le vocabulaire, on dirait un certain instinct qui pousse le réviseur à s'éloigner du texte latin, là même où il ne peut être question de latinismes à éviter ou à introduire: *intelligentiam peccati*, traduit d'abord par *l'intelligence de son péché*, l'est ensuite par *l'appréhension de son péché* (II, 8, 11); *in totam familiam* = *en toute sa famille* > *en tout son lignage* (II, 8, 19); *adversarii* = *adversaires* > *contredisans* (II, 10, 7); *demonstratio* = *démonstration* > *argument* (ibid.), etc.

A en juger d'après de pareils procédés, le réviseur de 1560 n'aurait eu soin que d'écarter du vieux texte les termes sentant trop le latin. Il n'en est pas toujours ainsi. Quoique le procédé inverse soit le plus fréquent, et de beaucoup, il y a des néologismes qui, lors de la rédaction définitive, prennent la place d'expressions appartenant depuis un temps plus long au lexique français. Tels sont par exemple:

Affliger, qui remplace *aflire* dans: *en toute sa vie il a tellement été tormenté et affligé* (II, 10, 11). *Affliger* est un mot du XVI^e siècle.

Impudent, qui remplace *effronté*: *qui est-ce qui eust pensé que jamais homme mortel eust été si impudent* (II, 13, 1), à quoi correspond dans la vieille édition: *qui eust attendu qu'il y eust peu avoir hommes si effrontez*. *Impudent* est du XVI^e siècle.

Infirmité remplace *imbecillité*: *il a conjoint la nature humaine avec la sienne, pour assujettir l'infirmité de la première à la mort* (II, 12, 3). *Infirmité* est du XV^e siècle.

Omettre remplace *laisser derrière*: *Il le pouvoit bien nommer Dieu ou bien omettre le nom d'homme* (II, 12, 1). Le Dictionnaire Général le fait dater de 1539.

Contrevenir remplace *contredire*: *mais il y a deux raisons lesquelles contreviennent à leur opinion* (II, 16, 8). *Contrevenir* est du XV^e siècle.

Nous avons dit plus haut que, chez Calvin, les termes de néologisme

et de latinisme se couvrent presque. Les exemples suivants serviront à prouver que l'auteur a employé également des termes tout neufs qui, n'ayant rien à faire avec le latin écrit, descendent en ligne droite du vocabulaire que le latin parlé des soldats et des colons romains ont légué à la postérité.

Advenir (subst.), remplace *futeur* (1541), *futur* (1553): *ils ne font que languir et pour l'advenir sont reservez à plus grand'peine* (II, 8, 38). Le Dictionnaire Général le fait dater de 1539.

Babil. *Tout le babil d'Osiander s'esvanouit de soy mesme* (II, 12, 7). Le mot est du XV^e siècle.

Eschappatoire. *Toutesfois elle* (sc. l'âme) *ne s'espovante pas de frayeur qu'elle ait de son jugement, en sorte qu'elle se vueille retirer ou cacher de luy, mesmes quand elle trouveroit quelque eschappatoire* (I, 2, 2). *Eschappatoire* est du XV^e siècle.

Badin. *Ils se monstrent aussi fort badins, en arguant que si Jesus Christ est pur de toute corruption, . . . qu'il s'ensuyvroit que la semence des femmes n'est pas impure, mais seulement celle des hommes* (II, 13, 4). *Badin* est un mot du XVI^e siècle d'origine provençale.

Badinage. *Osiander estime que ses badinages que j'ay refuté jusqu'icy sont comme oracles infaillibles* (II, 12, 7). *Badinage* date du XVI^e siècle.

Badiner. *Osiander badine trop sottement* (II, 12, 6). Le Dictionnaire Général lui assigne 1549 comme date. L'exemple de Calvin appartient à la rédaction de 1560.

Brocarder. *Ils font gloire de brocarder et dire des mots de gueule* (I, 4, 4). Le mot est du XV^e siècle.

Brouillon (= celui qui brouille), injure trop familière à Calvin pour qu'il soit besoin d'en citer ici des exemples. Le mot est du XVI^e siècle.

Fadaise. *Tout ce qu'on peut disputer n'est que fadaise si ce nom n'y résonne* (II, 16, 1). *Fadaise* est du XVI^e siècle.

Meslinge. *Or son astuce tend là, qu'en renversant la distinction des deux natures, Jesus Christ soit comme une masse ou un meslinge composé d'une portion de Dieu, et d'une portion de l'homme* (II, 14, 5). Le mot date du XV^e siècle.

Recit (= énumération). *Si les lecteurs aiment mieux d'ouyr un recit des tesmoignages de la Loy . . .* (II, 10, 7). Suivant le Dictionnaire Général le mot est de 1539.

Rembarrer (= repousser). *Non pas qu'il soit difficile de les rembarrer* (II, 13, 3). *Rembarrer* est du XV^e siècle.

Souillure remplace *ordure* dans la phrase suivante: *La somme donc sera, que nous ne soyons entachez d'aucune souillure ou intemperance de la chair* (II, 8, 41). *Souillure* date du XVI^e siècle.

Tardiveté. *La vigueur que nous avons à considérer les choses terrestres n'est que pure tardiveté et eslourdissement quand il est question d'aller jusques au soleil* (I, 1, 2). *Tardiveté* est de 1539 suivant le Dictionnaire Général.

Voltiger. *Ils ne font que voltiger par leur curiosité et speculations inutiles* (I, 4, 1). *Voltiger*, d'origine italienne, se rencontre en français dès le XVI^e siècle.

Voyant (= prophète). *Nous ne voyons point noz signes, disent ils: il n'y a point de Prophete entre nous: il n'y a plus de voyant* (II, 15, 1). Suivant le Dictionnaire Général *voyant* est du XV^e ou du XVI^e siècle.

L'Archaïsme. L'attitude de Calvin envers les archaïsmes est conforme à celle qu'il observe à l'égard du néologisme. Préoccupé qu'il est de rendre son texte plus intelligible, il les proscriit impitoyablement toutes les fois qu'ils nuiraient à la clarté désirable du texte. Cette fois-ci encore l'effort de l'auteur se fait dans le même sens que celui dans lequel la langue s'est développée ultérieurement.

Aflire, mot appartenant au vieux-français suivant Godefroy, remplacé par *affliger*, (voir p. 94).

Affectueusement (= serio). *Nous ne pouvons pas affectueusement aspirer à luy, devant que nous aions commencé de nous desplaire* (I, 1, 1). La dernière rédaction donne: *aspirer et tendre à luy à bon escient*.

Amoderer (= modérer). *Comme ayant amoderé sa colere, il punist plus doucement et peu souvent* (II, 11, 3); 1560 donne la forme moderne: *moderer*.

Apporter, suivant Godefroy vieux pour *rapporter*. *Une espece, à laquelle il faut apporter toutes les autres* (II, 8, 47); 1560 le remplace par *rapporter*.

Approuver, suivant Godefroy vieux pour *démontrer* (cf. approbare = faire paraître). *De laquelle Jesus Christ approuve (= confirmat) que Abraham, Isaac et Jacob ont obtenu salut et vie eternelle* (II, 8, 14); 1560 y substitue *prouver*. Plus loin le réviseur

n'y touche pas: *pourtant si nous voulons approuver nostre religion à Dieu, que nostre conscience soit pure* (II, 8, 16).

Aycer. *Les Israélites, ayantz esté longuement affligez de diverses calamitez, avoient un proverbe commun, que leurs peres avoyent mangé du verjus, et que les dens des enfans en estoient aycées* (éd. 1541, p. 136, l. 31 ss.). 1560 en fait *en estoient agacées* (II, 8, 20). Godefroy, ni dans le supplement, ni dans le corps de son dictionnaire, ne note le mot *aycer*. Diez veut mettre *agacer* en rapport avec l'allemand *hetzen* (vha.: hadzjan)¹⁾, tout en admettant la possibilité d'un rapport avec le latin *acere*. Tobler ne mentionne pas *aycer* (aicer) et fait dériver *agacer* du vieux substantif *agace* = pie²⁾. Peut-être *aycer* aiderait-elle à éclaircir les origines du verbe *agacer*.

Briganderie. *Et au contraire celui n'exerce point Regne, mais briganderie: qui ne regne point à ceste fin* (Ep. p. 10). En cet endroit la rédaction définitive change *briganderie* en *brigandage*. Autre part elle laisse subsister le mot ancien. *Par une maniere de briganderie* (II, 8, 45).

Conciter, selon Godefroy vieux pour *inciter*: *Et premierement a concité la force des hommes, pour par icele, opprimer violement la verité commenceante à venir* (Ep., p. 36). En 1560: *incité*.

Espandre. Godefroy dit qu'*espandre* s'est employé jusqu'au milieu du XVII^e siècle. Il paraît que le verbe s'est conservé en bourguignon et tout le monde connaît le participe *épars* à l'état d'adjectif. *Dieu ne fait point de plus griefves menaces aux Juifz que de les exterminer de la terre qu'il leur avoit donnée: et les espandre en nations estranges* (II, 11, 1). 1560 donne *espandre*. Ailleurs *espandre* est maintenu dans le texte: *Dieu n'avoit point voulu espandre (dispergere) la lignée de David* (II, 6, 2); *et ne sont point honteux d'espandre (vendre) en si grande clairté telles fumées* (IV, 7, 11).

Estranger (verbe). *Du temps qu'ilz estoient estrangez de la droicte congnoissance d'iceluy*. 1560 donne ici: *esgarez* (I, 4, 3).

Lyesse. Le langue moderne a conservé ce mot dans quelques locutions toutes faites. Au II, 10, 12, Calvin accompagne *liesse* d'un synonyme plus connu: *A grand peine a-il eu le moindre goust du monde de quelque plaisir ou lyesse*. Plus loin *huyle de lyesse* devient dans la nouvelle rédaction *huyle de ioye* (II, 15, 5).

¹⁾ *Wörterbuch der rom. Sprachen*, I, p. 9.

²⁾ *Altfranz. Wörterbuch*.

Nouvelleté. D'après Godefroy ce mot se dit encore au XVII^e siècle. *Mais ilz ne pouvoient pas estre si attentifz à escouter les Propheties, que la nouvelleté ne les esmeut bien fort* (II, 11, 12). 1560 le change en *nouveauté*. Dans l'Epistre *nouvelleté* se maintient: *duquel la sacrée parolle ne meritoit point d'estre notée de nouvelleté* (Ep., p. 16.).

Referer, vieux pour *raconter* (Godefroy). *Pourtant les Evangelistes referent que les Saducéens . . .* (II, 10, 9). 1560 y substitue: *racontent*. Au II, 5, 2, il cède la place à *réciter*: *desquels il refere les paroles*.

Regiber, forme vieille suivant Godefroy, dialectale suivant Littré, de *regimber*. *Car comme un cheval rebelle, disent-ilz, ayant jetté en bas son conducteur, regibe sans mesure . . .*; 1560 donne ici *regimbe* (II, 2, 3).

CHAPITRE III

La syntaxe

A plus d'un égard le XVI^e siècle a été, en France particulièrement, une époque agitée de lutttes et de tempêtes. Pour ce qui concerne la langue, c'est-à-dire la langue écrite, on a l'impression que l'éclosion puissante des idées la prend au dépourvu et qu'elle a de la peine à faire face aux exigences qui la surprennent. Elle a l'air de tâter le terrain avant d'y poser définitivement le pied, se retire quelquefois des sentiers où elle s'était engagée déjà, quitte à se lancer avec impétuosité dans un autre. La langue traverse une véritable crise auprès de laquelle la crise du français d'aujourd'hui paraît peu importante. Partout, dans l'orthographe et le lexique, dans la morphologie et la syntaxe règne la confusion. A bien des égards c'est une époque d'anarchie que caractériseraient de loin ces paroles de l'auteur anonyme du Livre des Juges: *In diebus illis non erat rex in Israel, sed unusquisque, quod sibi rectum videbatur, hoc faciebat*.

Ce qui rend l'étude de la syntaxe des différentes traductions de l'Institution si intéressante c'est que, dans l'espace de dix-neuf ans qui s'écoulent entre la première édition et la définitive, on assiste à la vie du langage, on voit les formes évoluer, cela veut dire très souvent hésiter, mais non moins souvent se moderniser, se régulariser, s'assouplir, se préciser.

Rajeunissements de syntaxe.

Les endroits sont nombreux dans la rédaction française définitive où, la pensée ne subissant aucune modification, l'auteur établit une correction dans la forme extérieure de ses phrases, une retouche qui rapproche davantage sa prose du français moderne. Quoique Calvin ne soit nulle part archaïsant de propos délibéré, comme le fut quelquefois Rabelais par exemple, il reste çà et là dans la vieille édition et même plus tard des vestiges de l'ancienne langue

Mon (= certainement): *Mais assavoir-mon* (vero) *si les Eglises ont adjousté foy à son tesmoignage* (IV, 7, 11)¹).

Illec (= là): *Il s'ensuit donc qu'il a colloqué illec le siege de sa primauté* (IV, 6, 11).

Mesmemment (= surtout). *N'exaucera-il point les pleurs et gemissemens de ses enfans le prians pour euxmesmes, mesmemment puisqu'il les y convie et exhorte* (III, 20, 37).

Non devant verbe: *Je respon que non font* (IV, 20, 19). *Ceste coustume est receue et usitée, de non ordonner pour Pasteurs des Eglises, sinon barbiers, cuisiniers, . . .* (IV, 5, 2).

Or, il est curieux de voir que, dans les rédactions successives souvent les archaïsmes se trouvent être proscrits, et remplacés par des tournures plus jeunes. Et là où la langue du XVI^e siècle semble hésiter, Calvin se décide fréquemment pour le sens dans lequel le français s'est développé ultérieurement. Quelquefois même, comme guidé par ce qu'on serait tenté d'appeler un certain flair, l'auteur de l'Institution est en avance sur son temps. Sur les points en litige, qui ne se résoudront qu'au cours du XVIII^e siècle, il statue conformément à l'arrêt suprême prononcé par l'usage moderne.

Si explétif, intraduisible et si fréquent dans les écrits du moyen-âge²), se maintient jusqu'au XVII^e siècle³). Un des rares endroits de l'ancienne édition, où il se rencontrait dans la matière du II^e livre, le supprime en 1560: *or il n'y a nulle doute que la grace de Christ ne soit nostre par communication, et que par icelle nous n'ayons vie* (II, 1, 6); en 1541: *Or s'il n'y a . . .*⁴).

1) Le même *mon* s'emploie encore chez Molière: „Ça mon, ma foi, j'en suis d'avis, après ce que je me suis fait.” (*Le Bourgeois Gentilhomme*, I, sc. II.)

2) Clédât, *Chrestomathie du Moyen-âge*, II, p. XXXI.

3) Brunot, *Hist. de la langue fr.*, II, p. 378. Si présente beaucoup d'analogie avec le *ja* explétif des Allemands et des Hollandais du côté de Groningue.

4) Un autre exemple de ce *si* se rencontre au premier livre (éd. de 1541): *Si n'est-il pas toutesfois aisé* (II, 1, 1). La nouvelle rédaction fait disparaître toute la phrase.

Non-emploi de *il* dans les locutions impersonnelles. *Il* est, au XVI^e siècle, plus souvent supprimé que les autres pronoms. Cependant, chez Calvin il manque rarement. *Et ne faut que celui qui . . .* (II, 8, 43). *Et n'est pas sans cause qu'il requiert* (II, 8, 51). Une fois, au II^e livre, 1560 l'intègre: *Par ainsi il ne sera point nécessaire* (II, 5, 6), en 1541: *par ainsi ne sera . . .* Pour la suppression des autres pronoms personnels, elle est rare dans l'Institution: *Car voulant espovanter les Corinthiens, . . . il use de ceste preface* (II, 10, 5). Anciennement il y avait *use* sans pronom. Par contre 1561 offre: *à ce que ne presumions d'assujettir Dieu* (II, 8, 17), tandis qu'on y lit en 1541: *à ce que nous ne presumions*¹⁾.

Absence de l'article. Dans la vieille langue l'article manquait le plus souvent devant les noms abstraits²⁾. C'est ainsi que nous lisons: *Davantage, que justice et droiture luy sont plaisantes, au contraire iniquité abominable* (II, 8, 2), 1560 introduit l'article au II, 1, 7: *estant souillé par le peché*, anciennement: *par peché*; au II, 8, 45: *lesquelles choses ne viennent point à la cognoissance des hommes*, anciennement: *à congnoissance*. C'est ainsi que *charité-sujet* (II, 8, 51), *unité-compl. direct* (II, 10, 2), *hayne-compl. indirect* (II, 8, 4), sont employés sans article en 1540 et avec l'article en 1561.

Dont pour d'où. L'emploi de *dont* pour *d'où* ne se rencontre en français moderne que dans les locutions figurées où il s'agit d'exprimer une descendance³⁾. Il est très fréquent, entre autres, chez Racine et Corneille. 1560 corrige pourtant: *chercher sa beatitude ailleurs qu'en Dieu, d'où viennent ces mouvemens* (II, 8, 58), anciennement: *dont viennent*; *d'où procede cela* (II, 4, 7), anciennement: *dont procede cela*. Une autre fois *d'où procede cela* sort de *dont vient cela* (I, 3, 2). Là où 1560 maintient: *or dont vient cela que quelque cupidité . . . entre en ton entendement* (II, 8, 50), une des premières révisions de l'édition définitive (celle de 1561) établit la correction: *or d'où vient*, etc.

Comme pour comment, est fréquent encore au XVII^e siècle, même chez les auteurs classiques. Chez Calvin *comment* l'emporte

¹⁾ Pourvu que nous ne devons pas voir dans l'omission de *nous* en 1560 une in correction de l'éd. strasbourgeoise qui, en tout cas, néglige de signaler l'écart avec le texte de 1541, quand même il existerait.

²⁾ Nous estimons pourtant que M. Sneyders de Vogel va trop loin en disant que „l'article manquait le plus souvent, même au XVII^e siècle” (*Syntaxe hist. du français*, § 17).

³⁾ Van Duyl, *Gramm. fr.*, p. 303.

de beaucoup sur *comme*. M. Haase dans son article si substantiel des Syntaktische Studien zu Jean Calvin, indique trois exemples avec *comme* dans l'édition de 1560 et ajoute ensuite: „*Comme* kommt selten vor. *Comment* herrscht bereits ganz überwiegend" ¹⁾. Il aurait fallu ajouter *dans la dernière rédaction*, parce que la vieille présente plusieurs exemples de *comme* qui, le plus souvent, se trouvent plus tard être corrigés: *tu monstres comment l'homme a une bonne nature* (II, 5, 18); *nous avons suffisamment prouvé comment l'homme est tellement tenu captif* (II, 4, 1); *quand il parle comment le royaume de Dieu sera multiplié* (II, 8, 23).

Omission de *que*, pronom neutre. *Que*, prédicat du verbe *être* devant le sujet postposé remonte haut dans la langue. M. Sneyders de Vogel en donne un exemple, pris dans Christine de Pise ²⁾. La tournure sans *que* s'employait beaucoup au XVI^e, même au XVII^e siècle. Mais l'usage moderne exige d'une manière plus impérieuse que celle du XVII^e siècle la présence de *que* ³⁾. Chez Calvin on trouve également des phrases où *que* est supprimé *qu'est-ce l'homme que tu as souvenance de luy* (II, 13, 2). Une fois, pourtant, au II^e livre, *que* est introduit: *il faut entendre que* (= ce que) *c'est que jurement* (II, 8, 23), anciennement: *il faut entendre que c'est jurement*.

Non-emploi de *en* au sens partitif. Cette suppression, fréquente même encore au XVII^e siècle ⁴⁾, se rencontre dans l'Institution: *Ils ne peuvent alleguer d'autres, sinon ceux que nostre Seigneur advoue pour ses disciples* (I, 11, 7). Une fois 1560 introduit *en*: *Car il y en a d'aucuns* (II, 10, 22), anciennement: *Car il y a d'aucuns*.

Place du régime. Tout le monde sait que l'ancien français accorde beaucoup de liberté au régime quant à la place qu'il occupe dans la phrase. Il en reste des traces au moyen-français. C'est ainsi qu'on lit en 1541: *pour cela monstrier*, archaïsme qui disparaît en 1560: *pour monstrier cela* (II, 3, 4).

Emploi de *soy*. Au XVI^e siècle, il y a hésitation dans l'emploi de *soy* d'un côté, et *luy*, *elle*, *eux*, *elles* de l'autre. Dans l'Institution

¹⁾ *Zeitschrift für fr. Spr. und Lit.*, 1890, p. 201.

²⁾ *o. c.*, § 116.

³⁾ Haase, *Syntaxe fr. du XVII^e S.*, p. 74.

⁴⁾ *ibid.*, p. 23.

on trouve beaucoup de *soy*, là où l'usage actuel réclamerait *luy*, etc.: *Qu'il parle de ceux qui sont regenerez, il appert de ce qu'ayant dit qu'il n'habitoit aucun bien en soy, il adjouste . . .* (II, 2, 27). M. Haase considère cet emploi comme un latinisme ¹⁾. Pourtant, dans un passage, le *soy* de l'ancienne version est remplacé par *luy*: *David requiert au Seigneur qu'il crée en luy un nouveau cœur* (II, 3, 9). Mais il est clair que la substitution a eu lieu en vue de la clarté de la phrase, plutôt que pour aucun autre motif.

Pronom atone pour pronom tonique. Le moyen-français hésite beaucoup entre les deux pronoms ²⁾. Aujourd'hui *parler*, *appartenir*, etc., s'emploient avec le pronom préposé (le livre lui appartient), d'autres comme *penser*, *aller* avec le pronom postposé (nous pensions à lui), sans qu'il y ait une règle bien établie. Dans un passage où 1541 produit le pronom atone, 1560 présente, conformément à l'usage actuel, la forme lourde: *C'est raison qu'elles luy soient referées*, devient *c'est raison qu'elles soyent referées à luy* (II, 8, 13). *Luy*, pronom sujet, se rencontre aussi assez fréquemment chez Calvin. En 1541 nous trouvons: *à laquelle recongnoissance Dieu nous esveille suffisamment*, ce à quoi 1560 substitue: *à laquelle recongnoissance luy nous esveille* (II, 2, 14). Nous ne disons pas que la substitution soit un progrès sous tous les rapports, mais le changement donne à la phrase une allure toute moderne. La même construction se retrouve ailleurs: *Luy s'est contenté de distinguer . . .* (II, 11, 10). *Ceste allegorie que luy nous met en avant* (II, 12, 7).

Ne pour négation complète. L'ancien emploi de la négation lequel survit dans tant d'expressions appartenant à l'idiome d'aujourd'hui, est généralement évité par Calvin. Dans un endroit où le vieil usage est observé, la rédaction définitive établit la forme moderne: *Pource que je vous ay appelez et n'avez point respondu* (II, 5, 11). Un trait analogue se rencontre dans l'édition de 1595 des *Essais* de Montaigne où l'on a ajouté des *pas* ou *point* partout où ils manquaient dans celle de 1588 ³⁾.

¹⁾ Ein Latinismus, welcher im Altfranzösischen nur bei bestimmter Anlehnung am lateinischen Original sich hin und wieder findet und in der Institution selbstverständlich am allerwenigsten befremden kann (Zeitschr., art. cité, p. 194).

²⁾ Sneyders de Vogel, *o. c.*, § 69.

³⁾ Brunot, *o. c.*, II, p. 472.

Emploi du Subjonctif. On sait que les règles du subjonctif en vigueur dans la langue littéraire actuelle, étaient loin d'être établies jadis. Nous n'irons pas jusqu'à prétendre que Calvin les ait pressenties, mais c'est un fait curieux que les rares fois qu'il apporte un changement au mode dans son vieux texte, il se rapproche de la langue de nos jours: *Nous avons dit que le principal point estoit . . . que nous apprenions parfaite humilité* (II, 8, 1), anciennement: *apprenons*. — *Pour ce qu'elle contient* (II, 8, 37), anciennement: *contienne*. — *Car ce seroit chose ridicule que celui qui contemple les pensées du cœur . . . n'instruysist à vraye justice que . . .* (II, 8, 39), anciennement: *instruist*.

Régularisation Par endroits, l'Institution, dans sa constante de la syntaxe. évolution, fait pressentir le siècle de Louis XIV, où, après le magnifique effort de Richelieu, tout sera soumis à l'ordre, au pouvoir central, depuis la religion, les beaux-arts, l'orthographe, jusqu'à l'aménagement des jardins et dont le français sortira plus apte à jouer le rôle mondial qui lui est échu en partage.

Rapport intime entre les parties du discours. L'ordre exige la répétition de l'antécédent: *Or s'il y a une mesme nécessité entre nous, que celle à laquelle le Seigneur a voulu remedier . . . que nul n'allegue . . .* (II, 8, 32), anciennement: *une mesme nécessité à laquelle*.

L'ordre réclame la conformité entre le pronom et le substantif auquel il se rapporte: *La reigle de conformer nostre vie à icelle* (II, 2, 13), anciennement: *sa vie*. Si l'on songe qu'immédiatement précède *la cognoissance de Dieu et de sa volonté*, il est évident que *sa* ne peut pas être correct.

Pareillement *leur* est une négligence dans un contexte où il est question de l'homme au singulier et où 1560 met: *l'entendement des hommes* pour ce qui s'y trouvait d'abord (II, 2, 24): *leur entendement*.

La construction de la phrase devient également plus régulière, plus logique dans les deux passages suivants: *Si les lecteurs ayment mieux . . . je suis content de luy satisfaire > . . . je tascheray à cecy* (II, 10, 7). — *Disant que Dieu tire bien les hommes selon leur volonté et non pas par contraincte, mais que la volonté, est cela qu'il a formé en eux > . . . est celle qu'il a formée en eux* (II, 3, 13).

Dans l'exemple suivant le pronom indéfini de 1560 est mieux à sa place que le pronom personnel de 1545: *Il n'est pas en la puissance d'un chacun de garder chasteté hors mariage, mesme qu'il y eust*

devotion et qu'on s'efforçast de le faire >.... même qu'on y eust devotion et qu'on s'efforçast de le faire (II, 8, 43).

L'ordre veut qu'il y ait un accord parfait entre le sujet et le verbe: *Or l'un et l'autre se peut despescher en un mot* >... se peuvent... (II, 10, 2). *Je suis la vigne, vous estes les ceps, et mon Pere le vigneron* >... et mon Pere est le vigneron (II, 3, 9) ¹⁾.

Structure de la phrase composée. Souvent la phrase composée présente dans la vieille édition de légères anomalies qui ne peuvent pas trouver grâce devant le réviseur: *D'avantage, la pureté qu'il desire, en l'appellant creature de Dieu, il luy attribue toute la vertu* > *D'avantage, en appelant la pureté qu'il desire, Creature de Dieu, il luy attribue toute la vertu d'icelle* (II, 3, 9). La leçon de 1560, quoique un peu rigide, est préférable à l'ancienne non seulement par rapport à la régularité, mais encore à la clarté.

Si la force luy defaut pour domter et veindre la concupiscence de sa chair, il entende par cela que... (1545) >... *qu'il entende...* (II, 8, 43). L'introduction par *que* de la principale au subjonctif, est nécessaire: *dont rapporterons deux choses: Premièrement... comment il y a beaucoup à dire, que nous ne satisfacions à la volonté de Dieu: et pourtant que nous sommes indignes... Puis en considerant noz forces, que non seulement...* La leçon de 1560 change *comme en que* (II, 8, 3). Il est clair que, dans un raisonnement pareil: *premierement que...*, *puis que...*, où les éléments sont parfaitement coordonnés *comment* constitue une dérogation à la stricte régularité.

Au II, 8, 5, on lit dans la traduction définitive: *Le meilleur est d'avoir ceste cogitation... que la Loy nous a esté baillée du Seigneur, ...et qu'en icelle n'est point enseignée autre justice... et ainsi que c'est pour neant que... et que plustost au contraire...* 1541 interrompt la chaîne de l'énumération des déductions. L'avant-dernière assertion y a la forme d'une principale: *c'est pour neant*, etc. Malheureusement à la fin, la subordination est reprise: *Plustost au contraire que l'estude...* Malgré sa longueur, la leçon de 1560 est préférable à l'autre.

Dans les deux exemples ci-dessous 1560 remet dans une phrase composée les verbes au temps qu'il faut. *C'est que le vieil Testament, du temps que la verité estoit encore absente, la representoit par images, et a eu l'ombre au lieu du corps* (II, 11, 4), anciennement: *represente. Comme le peuple d'Israel n'y voyoit rien qui ne luy causast horreur*

¹⁾ Telle est la correction qu'apporte la révision de 1561.

et estonnement, en telle sorte que Moyse mesme en estoit espovanté (II, 11, 9), anciennement: *veoit*.

Au II, 2, 19, il y a en latin: *Hoc pulcherrime docet Johannes*, ce que 1541 traduisait par: *ce qui nous est bien monsté de Saint Jean*. La substitution de *ce qui* à *hoc* est ici moins heureuse, la portée de *hoc* est assez vaste pour s'étendre par-dessus la partie de la phrase précédente. L'auteur, en 1560, fait commencer sa phrase un peu autrement: *ce que j'ay dit nous est bien monsté de saint Jean*.

Une construction négligée. Après tout ce qui précède, nous n'avons plus besoin de dire que le réviseur de l'Institution n'a pas toujours été conséquent avec lui-même. S'il en est loin, il y a cependant une tournure qu'il modifie avec une rigueur qui ne connaît pas de défaillance. C'est le type de phrase suivant: *Mais c'est un grand mot que nous avons au Pseaume, que si l'homme estoit contrepoisé avec la vanité, qu'il seroit trouvé plus vain qu'icelle mesme* (II, 3, 1). *Que* devant *il seroit* présente une sorte d'incorrection, une anacoluthie qui, pourtant, contribue à la force de l'expression et qui, par conséquent, est chérie des orateurs. On dirait qu'après la conditionnelle, le besoin se fait sentir d'appuyer la principale par un *que* répété. Nous croyons que, sans porter trop préjudice à la régularité de la syntaxe, il aurait pu garder sa place modeste. Tel n'est pas l'avis de l'auteur de l'Institution. Impitoyablement, il bannit cette légère infraction à l'ordre général. En cela il est d'accord avec les grammairiens du XVII^e siècle¹⁾, quoique, suivant M. Haase, les plus anciens auteurs de ce siècle emploient volontiers cette construction tant soit peu négligée²⁾. Nous nous contenterons d'en citer encore deux exemples qui produisent la correction: *disant que si Dieu a occupé le lieu en la volonté de l'homme... (qu')il la conduit de bonne mesure* (II, 4, 1)... *que si un homme naturel a esté doué d'une telle intégrité de cœur (que) la faculté d'aspirer à bien ne défaut point à la nature humaine* (II, 3, 4).

Jusqu'à ce que. „*Jusques et jusques que*, dit M. Brunot, étaient encore très communs au XV^e siècle... Ils semblent disparaître au XVI^e siècle devant *jusqu'à ce que*"³⁾. Dans l'Institution on trouve des formes intermédiaires qui montrent combien, en ce temps-là, la

¹⁾ Sneyders de Vogel, *o. c.*, § 345.

²⁾ Haase, *Syntaxe fr. du XVII^e s.*, p. 388.

³⁾ *o. c.*, II, p. 384.

conjonction était *in statu nascendi*. Si on lit dans l'édition de 1543: *Les autres demeurent en leur pourriture jusques apres qu'ilz soyent consummez*, celle de 1560 donne *jusques à ce qu'ils . . .* (II, 5, 3). Pourtant, ailleurs celle-ci donne: *je me retireray à part jusques à tant qu'ils deliberent en leurs coeurs de me suyvre* (II, 5, 13), et *jusques à tant que ciel et terre faudront* (II, 7, 14), quoique, dans ce dernier passage, une véritable incorrection de 1541 se trouve redressée: *faudront* (transeant) pour *feront*.

De même pour la préposition, la forme n'est pas entièrement fixée: *jusques là où elle s'estend* (1541) > *jusques où elle s'estend* (II, 2, 1); *l'exposition de la Loy passe oultre les parolles, mais il est obscur jusques à où . . .* (1541) > *il est obscur jusques où . . .* (II, 8, 8).

Quel que. Des formes populaires et savantes *quel . . . que*, *le-quel . . . que*, *quelconque . . . que*, *quiconque . . . que*, des tournures comme *en sorte que ce soit, en façon qui soit*, etc., tout cela se rencontre chez Calvin¹⁾ et des règles généralisatrices seraient difficiles à découvrir au milieu de cette confusion apparente. Dans un seul exemple au II^e livre nous voyons d'une façon toute curieuse, la forme régulière éclore. Au II, 8, 36, on lit dans le texte le plus ancien: *Car quelconques qu'ilz soyent ilz ne sont point venuz sans la volonté de Dieu en ce degré*, en 1545 *quelzconques ilz soyent*, tandis que 1560 renonce à cette forme savante et donne *quels qu'ils soyent*.

Sinon que. *Sinon que*, forme allongée de *sinon* se rencontre de bonne heure en français. A un endroit où la plus ancienne rédaction offre *sinon ce que*, 1560, régularisant, dit: *Sinon que: Qu'est ce que vouloit Balaam . . . sinon (ce) qu'il sentoît en son cœur ce que David a escrit depuis* (II, 10, 14)²⁾.

Divers. L'adverbe est mis à la place qui lui convient: *d'autant qu'à la reigle d'icelle nostre nature . . . est entierement contraire et repugnante* (II, 8, 1), anciennement: *entierement est contraire . . .*

L'adjectif au lieu d'un adverbe employé à tort: *Dieu ne laisse point de demeurer constant en sa promesse* (II, 8, 37), anciennement: *constamment*³⁾.

L'antécédent rapproché du pronom relatif: *celuy qui obeira à ses*

¹⁾ Haase, *Zeitschrift*, art. cité, p. 202.

²⁾ A propos des formations avec *ce que* M. Haase dit qu'elles sont aussi rares au XVII^e siècle que présentement (*Syntaxe fr. au XVII^e s.*, p. 396).

³⁾ La faute (cette fois c'en est bien une) est attribuable au *constanter* du texte latin, lequel s'emploie avec *perseverare*.

commandemens, ne travaillera en vain (II, 8, 4), anciennement: *celuy ne travaillera en vain qui obeira...*

Le participe passé a un sens passif, contrairement au participe présent. Cette règle n'est pas absolue. Il y a des participes passés au sens actif, comme *réfléchi* (des yeux réfléchis), *entendu* (un air entendu), ou pour citer un exemple très curieux, pris dans l'Epistre au Roy (p. 12) *quelle aveuglée lumiere*. D'autre part il y a des participes présents au sens passif, par exemple *voyant* (couleur voyante). Néanmoins, la règle veut que l'acception passive soit inhérente au participe passé. C'est ainsi que *affections intemperantes* de 1541 devient *affections intemperées* (II, 2, 3).

La Syntaxe A travers tout l'ouvrage l'auteur n'a pas de souci se clarifie. plus pressant ni plus manifeste que celui de la clarté. Il ne demande qu'à être compris. Calvin veut que ses lecteurs le suivent dans tous ses raisonnements, le long des pentes les plus variées, il veut qu'ils gravissent avec lui les sommets où il s'extasiera devant l'ineffable majesté de l'Eternel ou qu'ils l'accompagnent quand il descendra dans les insondables profondeurs de la misère de l'homme.

Parmi les corrections établies dans l'édition définitive, il y en a un certain nombre qui attestent ce besoin d'atteindre à plus de lucidité dans la langue.

Le pronom cède la place au substantif ou à l'adjectif. Dans un passage où il est question d'une division établie par saint Augustin, mais où le nom de ce père d'Eglise ne se retrouve que beaucoup plus haut, 1541 donnait: *Il y a seulement ceste difference entre la division que j'ay mise et la sienne*, tandis qu'en 1560 on lit, au lieu de *la sienne*: *celle de saint Augustin* (II, 11, 10).

Il nous admonneste de noste misere, nous donnant à cognoistre combien nous repugnons à tout bien (II, 5, 10). Dans cette phrase 1541, conformément au latin, qui porte *ab illa*, offre à *icelle*, mais le dernier substantif étant *misère*, cette leçon prête à l'équivoque. La phrase, *il n'habite nul bien en moy de moy mesme, veu qu'on n'en scauroit rien trouver en ma chair*, devient, plus claire, *veu qu'on ne sauroit rien trouver de bon en ma chair* (II, 2, 27).

Mais pource qu'une telle opinion est venue (II, 3, 11) anciennement: *mais pource qu'elle est venue*. Ici encore, le changement était nécessaire, la phrase précédant immédiatement traitant de *fausse opinion* et de *grâce*, deux substantifs féminins.

Par contre, là où la syntaxe est assez claire, il n'y a pas d'obstacle

que le substantif soit remplacé par le pronom, dès que le goût l'exige: *Pourtant qu'on ne s'arreste plus à ceste proposition*¹⁾ *de noz forces avec les commandemens de Dieu, comme si Dieu eust compassé à nostre imbecillité* >... *comme s'il eust*... (II, 5, 7).

La phrase elliptique devient plus complète. *Car en ce faisant, non seulement nous rompons la Foy donnée au mariage: mais aussi nous pollüons nostre ame par paillardise* >... *la foy que nous luy avons donnée en mariage*... (II, 8, 18). La leçon de 1541 suggérerait l'idée de la foi donnée à l'épouse. Le contexte le veut autrement, il s'agit de la foi donnée au *Seigneur le quel nous a espousez en verité*. De là la modification.

Car ce sont deux choses bien diverses: s'esloigner de la grace de l'homme pour considerer ce qu'il fera, estant delaissé: et subvenir à son infirmité, pour confermer ses forces debiles >... *que Dieu eslongne sa grace de l'homme...*, *et qu'il subviennne*... (II, 5, 13). La leçon de 1541 renferme une erreur, que signalent les éditeurs du Corpus, mais cela mis à part, la construction au subjonctif exprime un sens que celle avec l'infinitif n'est pas à même d'exprimer.

Pourtant nous voyons que l'Esprit immunde est nommé de Dieu, en tant qu'il respond au plaisir et pouvoir de Dieu: et il est instrument de sa volonté >... *et qu'il est instrument de sa volonté* (II, 4, 5). *Et il est* de l'ancienne version constitue une incorrection, les subordonnées étant introduites par une conjonction; 1560 contracte les subordonnées au profit de la clarté²⁾.

Substitution de prépositions. L'ancienne langue faisait plus que la moderne un fréquent usage de *d'avec*, qui exprime une nuance entre *de* et *avec*. Une fois Calvin remplace *de* par *d'avec*: *Afin d'estre discerné par ceste marque de tous autres* >... *d'avec tous les autres* (II, 14, 6).

Autre part *en* fait place à *à*: *Pourquoy, quiconque ne se contient, s'il mesprise de remedier à son infirmité par ce moyen, il peche: mesme à ce qu'il n'obtempere point à ce commandement de l'Apostre* >... *en ce qu'il n'obtempere point*... (II, 8, 43).

Ailleurs *en* se substitue à *à*, où le sens le requiert: *s'il falloit que les ceremonies commandées à la Loy cessassent* > *commandées en la Loy* (II, 11, 4).

1) *Proposition*, faute rectifiée plus tard: *proportion* (proportio).

2) Cf. p. 104.

Enfin la préposition *ès*, tombée en désuétude¹⁾, remplace *à*. Ce recul apparent contribue encore à la transparence de l'expression: *Si on doit attribuer quelque chose à Dieu és œuvres mauvaises es-quelles l'Escriture signifie que sa vertu y besongne aucunement* (II, 4, 1), anciennement: *aux choses... auxquelles...* (in malis, in quibus).

Substitution d'un pronom à un autre. Quelquefois Calvin, au détriment de la qualité esthétique de la phrase, s'efforce d'arriver au maximum de justesse: *Férons-nous bien aux bestes de noz ennemis en leur faveur, et ne portant nulle envie à iceux* (II, 8, 56), anciennement: *en ne leur portant nulle amour*.

L'idée négative rendue par une forme négative. *Il nous faut garder de ne l'entendre mal* (II, 1, 1); 1541 donne l'infinitif affirmatif. La phrase, ainsi conçue, renferme tant soit peu un double sens: *Si elles dependent d'une impossibilité pour n'estre jamais accomplies* (II, 5, 10), anciennement: *... pour estre accomplies*.

Divers. *Que vaut nostre volonté estant abandonnée a soymesme* (II, 3, 6), anciennement: *... à l'abandonner à soymesme*.

Il nous faut avoir cela pour resolu (II, 1, 6); en 1541 *pour* manque, ce qui donne à la phrase un sens qu'elle ne doit pas avoir.

Si nous n'y voyons que simples commandemens (II, 5, 7); 1541 omet *y* et ne rend pas, ainsi, tout à fait le latin *si solum exstaret*.

La Syntaxe Le lexique s'enrichissant au cours des années, la **s'assouplit**. syntaxe dispose d'un plus grand nombre d'unités et de formes et par là, acquiert plus d'aisance. De plus, l'exercice continuuel de la langue permet à l'auteur de manier avec plus de liberté les formes et les unités déjà existantes.

La phrase se compose plus facilement. *C'est que Abraham et Isaac ont faict serment à Abimelech. Si on allegue que ce soient sermens publiques...* Ces deux phrases changent lors de la nouvelle rédaction en: *Si quand Abraham et Isaac ont fait serment à Abimelec, on allegue que ce soyent sermens publiques: pour le moins Jacob et Laban estoyent personnes privées* (II, 8, 27). Le début de la phrase, en 1560, est un peu dur avec la succession immédiate de deux conjonctions parentes, mais la structure est parfaite pour le reste, plus „osée" et mieux réussie.

C'est un mesme exemple de ce que dit S. Jean, que Dieu a mis

¹⁾ *Es* semble disparaître dans la 2^e moitié du XVI^e s. (Cf. Darmesteter, *Gr. hist.*, IV, p. 196).

son ame pour nous devient en 1560: *Il y a un pareil exemple en saint Jean; quand il dit que Dieu a exposé sa vie pour nous* (II, 14, 2). La première rédaction choque: *c'est un exemple de ce que... que*; l'autre marche bien.

C'est luy qui donne force à celuy qui est las est changé en *c'est luy qui donne force au las* (II, 2, 10). La succession de *c'est luy qui* et *celuy qui* offre du point de vue phonique un inconvénient que la nouvelle rédaction évite.

Puis que le saint Esprit tant de fois par diverses bouches tant diligemment et en telle simplicité avoit exprimé cela, quy de soymesme n'est pas trop difficile > *Veu que le saint Esprit a tant de fois et par tant d'organes, et en telle diligence et simplicité exposé une chose laquelle n'estoit point trop obscure de soy* (II, 13, 1). Ici la différence est grande et à plus d'un égard relève du style plutôt que de la syntaxe. La disparition de l'adverbe en *-ment* précédé de *tant*, ainsi que le remplacement de la combinaison *cela qui* par *une chose laquelle* constitue en matière syntactique un bon pas fait en avant.

Plus de variété dans les conjonctions, les adverbes et les prépositions. *A cela ne repugnent point les dissensions et combats qui surviennent incontinent, c'est que les uns voudroyent...* (II, 2, 13). Au lieu de *c'est que* l'ancienne leçon présentait *quand*.

A cause de l'union des deux natures... à cause de luy-mesme... > *au regard de l'union..., pour amour de luy-mesme* (II, 14, 2).

Car nous lisons ainsi en Exode, Observez mon Sabbath: pource que c'est un signe entre moy et vous (II, 8, 29). 1541 a, au lieu de *pource que*, la particule *car*, ce qui est d'autant plus monotone qu'il y a plusieurs autres *car* qui suivent: *car il nous doit estre saint... car c'est une alliance*. Au II, 16, 14, *car* est changé en *de fait*.

Pour ceste raison le Seigneur par son Prophete promet aux Israelites pour une grace singuliere qu'il leur donnera entendement par lequel ils le cognoistront... (II, 2, 20). En 1541 il y a, après le premier *pour*, trois fois la préposition *par*. En faisant alterner *par* et *pour*, 1560 donne à la phrase une meilleure tenue ¹⁾.

Pour un motif que nous ignorons, l'auteur remplace quelquefois *pource que* par *d'autant que* ou par *à cause que*.

¹⁾ *Par* et *pour* s'emploient fréquemment l'un pour l'autre au XVI^e siècle. *Pource que* = *parce que*, *pourtant* = *partant*. (Voir Brunot, *o. c.*, II, p. 4, 77.) Chez Calvin on lit souvent *pour exemple*.

Latinismes.

Pour Calvin le danger a été grand „d'écrire latin en français", en premier lieu parce que, étant théologien, le latin comme instrument de combat lui est plus familier que le français, et puis parce qu'en traduisant il suit pas à pas le texte latin. Cependant, son souci, toujours en éveil, d'être compris des petites gens, et son merveilleux instinct de la langue maternelle, réduisent ce danger à des proportions modestes et font que la langue de l'Institution ne sent pas beaucoup plus le latin que celle des Essais, de la Deffence et l'Illustration ou de Gargantua.

M. E. Huguet cite quelques traits comme étant particulièrement propres à la prose de Calvin et qui trahissent le latiniste:

a. Le pronom relatif rattachant une incidente à deux propositions. M. Huguet remarque que Calvin est peut-être, avec Rabelais, l'écrivain du XVI^e siècle qui a fait le plus souvent usage de cette construction latine. „On pourrait en effet très naturellement s'attendre à trouver une pareille tournure dans un ouvrage qui avait été d'abord rédigé en latin. De plus, comme une telle construction facilite le développement de la période, sans causer aucune obscurité, on ne peut s'étonner qu'elle soit assez fréquente dans l'Institution chrétienne" ¹⁾. Il serait superflu de donner des exemples d'un type de phrase aussi fréquent dans la littérature du XVI^e siècle.

b. L'emploi de servir, favoriser, assister avec un datif-nom de personne, secourir avec un datif-nom de chose, déterminer avec un génitif-nom de chose. M. Huguet n'est pas loin de reconnaître l'influence du latin que Calvin a subie. „Mais, ajoute-t-il, la construction paraît également avoir été assez libre pour qu'ils (c.-à-d. Rabelais et Calvin) aient pu s'écarter de la syntaxe française et se rapprocher du latin sans chercher en cela une bizarrerie de style qui ne serait guère dans les habitudes de Calvin" ²⁾.

c. La proposition infinitive est surtout continuellement employée chez Calvin après *dire, penser, savoir*, etc. „Si cette tournure est lourde, dit M. Huguet, elle est du moins très claire et elle devait à double titre être chère à un latiniste soucieux de clarté" ³⁾.

A côté de *dire*, nous relevons *testifier*: . . . le *Legislateur veut*

¹⁾ *La Syntaxe de Rabelais*, p. 142.

²⁾ *o. c.*, p. 171.

³⁾ *o. c.*, p. 216.

testifier luy estre plaisant ou desplaisant (II, 8, 8); *reconnaître* (avec suppression de l'auxiliaire): *Mais à tout ce que nous recognoissons fait de luy . . .* (II, 8, 22); *alléguer*: *Que nul n'allegue eette loy nous appartenir de rien* (II, 8, 38); *exposer*: *sous ces parolles les Prophetes mesme exposoyent, vie et salut et la somme de toute beatitude estre comprise* (II, 10, 8).

Fréquents également sont les exemples de l'infinitif avec accusatif après les verbes de la volonté: *Dieu ne veut point le droit honneur que nous luy devons, estre profané* (II, 8, 27).

Aux particularités énumérées par M. Huguët, nous avons à ajouter les suivantes:

d. Usage très fréquent du génitif objectif. Quelquefois le traducteur évite la construction latine: *studium sanctitatis et justitiae* = *une affection de vivre saintement et justement* (II, 2, 12). Mais plus souvent, il la transplante telle quelle dans la version et c'est là ce qui cause l'obscurité de bien des endroits: *Un regard impudique d'une femme* (*mulieris aspectus*) *est paillardise* (II, 8, 7); *la correction de nostre paix* (*correctio pacis nostrae*) *a esté sur Luy* (II, 16, 10); *Dieu destourne ses yeux du regard de noz pechez* (II, 16, 16); *jurement est une attestation de Dieu pour confermer nostre parole* (II, 8, 23); *les dons de l'Esprit ne se peuvent vilipender sans le contemnement et l'opprobre de celui-ci* (II, 2, 22).

e. L'Emploi abondant de cela . . . que s'explique volontiers par la fréquence de la tournure *hoc . . . quod* ou *hoc quoque . . . quod* dans l'original: *La premiere consideration tend à cela qu'il cognoisse quel est son devoir* (II, 1, 3); *en la felicité desquels cela est notamment mis qu'ils meurent* (II, 10, 17).

f. L'Emploi d'avoir pour posséder. *Nous avons en quoy gist la force* (II, 2, 4); *vous avez, Sire, la venimeuse iniquité de noz calomniateurs exposée par assez de paroles* (Ep. p. 35).

g. Participes absolus. *Son Esprit osté* (*ablato ejus spiritu*), *noz cœurs soyent endurcis comme pierre: sa conduite cessant* (*cessante ejus directione*), *nous ne puissions que nous esgarer* (II, 4, 3). *Quand Jeremie, apres que ie peuple a esté transporté en pays estrange, la terre gastée et saccagée, pleure et gemist . . .* (II, 6, 2).

Résumé des Conclusions auxquelles arrive la présente étude.

I. Il est peu probable que Calvin dans sa lettre à François Daniel d'Orléans, datée du 13 Octobre 1536, désigne par *gallica libelli nostri editio* la traduction française de l'*Institution* de 1536.

II. Il n'est pas exclu que l'*Institution* de 1541 ait été imprimée à Neuchâtel.

III. Les éditeurs strasbourgeois ont tort en disant que seuls les sept premiers chapitres du 1^{er} livre ont été remaniés de fond en comble.

IV. Les fautes d'impression sont beaucoup plus rares dans les textes latins que dans les textes français de l'*Institution*. En 1541 elles sont dans la rédaction française bien plus nombreuses qu'en 1560.

V. L'édition de 1560 corrige bien des inexactitudes et comble bien des lacunes des éditions antérieures. En 1560 l'ouvrage a été soumis à une solide révision.

VI. Calvin a constamment été sur le pied de guerre avec les imprimeurs. A plusieurs reprises il a saisi le Conseil de Genève de la prière de mettre ordre à l'état chaotique qui y régnait en matière de typographie. Une des erreurs typographiques surtout cause à Calvin des tracas interminables (Voir 1^{er} appendice).

VII. Parmi les treize prétendus contre-sens ou non-sens énumérés par les éditeurs des *Opera* (Introduction au Tome III) il y a des tournures présentant des traductions parfaitement correctes et d'autres qui sont de simples inadvertances soit de l'auteur, soit de l'imprimeur. Sans exagération, on peut dire que cette liste, comme réquisitoire, est de valeur problématique.

VIII. Pour expliquer certaines inégalités ou incohérences qu'on ne saurait méconnaître dans le texte de 1560 et qui contrastent avec l'apparente unité de celui de 1541, il faut tenir compte d'abord des multiples tribulations par lesquelles a été caractérisée la dernière période de la vie de Calvin et surtout de la façon dont l'édition définitive a été confectionnée: elle a été faite sur de vieux exemplaires de l'ancienne édition, découpés et interfoliés. Les additions doivent avoir été dictées en partie.

IX. Les biographes de Calvin sont d'accord que, même dans les dernières années de sa vie et tout en étant très malade, il n'a pas dédaigné l'humble besogne de traducteur et qu'il a toujours pris grand soin de la forme sous laquelle ses ouvrages ont paru.

X. *L'Epistre au Roy* montre des rapports irrécusables avec la plus ancienne rédaction de la *Praefatio*. Rédigée à peu près simultanément en français, elle doit, dès 1535, avoir existé à l'état séparé.

XI. En 1541 il en a été fait encore une fois un tirage à part, rédigé sur le modèle modifié de la *Praefatio* de 1539.

XII. Les versions françaises sont des traductions le plus souvent littérales de leurs originaux. Le genre de traduction fidèle s'impose.

XIII. De loin en loin seulement elles accusent des libertés qui trahissent indubitablement la main du maître disposant à son gré de la matière dont il est l'artisan.

XIV. Pour ce qui concerne le langage technique, c.-à-d. la terminologie biblique, la *lingua Canaan*, Calvin se réserve des libertés plus grandes,

XV. ce qui ressort surtout dans les traductions qu'il fait des citations bibliques. Celles-ci offrent dans les versions latines la leçon exacte des textes reçus, dans les rédactions françaises des interprétations très libres qui sont probablement des réminiscences de ses innombrables sermons.

XVI. Le caractère populaire des versions françaises s'annonce franchement dans l'*Argument* des éditions françaises et se révèle de plusieurs manières.

XVII. Les divergences entre le latin et le français jettent un jour curieux sur l'opinion que l'auteur paraît avoir eue sur l'instruction générale de ses lecteurs français.

XVIII. Sans porter la moindre atteinte au fond de la pensée, l'effort vulgarisateur de Calvin se manifeste dans l'absence totale de grec et d'hébreu dans la traduction, dans la suppression de tout autre détail trop technique ou purement scientifique, dans l'amplification d'une matière inaccessible dans une forme trop concise, dans l'addition de termes explicatifs et surtout dans un fréquent et large emploi de la langue populaire.

XIX. En traitant la matière la plus élevée Calvin a des mots d'une surprenante familiarité et qui accusent son sens du comique.

XX. Au rebours du latin la traduction voile parfois certaines crudités d'expression et révèle en outre une circonspection particulière à l'égard du nom du Seigneur.

XXI. Les éditions de 1541 et de 1560 diffèrent notablement, mais trop souvent la critique oublie que ce ne sont que des *traductions* lesquelles suivent toutes les deux les mouvements des originaux très différents entre eux.

XXII. En 1541 et 1560 les différents procédés de traduction sont à peu près identiques et tels qu'ils ont été caractérisés aux Ch. II et III de la première partie du présent ouvrage.

XXIII. Pour la constitution du texte de 1560 Calvin a utilisé toutes les parties de l'ancienne édition qui pouvaient servir à cet effet.

XXIV. Toutes les fois qu'il y a beaucoup de changements apportés à l'ancien texte, l'auteur a entrepris une rédaction toute nouvelle. Dans ce travail de réfection il est sûr que bien des passages de l'original auquel pas un mot n'avait été changé, ont été traduits de nouveau.

XXV. Sont remaniés intégralement, outre les sept premiers chapitres du 1^{er} livre dont parlent les éditeurs du *Corpus*, dans le II^e livre de grandes parties des six derniers chapitres.

XXVI. Malgré l'identité évidente des procédés de traduction, les rédactions de 1541 et de 1560 présentent des différences.

1560, en beaucoup d'endroits, respecte l'original plus que 1541, s'approche davantage du sens littéral du texte latin et répare bien des fautes et lacunes que les éditions précédentes avaient laissé subsister.

XXVII. Quant au style de l'*Institution*, il faut tout d'abord admirer l'effort accompli par Calvin en affectant le français à un usage auquel il n'avait jamais encore servi, et en soumettant la langue vulgaire à la discipline de la dialectique et de la théologie.

XXVIII. Le français des traductions est soutenu par le latin des originaux: Il garde la plupart des grandes métaphores du latin et la structure de la phrase latine.

XXIX. Malgré une allure qui se ressent souvent de l'original, beaucoup des périodes françaises sont des merveilles d'éloquence.

XXX. Sur son passage du latin en français l'expression de la pensée fait des pertes sensibles de coloris et de force. Le style en devient moins incisif,

XXXI. ce qui ne manque pas de produire de place en place un effet bienfaisant. La simplicité placide de la traduction est quelquefois préférable à la véhémence de l'original.

XXXII. Relativement rares sont les endroits où la traduction pèche par maladresse, par une certaine lourdeur, un manque d'euphonie ou par un abus de latinismes.

XXXIII. Une comparaison entre le style de 1541 et celui de 1560 est à l'avantage de celui-ci. Il est plus *limpide*, plus *soigné*, plus *oratoire*. La forme plus oratoire de la prose de Calvin a cependant les défauts de ses qualités: la facilité apparente avec laquelle les périodes sont formées conduit quelquefois à une espèce de verbiage à côté duquel la sobriété et la nudité du vieux texte font un salutaire effet.

XXXIV. La prose des traductions porte des marques irrécusables d'être „travaillée" quant au lexique. L'emploi de deux mots pour l'un, si ordinaire au XVI^e siècle et par lequel Calvin arrive à rendre avec exactitude le contenu de l'original, amène de temps à autre un certain relâchement du style.

XXXV. L'attitude de Calvin envers le néologisme est tout à fait curieuse. L'auteur ne saurait s'en passer: il lui faut de nouvelles unités d'expression pour des concepts nouveaux;

XXXVI. mais il s'en sert avec infiniment de précaution. Tel terme neuf, employé en 1541 sans scrupule apparent, est expulsé des éditions subséquentes. Tel autre néologisme s'introduit au cours des révisions.

XXXVII. Chez Calvin néologisme équivaut dans la grande majorité des cas à latinisme, mais il emploie aussi des mots de provenance populaire (française, provençale, italienne) et grecque.

XXXVIII. Le plus souvent il est très difficile d'établir quels termes doivent être qualifiés de latinismes.

XXXIX. Quant aux archaïsmes de vocabulaire, ils sont en général peu fréquents comme, d'ailleurs, les archaïsmes de syntaxe. Quelquefois une unité vieillie ou vieillissante de l'ancienne édition doit céder la place à une unité plus jeune.

XL. Une étude comparative des textes successifs de *l'Institution* révèle à quel point le XVI^e siècle a été une époque de lutte en matière syntactique.

A travers les éditions subséquentes on voit la syntaxe de Calvin évoluer, cela veut dire très souvent *hésiter*, mais non moins *se moderniser*, *se régulariser*, *s'assouplir*, *se préciser*, bref, se rapprocher de

cette perfection qu'atteindra la langue française moderne et qui fera d'elle pendant plusieurs siècles le moyen de communication préférée des nations les plus diverses du monde.

APPENDICE I

Histoire d'une fameuse coquille¹⁾

A la page 481 de l'édition de 1541 de l'Institution on lit une phrase dont la fin n'a aucun sens :

Premierement il fault que nous tenions tous pour resolu, ce que dit Salomon: que Dieu a créé toutes choses à cause de soy mesme: voire l'iniquité au jour de sa perdition. Le latin portant à l'endroit correspondant le mot *impium*, il est clair, comme nous l'avons déjà dit²⁾ qu'on se trouve en présence d'une faute d'impression. Aussi une des éditions subséquentes a dû apporter la correction³⁾. Au moins celle de 1560 donne: *voire l'inique au jour de sa perdition* (III, 23, 6), ce qui non seulement est correct en soi, mais encore est conforme à la parole de Salomon (Prov., 16, 4).

De pareilles méprises — confusion entre un nom d'action et un nom d'agent — sont rares, mais se rencontrent un peu partout: *impius* — *le mensonge* (II, 8 47), *prophetia* — *le prophete* (II, 15, 1). Toujours est-il qu'en lisant la faute en question, on est à cent lieues de la longue série d'ennuis que sa malencontreuse présence a suscités au grand écrivain.

Ce fut vers la fin de la congrégation du vendredi, 16 octobre 1551, après un sermon de M. Saint André et une improvisation de Maître Guillaume Farel, qu'un pasteur originaire de Paris, Maître Jérôme Bolsec, prit la parole et attaqua avec véhémence la doctrine de la prédestination, telle qu'elle avait été interprétée par Calvin et par les autres pasteurs de Genève.

On peut lire dans le procès-verbal de la congrégation comment

¹⁾ Cet appendice doit son origine à quelques indications que M. H.-H. Kuyper, professeur de théologie à l'Université libre d'Amsterdam, a eu l'obligeance de me fournir.

²⁾ p. 4.

³⁾ Les commentateurs des *Opera* n'ayant pas aperçu la faute, négligent de dire quand elle a été rectifiée.

Bolsec accusait Calvin entre autres d'avoir falsifié à dessein plusieurs passages de l'Ecriture, parmi lesquels „le 16 des Proverbes, où il est dit que Dieu a tout fait pour sa gloire voire le meschant au jour de sa perdition disant qu'on avoit mis au lieu du meschant l'iniquité." 1)

Selon toute vraisemblance cette accusation vise le seul endroit dans l'Institution où Prov., 16, 4, est cité et que nous venons de mentionner.

Dans le septième des treize articles où les accusations de Bolsec sont résumées par la *Vénérable Compagnie*, les choses sont représentées d'une façon quelque peu embrouillée. Nous y lisons: „Entre autres il (sc. Bolsec) a alleguée le 16 des Proverbes disant que la translation françoise portoit que Dieu a créé le meschant au jour de l'iniquité, qui est une calomnie meschante. Car la premiere translation de Neuf-chastel a: au jour mauvais. Et l'impression de Genève a: au jour de la calamité." 2)

Si l'exposé manque de clarté, ce n'est pas que la première translation soit dite originaire de Neuchâtel, parce que, après tout, il est possible que l'impression s'y soit faite, comme nous l'avons déjà dit 3). Mais aucune édition ne porte *au jour mauvais* (quoique le latin dise: ad diem malam) ni *au jour de la calamité*. De plus, on se demande où serait „la calomnie meschante" si on faisait d'un *jour mauvais* un *jour de la perdition*.

Dans les articles présentés à M. M. les ministres pour faire interroguer le dict Me. Hierosme la confusion continue: „Notamment, sil n'allega pas le seiziesme des proverbes et dist qu'il y a une translation françoise laquelle il falloit corriger qui met que Dieu a créé le meschant au jour de l'iniquité" 4). Mais la déposition de Caracciolo (nommé plus souvent Monsieur le marquis, un des témoins profanes) le redresse: „sur le quatriesme il (Bolsec) dict que tout est vray sinon quil lui semble quil dict que le passage des proverbes avoit que Dieu a créé l'iniquité au jour de sa perdition et quil falloit corriger cela." 5)

On sait l'issue du procès: Bolsec non seulement pour sa calomnie méchante, bien entendu, mais pour bien d'autres choses encore, fut

1) *Opera*, VIII, p. 143.

2) *ibid.*, p. 148.

3) p. 3.

4) *ibid.*, p. 186.

5) *ibid.*, p. 191.

condamné au bannissement et Genève compta dès lors un turbulent de moins.

Mais les tracas que l'inadvertance de l'imprimeur causait à l'auteur ne durent pas se terminer avec la sentence.

Le Conseil de Berne, appelé en 1555 à se prononcer dans l'*Affaire de Zébedée et Consorts*, reconnut „que ledict maistre Jehan Calvin mesme confesse la faulte et erreur non estre par luy mais par l'imprimeur commise", mais on n'en maintint pas moins que „ayants considéré la faulte par limprimeur faicte estre de grande importance et consequence et que à maistre Jehan Calvin autheur dudit livre appartenoit de corriger la dicte faulte avant que laisser imprimer et publier ledict livre et par ce obvier au scandale par ce advenu," et conclut que l'erreur que Calvin prétendait imposer à l'imprimeur lui devait être imputée et que ses excuses en cet endroit n'étaient pas „admeçtables" ¹⁾. On voit que le Conseil de Berne n'était pas tendre pour Calvin.

Celui-ci jugea nécessaire de protester. Dans une lettre adressée au sénat de Berne et qui nous renseigne un peu sur les idées du Réformateur touchant la correction, il est écrit: „Quant à la faulte que chascun voit estre venu de l'imprimeur, le dict exposant se sant fort greffe (= se sent grevé) de ce quelle luy est imputée, comme sil estoit correcteur dimprimerie. Cequi nest pas son mestier. Et mesme ce nest pas faulte dimportance, veu quil ny a si rude idiot jusque aux petis enfans que le fil du texte ne redresse en la mesme ligne" ²⁾.

Il est vrai que la sentence du sénat de Berne parle du livre *de la predestination et de la providence de Dieu* ³⁾. Mais une lettre du sénat de Genève à celui de Berne fait voir manifestement qu'il s'agit de *l'Institution*, et plus spécialement du passage duquel Bolsec avait pris ombrage: „Quant à la faute que vous taxez en l'Institution de Maistre Jehan Calvin nous croyons quil sen est tellement purgé devant vous quil nest ja besoing den rien reiterer. *Car il nest pas correcteur dimprimerie*, et la faute sapperçoit pour juger quelle nest pas de luy. Et puis cest ung passage des Proverbes, avec cottation

¹⁾ *Opera*, XV, p. 542 ss.

²⁾ *ibid.*, p. 550.

³⁾ Nous rappelons ici qu'il est impossible qu'il soit question dans ces discussions du traité *De aeterna Dei praedestinatione* (voir la note en bas de la p. 3).

du chappitre, tellement quil faudroit que Salomon en fut coupable, sion la vouloit imputer à lautheur de la sentence" ¹⁾).

Cette lettre est du 6 mai. Le 11 avril de la même année 1555 le Conseil de Genève avait déjà décidé qu'il serait défendu de calomnier le nom de Calvin à propos de cette faute. Mais énervé du bruit qu'avait soulevé une seule maladresse du typographe il y ajouta en guise d'avertissement, adressé à tous ceux qui se mêlaient d'écrire „de non imprimer livre concernant si haute matiere de la providence de Dieu ny des secretz dicelluy qui tombent plustost à scandalle que ediffication" ²⁾).

APPENDICE II

Liste alphabétique des néologismes de vocabulaire employés dans l'*Institution* (surtout au II^e livre) ³⁾

A chaque terme la date du premier emploi donnée par le *Dictionnaire Général* sera ajoutée, date que nos lectures permettent quelquefois de reporter plus haut.

* Toutes les fois que l'édition de l'*Institution* n'est pas indiquée, le terme appartient dès 1541 au texte français de ce livre.

Abrogation, XVI^e s. *Elles* (sc. les cérémonies) *contiennent en soy la cause de leur abrogation* (infirmis) — II, 11, 8.

Absurdité, XVI^e s. *Or tous ceux qui sans regarder Christ, s'amusent en observations exterieures de la Loy, tombent en telle absurdité* (II, 11, 10).

Le mot *absurde* est évité dans la traduction. *Absurdus* est rendu par *hors de raison* (II, 15, 5) *repugnant à raison* (II, 10, 11).

Accomoder, 1539, R. Estienne. *Accommoder* est d'un usage très fréquent chez Calvin. Nous citons l'exemple de la première page de l'Epistre au Roy, lequel est le plus ancien, de 1535: *Laquelle mienne deliberation on pourra facilement appercevoir du livre: en tant que je*

¹⁾ *Opera*, XV, p. 610.

²⁾ *ibid.*, XXI, p. 601.

³⁾ Nous nous bornerons à donner un seul exemple, mais, en revanche, nous signalerons toutes les particularités de l'usage que fait Calvin de tel ou tel terme. Ici encore nous indiquerons les passages par l'endroit que leur donne l'édition définitive, sauf quelquefois pour l'*Epistre*.

l'ay accomodé à la plus simple forme d'enseigner. Ailleurs *accomoder* se trouve être remplacé en 1560 par deux verbes synonymes. *Ils accommodent la justice à leur entendement* devient *ils plient et conformément* (II, 8, 6).

Adjuration, XVI^e s. *Cest article a esté prins de la predication de saint Pierre, selon que saint Luc recite, et de l'adjuration notable que fait saint Paul à Timothée* (II, 16, 17).

Advenir, 1539, R. Estienne, remplace en 1560 *fut(e)ur* (voir p. 95).

Affliger, XVI^e s., remplace en 1560 *aflire* (voir p. 94).

Agacer, 1530, Palsgr., remplace en 1560 *aycer* (voir p. 97).

Analogie, XVI^e s. *Quand S. Paul a voulu que toute prophetie feust conforme à l'analogie et similitude de la Foy* (Ep., p. 12). A remarquer que le terme est accompagné d'un synonyme, alors plus connu.

Ancestre, XV^e s. *Combien qu'il ne raconte point le pere et les ancestres de Marie . . .* (II, 13, 3; 1560).

Aride, XVI^e s. *Au contraire sont asprement corrigez ceux qui se sont fouyz des puis arides* (Ep. p. 13). En 1560 il y a *secs*.

Attenter, XVI^e s. *Il monstre qu'il n'est licite à nul d'attenter de rompre par divorce ce lien indissoluble* (II, 12, 7; 1560).

Babil, XV^e s. (voir p. 95).

Badin, XV^e s. (voir p. 95).

Badinage, XVI^e s. (voir p. 95).

Badiner, 1549, R. Estienne (voir p. 95).

Blasphemer, XVI^e s. *Ceux donc qui despouillent Christ ou de sa Divinité, ou de son humanité, non seulement blasphement contre sa grandeur . . .* La rédaction de 1560 ne l'emploie plus ici: *Parquoy ceux qui despouillent Jesus Christ ou de sa divinité, ou de son humanité, diminuent sa majesté et gloire* (II, 12, 3).

Brocarder, XV^e s. (voir p. 95).

Brouillon, XVI^e s. (voir p. 95).

Calomnie, XV^e s. *Les absurditez qu'ils mettent en avant, contre nous, sont pleines de calomnies pueriles* (II, 13, 4; 1560).

Capacité, 1486. *Le Seigneur Jesus . . . accomode aucunement son oraison à leur capacité* (II, 10, 6).

Captif, XVI^e s. *Peu de temps apres il entend que les ennemis l'emmenent captif* (II, 10, 11).

Certitude, 1539, R. Estienne. *Rien ne nous defaut pour avoir affluence de tout bien et certitude de salut* (II, 10, 8).

Clemence, 1549, R. Estienne. *Il nous donne acces par son*

intercession à son throne, nous y preparant grace et clemence (II, 16, 16). Cet exemple date de la première édition, donc de 1541.

Colere, 1512. *Comment à present, comme ayant moderé¹⁾ sa colere, il punist plus doucement et peu souvent* (II, 11, 3).

Concerner, XV^e s. *Tout ce qui concerne l'office de Mediateur, n'est pas simplement dit de la nature humaine, ne de la nature divine* (II, 14, 3; 1560).

Confusement, XV^e s. *...comme si elle avoit esté convertie en chair, ou confusement meslée* (II, 14, 1).

Consolateur, 1539, R. Estienne. *Si je m'en vay, le Consolateur ne viendra point* (II, 16, 14).

Construire, 1549, R. Estienne. *Noël²⁾ consume une grande partie de sa vie à construire l'arche avec grande fascherie et moleste*. Dans cette phrase, qui est de 1541, la rédaction définitive remplace *construire* par *bastir* (II, 10, 10).

Contrevenir, XV^e s., remplace *contredire* (voir p. 94).

Convier, 1539, R. Estienne. *Jesus Christ convioit à boire de l'eau vive tous ceux qui avoyent soif* (II, 16, 14).

Cooperer, 1525. *C'est que Dieu parfait en cooperant, ce qu'il a commencé en operant* (II, 3, 11). Dans le même paragraphe il y a plusieurs autres exemples.

Cupidité, XV^e s. *Et quant à nous, nous sommes injustement accusez de cupiditez* (Ep. p. 40). La leçon de la dernière rédaction offre *telles entreprinses*.

Debile, XV^e—XVI^e s. *Je commenceray par un argument qui sera estimé debile* (II, 10, 7; 1560).

Deceder, XV^e s. *C'est que Christ est descendu aux ames des Peres qui estoient ja auparavant decedez* (II, 16, 9; 1560).

Delicatement, XV^e s. *Car combien que les uns se traictent delicatement en abondance, les autres vivent en rongant des croustes* (Ep. p. 15).

Detracter, 1530. *Il commande de mettre à mort celui qui aura detracté de pere et de mere* (II, 8, 36).

Difficile, XV^e s.... *qui de soymesme n'est pas trop difficile*, 1560 donne ici: *une chose laquelle n'estoit point trop obscure de soy* (II, 13, 1).

¹⁾ Ancienne leçon: *amoderer*.

²⁾ Faute pour *Noé*.

Diriger, 1549, R. Estienne (Voir p. 93).

Discours, 1539, R. Estienne. *C'est que par le discours de l'origine estans conduits jusques à David et à Abraham, elles* (sc. les âmes des fidèles) *cognoissent mieux et plus certainement que nostre Seigneur Jesus est ce Christ, qui avoit esté tant renommé et célébré entre les Prophetes* (II, 12, 3).

Docile, 1549, R. Estienne. *Neantmoins elle aura grande importance envers toutes personnes dociles et de sain jugement.* La phrase est de 1541. A l'endroit correspondant, 1560 donne: *envers toutes gens de raison et de jugement* (II, 10, 7). Autre part (II, 15, 5), *docile* se recontre avec *traitable*: *les debonnaires, qui se rendent dociles et traitables.*

Equipage, XV^e s. *Il est impossible que le diable avec tout l'appareil et equipage du monde, efface jamais l'Eglise* (II, 15, 3; 1560).

Eriger, 1466. *Il erige le regne des fideles, predisant la ruyne et desolation des iniques.* 1560 évite ici *ériger* et y substitue *establit* (II, 10, 17).

Erroné, XV^e s. *Je say bien de quelle sophisterie les esprits erronés depravent ceste sentence* (II, 14, 2; 1560). Dans un autre endroit 1560 introduit *erroné*: *Une telle conception qu'on a de Dieu vagabonde et erronné* (I, 4, 3). 1541 avait ici: *incertaine et desreiglée.*

Eschappatoire, XV^e s. (voir p. 95).

Exorbitant, 1490. *Les concupiscences quelquefois sont si enormes et exorbitantes* (II, 7, 11).

Expérimenter, XV^e s. *Il a expérimenté tous les signes que Dieu monstre aux pecheurs* (II, 16, 11).

Explicite, XVI^e–XVII^e s. *Ils nyent la vraye pieté pouvoir consister! si toutes ces choses ne sont creuës et tenuës par Foy tres explicite* (Ep. p. 15).

Facile, 1512. *Or il n'est pas facile de discerner laquelle des deux precede et produit l'autre.* 1560 dit au lieu de *facile aisé* (I, 1, 1).

Fadaise, XVI^e s. (voir p. 95)

Gratifier (= gratificari = rendre service), XVI^e s. *Et de fait on peut voir à l'œil, quand la superstition veut gratifier à Dieu, en combien de follies elle s'enveloppe comme en se jouant* (I, 4, 3). 1541 avait ici: *quand elle tache de luy complaire.*

Hebraïque, XV^e s. *Selon l'usage commun de la langue Hebraïque* (II, 14, 6; 1560).

Hereditaire, XV^e–XVI^e s. *Le Seigneur est ma portion hereditaire, et tout mon bien* (II, 11; 2).

Ignominie, XV^e s. *La majesté du royaume d'Israël fut abbattue*

pour la plus grande partie et translatée à un homme privé, avec grande ignominie et opprobre (II, 15, 3; 1560).

Implicite, XVI^e s. . . . *que par Foy (comme ilz disent) implicite, il submette son sens au jugement de l'Eglise* (Ep. 14). Qu'on veuille observer ici que la parenthèse excuse ce qu'il pourrait y avoir de trop hardi dans l'usage de l'adjectif. 1560 change *implicite* en *enveloppée*.

Importun, XV^e s. *La similitude, dont ilz nous veulent griefver, est importune*, changé en 1560 en: *la similitude . . . ne vient point icy à propos* (II, 5, 14).

Impudence, 1539, R. Estienne. *C'est une impudence aussi detestable que ridicule* (II, 14, 7; 1560).

Impudent, XVI^e s. *Qui est-ce qui eust pensé que jamais homme mortel eust esté si impudent, de repliquer à l'encontre* (II, 13, 1; 1560).

Imputation, XV^e s. *Voyla dont vient l'imputation de justice sans œuvres, dont il est si souvent parlé* (II, 17, 5; 1560).

Inconsiderément, 1504. *Et ainsi c'est inconsiderément fait, d'opposer le merite de Jesus Christ à la misericorde de Dieu* (II, 17, 1; 1560).

Inculquer, 1549, R. Estienne. *Parquoy on auroit beau inculquer les choses qui sont enseignées en ceste seconde Table* (II, 8, 50). L'exemple date de 1541.

Indubitable, 1539, R. Estienne. *Il est question d'estre icy bien arrêté en certitude pleine et indubitable* (II, 16 1; 1560).

Infecter, XVI^e s. *Il met toutes les meschancetez dont ceux qui se sont desbordez en injustice souillent et infectent les parties de leurs corps* (II, 3, 2). A remarquer ici encore que le nouveau terme est accompagné d'un verbe connu.

Inferer, XVI^e s. *Toutesfois par cela nous ne voulons inferer, que Dieu ait jamais esté ou adversaire ou courroucé à son Christ* (II, 16, 11).

Infirme, XVI^e – XVII^e s. *Jeremie appelle bien aussi la Loy morale une alliance infirme et fragile* (II, 11, 8).

Infirmité, XV^e s. *Il a conjoint la nature humaine avec la sienne, pour assujettir l'infirmité de la premiere à la mort* (II, 12, 3).

Interceder, XVI^e s. *Mais il failloit aussi qu'il sentist la severité du Jugement de Dieu: à fin d'interceder, et comme s'opposer que son ire ne tombast sur nous* (1541, p. 256)¹⁾.

Intermission, XV^e s. *Nous avons dit cy dessus combien que*

¹⁾ La phrase disparaît dans la nouvelle rédaction.

Dieu ait continué anciennement d'envoyer des Prophetes aux Juifs, les uns sur les autres sans intermission (continua serie) . . . (II, 15, 1).

Limite, XVI^e s. *La benediction de Dieu leur seroit prolongée outre les limites de la vie terrienne* (II, 10, 9).

Liquider. Calvin emploie *liquider* dans une acception que le *Dict. Général*, aussi bien que Littré ou Godefroy ont négligé d'enregistrer, c.-à-d. dans celle de *rendre clair* au figuré. Godefroy le cite, mais son exemple donne le sens littéral. Ni Godefroy ni Littré ne manquent de donner *liquidement* adverbe dans le sens de *clairement*. Dans l'exemple suivant le sens figuré est indéniable: *Et en la fin de la mesme Epistre, combien qu'il dise que c'est la publication du secret qui avoit esté caché de tout temps: pour mieux liquider son sens, il adjousté que ce mystere a esté manifesté par les Escritures des Prophetes* (II, 9, 4; 1560). En latin il y a: *sententiam hanc addita explicatione mitigat*.

Locution, XIV^e–XV^e s. *Ce qui a esté faict en son humanité, par une locution impropre et toutesfois raisonnable, est transferé à sa nature Divine* (1541, p. 248).¹⁾ Dans un autre endroit 1560 change *locutions* en *façons de parler* (II, 4, 3).

Magistral, 1449. *Ilz ont oublyé ceste borne: quand ilz ont conclud tant de constitutions, canons et determinations magistrales* (Ep. p. 25).

Masque, 1539, R. Estienne. *Car la benediction n'a pas esté promise ou en une semence celeste, ou en une masque d'homme* (II, 13, 1; 1560).

Maxime, 1539, R. Estienne. *Tenons donc ceste maxime comme une clef de droite intelligence* (II, 14, 3; 1560).

Meditier, 1549, R. Estienne. *Ils se recognoissent avoir une vie meilleure ailleurs qu'en terre, pour la mediter en mesprisant ceste vie corruptible* (II, 10, 10). L'exemple se trouve dans le texte de 1541.

Memorable, XV^e s. *Ce passage d'Isaye entre les autres est memorable* (II, 15, 1; 1560).

Meslinge (= mélange), XV^e s., (voir p. 95).

Ministere, XV^e s. *Le premier* (sc. Testament) *est ministere de damnation* (II, 11, 8).

Mosaïque, suivant Littré du XVI^e s. 1541 parle de *sacrifices mosaïques* (p. 252), à quoi 1560 substitue *anciens sacrifices de Moyse*. C'est une omission du *Dict. Général* de ne pas relever cette acception du mot.

¹⁾ La phrase disparaît dans la nouvelle rédaction.

Mutuellement, XVI^e s. *Les choses qui sont particulièrement à l'ame, sont transferées au corps, et du corps à l'ame mutuellement* (II, 14, 1).

Negligier (voir p. 94).

Notamment, XV^e s. *Et que notamment* (ac proprium) *il se veut monstrier plus excellent qu'Abraham* (II, 14, 2; 1560). *Michée declaire notamment* (= diserte) *que le Roy passera devant eux* (II, 6, 3).

Obmettre, 1539, R. Estienne. *Christ n'a rien obmis ne laissé derriere de tout ce qui estoit requis* (II, 9, 3). Ici *obmettre* se trouve accompagné d'une explication. Ailleurs, et fréquemment *obmettre* est employé sans commentaire et même, au II, 12, 1, *le laisser derriere luy* de l'ancienne édition cède la place à *obmettre*.

Observateur, XVI^e s. ... *des justices exterieures, lesquelles ne pouvoyent rendre leurs observateurs parfaits selon la conscience* (II, 11, 4).

Odieusement, XVI^e s. *Car l'Apostre parle plus odieusement de la Loy que le Prophete* (II, 11, 7).

Opiniastre, 1539. R. Estienne. *Je say bien que ce tesmoignage ne sera point estimé de grand poids envers les opiniastres* (II, 14, 7).

Particule, 1484. *Ceste particule n'estoit pas du tout arrestée entre les Eglises*. 1560 évite le mot, en disant *cest article* (II, 16, 8).

Pedagogie, XVI^e s. *Pourtant le Seigneur les a entretenus en ceste pedagogie* (II, 11, 2).

Permettre (= abandonner), 1539, R. Estienne. *Or il a eu cela divers de nous, qu'il s'est permis à la mort* (quod morti permisit) *comme pour estre englouty d'icelle* (II, 16, 7).

Perspicuité, 1556. *Neantmoins en quelle perspicuité et certitude rapporte-il* ¹⁾ *toute sa doctrine à ce but* (II, 10, 15). L'exemple date de 1541.

Polluer, 1539. R. Estienne. *Non seulement nous rompons la foy que nous luy avons donnée en mariage, mais aussi nous polluons nostre ame par paillardise* (II, 8, 18). Un vieux participe passé, *pollu*, qui s'emploiera jusqu'au XVIII^e siècle, se rencontre dans l'édition princeps, p. 2.

Presider, 1485 ... *le Fils unique, combien qu'il ne fust point vestu de chair humaine, ayant recueilly les hommes et les Anges sous soy, eust presidé sus eux en sa gloire* (II, 12, 7; 1560).

Pretieusement, 1539, R. Estienne. *Pour laquelle raison saint*

¹⁾ L'ancienne leçon présente *dirige-il*.

Paul dit, que nous avons esté rachetez pretieusement (II, 17, 5; 1560). Une réédition de 1562 donne l'orthographe moderne.

Primauté, XVI^e s. *Jesus Christ a tousjours esté chef, et premier nay de toutes creatures, pour avoir primauté en tout* (II, 14, 5).

Prodigieux, 1539. R. Estienne. *Et neantmoins quand ilz seroient les plus prodigieux et admirables qu'on scauroit penser* (Ep. p. 18). La phrase appartient à la plus ancienne rédaction de l'*Epistre*, est donc de 1535. La version définitive écarte le mot *prodigieux* en le supprimant.

Propiciateur, 1512. *En oultre, qu'est-il plus propre à la Foy, que se prometre Dieu pour un Pere doux et bening, quand Christ est recongneu pour frere et propiciateur* (Ep. p. 13).

Recit, 1539, R. Estienne (voir p. 95).

Reconciliateur, 1512. *Pource qu'il nous a esté donné pour reconciliateur en son sang* (II, 16, 5; 1560).

Refuter, 1549, R. Estienne. *De refuter icy tant de lourdes et enormes illusions . . . il seroit utile . . .* (II, 14, 8; 1560).

Rembarrer, XV^e s. (voir p. 96).

Remunerateur (subst.), XVI^e s. *Mais aucontraire ne les recoyt pas moins voluntiers pour correcteur des meschans que pour remunerateur des bons*. La phrase ne se trouve qu'en 1541 (p. 9).

Rudiment, 1560. *Rudiment* s'emploie assez souvent dans l'*Institution*, entre autres II, 9, 4 et II, 7, 16. Nous citerons le plus ancien exemple, celui de 1535: *Seulement mon propos estoit, d'enseigner quelques rudimens: par lesquelz, ceux qui seroient touchez d'aucune bonne affection de Dieu, feussent instruitz à vraie pieté* (Epistre, seconde phrase).

Saccager, XVI^e s. *Et davantage, que ses fils pour en faire la vengeance, saccagent une ville* (II, 10, 12).

Sacramental, XVI^e s. *Après que les parolles sacramentales sont recitées* (Ep. éd. 1560, *Opera*, III, p. 22).

Sacrificateur, 1539, R. Estienne. *Car puis que le Pere l'a constitué Sacrificateur eternal, il est certain que la sacrificature Levitique est ostée* (II, 11, 4).

Sacrificature, XVI^e s. (voir l'exemple précédent).

Segreger, 1552, Ch. Estienne. *De là ils concluent sans aucune doute, que Dieu avoit segregé les Juifs des autres peuples* (II, 11, 1). La phrase appartient à la rédaction dès 1541.

Souillure, XVI^e s. (voir p. 96).

Stupidité, XVI^e s. *Comment il s'est fait que les Sadduciens soyent anciennement tombez en si grande stupidité* (II, 10, 23).

Subjuguer, XV^e s. *Veu que leur cœur n'est encore domté ne subjugué* (II, 7, 10).

Subvenir, 1539, R. Estienne. *Pareillement s'ils sont en quelque danger ou perplexité il est nécessaire de leur aider et subvenir* (II, 15, 5; 1560). Le néologisme *subvenir* se présente ici dans la compagnie protectrice d'un verbe très connu. Au même paragraphe il se trouve seul dans le texte: *afin de nous subvenir à tout besoin*.

Symbole, XVI^e s. (voir p. 93).

Tardivité, 1539, R. Estienne (voir p. 96).

Tergiverser, admis par l'Académie en 1718. *Qui eust attendu qu'il y eust peu avoir hommes si effrontez, que de tergiverser en cest endroit?* (1541, p. 245). La rédaction définitive dit ici: *que jamais homme mortel eust esté si impudent, de repliquer à l'encontre* (II, 13, 1). Autre part, le verbe s'y maintient: *afin que les contredisans soyent tant plus conveincus et ne puissent tergiverser cy apres* (II, 10, 7).

Testifier, XVI^e s. *Tellement qu'ils ne peuvent nier que Moyse n'eust testifié la resurrection des morts en ce passage* (II, 10, 9).

Tutele, 1474. *Celuy, qui a la vie et la mort en sa puissance, les a receuz en sa tutele et protection* (1541, p. 440), 1560 dit: *en sa garde et protection* (II, 10, 9).

Vehemence, 1502. *C'est que pour la vehemence de sa destresse, les gouttes de sang luy sont tombées de la face* (II, 16, 12; 1560).

Vocable, XVI^e e. *Nous voyons qu'aucuns des Anciens ont douté comment ils devoient exposer ces vocables* (II, 16, 17).

Voltiger, XVI^e s. (voir p. 96).

Voyant, XVI^e s. (voir p. 96).

LISTE ALPHABETIQUE

DE TOUS LES MOTS DONT L'EMPLOI OU LA TRADUCTION
PRÉSENTE QUELQUE INTÉRÊT SPÉCIAL

	Page		Page
abba (= père)	43	Augustus	46
Abdias, homme pieux	50	<i>αὐτοξονος</i>	44
abrogation	120	avenir	95
absurdité	120	aveuglé (= aveuglant)	106
accomoder	120	avoir (= posséder)	112
accroire (se faire —)	56	aycer	97
acumen	13	babil	95
adjuration	120	badin	95
advenir	95	badinage	95
affliger	94	badiner	95
afflire	94	bagage (remuer —)	56
agacer	97	battelerie	55
allouer en acquit	55	Beseleel et Oliab	49
amoderer	121	benignité	93
amuse-fol	55	bigarrer	56
analogia	45	blasphemer	121
analogie	120	bordel	45
ancestre	121	borgne (faire du —)	54
<i>ἀνάλυτον</i>	44	bornes (arracher les —)	89
antithesis	45	bouche (résonner à pleine —)	57
antonomasia	45	bouclier (faire un —)	56
Apollinaire	50	bride (tenir la —, lâcher la —)	56
apotheosis	45	briganderie	97
apparence (en —)	19	brocarder	95
appointment (en —)	44	brocañter	56
apprehension (terme philoso-		broche (couper la — à)	56
phique)	50	brouillon	95
approuver (= démontrer)	96	calomnie	121
arca	17	capacité	121
arche (= coffre)	17	captif	121
Archelaus (philosophe)	49	catalogus	45
aride	121	cavillation	57
article (absence d' —)	100	cedule	45
attenter	121	cela que	112
Attilius Regulus	46	certitude	121
aucunement	69	<i>χαρισμα</i>	44

	Page		Page
chair (ni —, ni poisson)	56	en (suppression de —)	101
chant à quatre parties	33	entaché	13
chère (faire —)	56	epitheton	45
cherubins (les—)	51	equipage	122
cheveux (tirer par les—)	56	eriger	122
chirographum	45	erroné	122
clemence	121	ès	108
colere	121	escarmoucher (s')	57
comme (= comment)	100	eschappatoire	95
concerner	121	espartre	97
conciter	97	esplucher	57
concupitus	58	estonner	69
confusement	121	estonnement	69
consilium	51	estranger (verbe)	97
Consistoire (le—)	51	Eucherus, evesque de Lyon	49
consolateur	121	Eutyches (hérésie de)	50
construire	121	Evesque cornu	54
contextus	93	exégese	92
contrevenir	94	exorbitant	123
convier	122	experimenter	123
cooperer	122	explicite	123
côrnes (dresser les—)	55	facile	123
cornu	37	facere naufragium	17
cornus	37	fadaise	95
cultus	92	fanfreluche	56
cupidité	122	farcir	55
debile	122	festu	56
debonnaire	37	figure (en —)	19
deceder	122	fredon	33
delicatement	122	frein (prendre le — aux dents)	55
depestrer	56	fringot	33
desplaisant	69	funiculus	37
detracter	122	gaudisserie	57
Deus (bone—)	59	gazouiller	57
dicuntur (= nous disons)	16	gergonner	56
difficile	122	gonds (se jeter hors des —)	56
dii	60	gratifier	123
diriger	93	gueule (mot de —)	56
discours	122	guygner	55
docile	122	hanap	40
dont (= d'où)	100	hebraïque	123
doute (sans—)	69	hereditaire	123
douter	69	hostie	46
dresser (les cornes)	55	hypostase	45
effet (en —)	69	hypostasis	45

	Page
hypostatique	45
hypothesis	45
iceluy (réuni avec <i>de</i>)	68
ignominie	123
il (non emploi de —)	99
<i>ἱλασθηριον</i>	44
illec	99
impious	4, 117
implicare	13
implicite	123
importun	123
impudence	123
impudent	123
imputation	123
inconsiderement	123
inculquer	123
indubitable	124
infecter	124
inferer	124
infirme	124
infirmité	124
inique	117
iniquité	4, 117
interceder	124
intermission	124
Jacob (bénédictio de —)	54
Juges (les —)	51
jusques à	105
jusques à ce que	105
<i>κακοζηλος</i>	44
lavement (= ablution)	86
leger (passer de —)	56
libellus	2, 60
limite	124
liquider (= rendre clair)	124
locution	124
Lyconides	46
lyesse	97
magistral	124
maquerellage	57
masque (f.)	124
masse	18
mathemata	45
maxime	125
medecine	51

	Page
mediter	125
Melchon, idole	46
memorable	125
menstrualis	58
meretrix	57
meslinge	95
Messias	50
mesmement	99
ministere	125
miracleur	54
moderer (= moderari)	121
modulus	72
mon (= certainement)	99
Monothelites	50
mordre (= comprendre)	55
mosaïque (= de Moïse)	125
mutuellement	125
<i>ναυαγειν</i>	17
ne (= ne pas)	102
negliger	94
non (devant verbe)	99
notamment	
novelleté	97
obmettre	125
observateur	125
occamicus	46
odieusement	125
oeconomia	45
Oinct (= Christ)	50
ombrage (en —)	19
ombrage tournant	13
omettre (cf. obmettre)	
opiniastre	125
<i>οὐδενια</i>	44
Ovide	50
paillarde	57
<i>παθος</i>	44
paedagogia	45
particule	125
passer de leger	56
peculier	8
pedagogie	125
percutere (foedus)	90
perdition	4, 117
permettre (= sacrifier)	125

	Page		Page
perpetuus	18	rembarrer	96
perspicuité	125	reproche (f.)	9
<i>φιλαντία</i>	44	remuer bagage	56
Platon	50	remunerateur	126
Plautus	46	resonner à pleine bouche	57
plege (et rançon)	44	rompu (musique — e)	33
pollu	126	rudiment	126
polluer	126	saccager	126
poupe (vent en —)	55	sacramental	126
pour (= par)	110	sacrificateur	127
pource que	110	sacrificature	127
pour exemple	110	segreger	127
pourtant (= partant)	69	Samaritaine (la)	51
pouvoir (emploi absolu de —)	69	seiche	70
povre	57	Sehon, roi	50
premier (= d'abord)	69	Sennacherib.	49
presider	126	sermo Dei	37
pretieusement	126	Servet	73
primauté	126	si explétif	99
probation (= preuve)	91	sinon que	106
prodigieux	126	Sire.	74
portion hereditaire	40	souillure	96
proeme	45	stupidité	127
propiciateur	126	soy (emploi de —)	101
propiciation	44	specialis	8
prophete	9, 117	spirituel	8
prophetia	9, 117	substance (= fortune)	91
propiciatoire	44	subjuguier	127
proscynesis	45	substantif entre deux adjectifs	69
prostituere	58	subvenir	127
prouvoir (= pourvoir)	79	symbole (le — des Apôtres)	93
proximus	37	synecdocha(e)	45
pseudo-apostolus	45	tardiveté	96
que (suppression de —, pronom neutre)	101	tellement quellement	56
quel . . . que	106	tergiverser	127
quelconque . . . que	106	testifier	127
racha (injure)	43	Themistius, philosophe	49
Rachab	57	Thomas Dacquin	49
Rachel	49	tout (du —)	69
recit (= récitation)	95	train (suivre un même train)	56
reconciliateur	126	Triconius (regulae Triconii)	46
refuter	126	tutelle	127
referer (= raconter)	98	Veau d'or (histoire du —)	14
regiber (= regimber)	75	vegeter (= renforcer)	91
		vehemence	127

	Page		Page
vent (n'être que — et fumée)	56	voisent (= aillent)	16
vertu	69	volée (à la —)	56
vertueusement	69	voltiger	96
vertueux	69	voyant (= prophète)	96
vocable	127		

Vu et admis à soutenance
le 15 Octobre 1920

*Le Doyen de la Faculté des Lettres
de l'Université de Paris*

F. BRUNOT

Vu et permis d'imprimer
Le Recteur de l'Académie de Paris
P. APPELL

CORRIGENDA

A mon grand regret et par suite de circonstances qu'il serait inutile de détailler ici, il m'a été impossible de confronter les citations des trois premières feuilles (p. 1-48) que j'avais en copie avec les originaux. Je prie donc le lecteur de vouloir excuser les inexactitudes qui peuvent s'y être glissées en matière d'orthographe et de ponctuation, lesquelles, surtout dans l'*Institution* de 1541, sont absolument fantaisistes.

Qu'on veuille mettre **1539** à la place de **1536** et inversement (p. 1 & 2), et lire *elle* pour *il* (p. 15 l. 16),

representent pour *representant* (p. 28, première citation),

faculté pour *election* et *ne nous tire point* pour *nous tire point* (p. 31, première citation),

II, 8, 39 pour *II, 8, 30* (p. 40, première citation) et *II, 13, 1* pour *II, 3, 1* (sixième citation),

de l'air pour *en l'air* (p. 41, dernière citation),

propiciatoire pour *propiciation* (p. 44, l. 9),

dedans pour *dans* (p. 50, quatrième citation).

